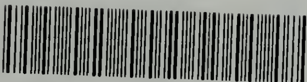
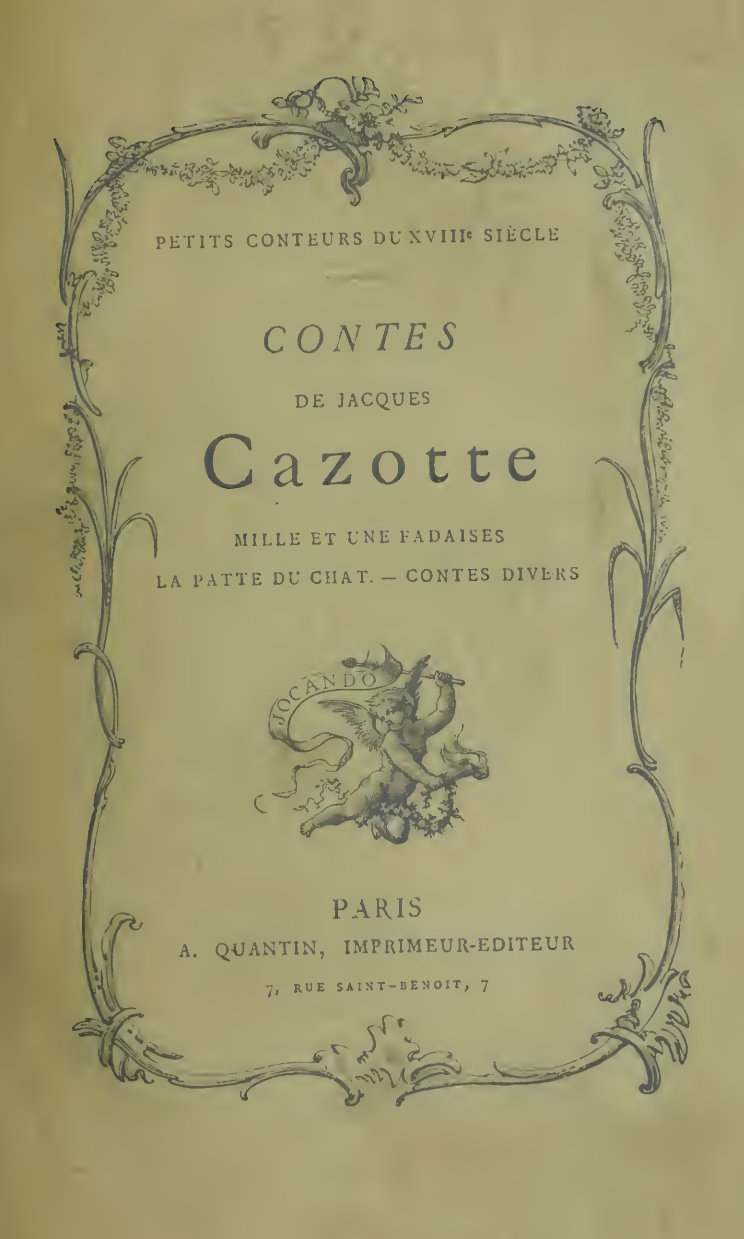
CAZOTTE, JACQUES

CONTES DE J. CAZOTTE





PETITS CONTEURS DU XVIIIe SIÈCLE

CONTES

DE JACQUES

Cazotte

MILLE ET UNE FADAISES

LA PATTE DU CHAT. — CONTES DIVERS

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-EDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

CONTES

DE

Jacques Cazotte

TIRAGE A PETIT NOMBRE



A Lalauze sc. Imp. A Quantin



CONTES

DE

J. Cazotte

MILLE ET UNE FADAISES

LA PATTE DU CHAT. — CONTES DIVERS

Avec une Notice bio-bibliographique

PAR

OCTAVE UZANNE

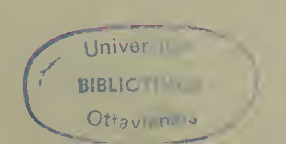


PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1880





NOTICE SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES DE CAZOTTE

> Si je parviens à la race future,
> Le front orné par un brin de verdure,
> Je prétends bien qu'à toujours il soit dit
> Que je lâchais la bride à mon esprit.
>
> CAZOTTE.



Le Diable amoureux *est demeuré le chef-d'œuvre de Cazotte dans un domaine fantastique de caractère essentiellement hispano-germanique. La postérité, qui aime à faire son tri dans le fatras du passé, et qui pour y mieux voir clair met souvent de lourdes besicles sur*

son nez de vieille sibylle, la postérité, qui porte fréquemment ses jugements à l'aventure, ne s'est point trompée cette fois. Parmi les meilleurs romans de notre littérature, l'affabulation étrange de la diabolique Biondetta et du chevalier Alvare doit être classée aux premiers rangs. Biondetta la sirène est bien la créature trois fois femme sous ses diverses apparences d'ange déchu; femme par son esclavage et sa soumission à l'inflexible volonté du maître qu'elle s'est donné, plus femme encore par sa satanique transfiguration de Béelzébuth, au moment même où l'autorité de son amant faiblit dans un baiser sensuel et un aveu d'amour trop longtemps comprimé.

*La gloire littéraire de Cazotte repose tout entière sur cette nouvelle espagnole si originale de fond et si élégante de facture. En réunissant aujourd'hui dans cette collection une série de petits contes oubliés de Cazotte, dont la plupart sont empreints de l'exquis mauvais goût des mille et une fadaises du siècle dernier, nous ne prétendons pas apporter un élément nouveau à la renommée de l'auteur d'*Ollivier, *mais simplement rester dans la logique du plan que nous nous sommes tracé, au début de cette publication de* petits conteurs.

Cazotte est l'un des conteurs les plus féconds du XVIIIe *siècle. Il nous a légué un bagage de menus*

ouvrages, qui, pour être badins, n'en sont pas moins curieux à inventorier. Après Petis de la Croix, la comtesse d'Aunoy et le bon abbé Blanchet, il est peu d'écrivains qui aient autant contribué que lui à enrichir les nombreuses Bibliothèques des fées et des génies, *d'encombrante mémoire. Près de trois volumes de ses* œuvres complètes *sont remplis de ses contes orientaux, nouvelles et apologues d'un genre qui touche beaucoup au merveilleux et aux procédés de la* Cabale; *et cependant, l'éditeur, justement effrayé de la profusion de ces écrits, n'a cru devoir donner que le simple argument de quelques-unes de ces histoires magiques et renoncer à l'impression d'une œuvre manuscrite qui formait une suite aux* Mille et une heures *de l'avocat Thomas Simon Gueulette.*

Nous avons lu et annoté avec conscience les moindres œuvres de Cazotte, nous efforçant de choisir les plus originales pour les classer dans ce volume. — « Un choix bien fait, disait non sans raison Jules Janin, [1] *nous délivre à jamais des œuvres complètes, espèce de tombeau banal, dans lequel des éditeurs sans goût et sans mission vont jetant pêle-mêle, à la façon des ignorants de bas étage, le bon, le mauvais, le médiocre et le pire. » — Ce choix judicieux nous*

1. *L'amour des Livres*, Paris, Miard, 1866.

croyons l'avoir fait dans ces contes divers de Jacques Cazotte.

Dans son remarquable livre les Illuminés[1], *le doux Gérard de Nerval écrivait à propos de l'auteur du* Diable amoureux : « *L'esprit net et sensé du lecteur se prête difficilement aux caprices d'une imagination rêveuse, à moins que cette dernière n'agisse dans les limites traditionnelles et convenues des contes de fées et des pantomimes d'opéras. L'allégorie nous plaît, la fable nous amuse ; nos bibliothèques sont pleines de ces jeux d'esprit destinés d'abord aux enfants, puis aux femmes et que les hommes ne dédaignent pas quand ils ont du loisir ; — ceux du dix-huitième siècle en avaient beaucoup et jamais les fictions et les fables n'eurent plus de succès qu'alors. Les plus graves écrivains, Montesquieu, Diderot, Voltaire berçaient et endormaient par des contes charmants cette société que leurs principes allaient détruire de fond en comble. L'auteur de* l'Esprit des lois *écrivait* le Temple de Gnide; *le fondateur de l'Encyclopédie charmait les ruelles avec* l'Oiseau blanc *et* les Bijoux indiscrets ; *l'auteur du* Dictionnaire philosophique *brodait* la Princesse de Babylone *et* Zadig, *ces merveilleuses fantaisie de l'Orient. Tout cela c'était de l'invention,*

1. *Les Illuminés,* récits et portraits, par G. de Nerval. Paris, Lecou, 1852, p. 243.

de l'esprit et rien de plus, sinon du plus fin et du plus charmant. »

Dans les innombrables fantaisies de Cazotte nous avons choisi de préférence celles qui, sous forme de satire, tiennent le plus au caractère du siècle et sont conçues dans le goût du jour; bagatelles morales, *comme les intitulait l'abbé Coyer, coquettes bagatelles qui papillottent dans un monde vaporeux où fées et génies luttent de métamorphoses et de maléfices; pays de conventions où Watteau habille les sultanes et Baudouin ajuste les fiancées, Orient de rocaille divaguant et plein de minauderies, résumé de folies et de billevesées si l'on veut; littérature maniérée et pervertie, mais littérature que nous aimons et que nous n'imposons qu'à ceux qui nous suivent, c'est-à-dire à ceux qui nous aiment. Il n'est point de temple, pour petit qu'il soit, qui ne compte ses dévots.*

II

La biographie de Cazotte est peu compliquée. Son existence paisible, presque entièrement enclose dans une douce intimité de famille[1]*, ne nous offrirait aucun*

1. Voyez : *La famille Cazotte*, Paris, Waille, 1846, in-12 et 1847 in-8°. Ce volume très intéressant fut composé par la comtesse d'Hautefeuille, sous le pseudonyme d'Anna-Marie; sur les indications de Scévole, fils de Cazotte.

intérêt sans la mort tragique qui lui servit de dénouement place de la Révolution. Existence fortunée! telles ces demeures rustiques et solitaires qu'on entrevoit à peine à mi-côte, enfouies sous le feuillage, et dont on ne comprend le charme poétique que le jour où la tourmente en passant détruit tout, ne laissant que la place où le bonheur s'était caché. Le bonheur se goûte à huis clos, dans une discrétion à la fois mystérieuse et égoïste; il ne se révèle que lorsqu'il est brisé. Sur la fin de sa vie, l'auteur du Diable amoureux, *ce grand vieillard robuste, aux longs cheveux blancs, fidèle à Dieu et à son roi, d'une beauté sereine comme un patriarche de Greuze, n'apparaît dans l'histoire et ne s'y encadre que comme l'une des plus héroïques victimes de la Révolution française.*

Jacques Cazotte naquit à Dijon, dans la patrie de Crébillon, du président de Brosses et de Piron, au cours de l'année 1720. Son père était greffier des États de Bourgogne et l'un de ses frères aînés était entré dans les ordres et devint plus tard grand vicaire de M. de Choiseul, évêque de Châlons. Ses premières études se firent chez les jésuites qui lui inculquèrent dès le premier âge ces grandes lois du devoir, et cette foi ardente dont il ne devait point se départir. Des mille petites anecdotes qui montrent souvent avant la vingtième année la précocité de l'intelligence ou les

traits d'un caractère accusé, nous ne connaissons rien. En 1741, M. de Maurepas, auquel il était recommandé, l'agréa dans la marine, dans le but d'en faire un excellent officier de plume ; à cet effet, il lui fit apprendre le droit chez un procureur et l'entretint pendant deux ans, aux appointements de 1,200 livres. En 1743, il put entrer dans le corps des écrivains, être nommé quatre ans plus tard écrivain principal, enfin arriver contrôleur en 1749, commissaire en 1750 et commissaire général en 1760. Telles sont, en quelques lignes, les étapes de sa vie administrative.

Dès son arrivée à Paris le jeune Cazotte avait senti se développer en lui son goût inné pour les belles-lettres et principalement la poésie. Son compatriote Raucourt tenait assemblée littéraire dans ses salons ; on y faisait quelque musique, on récitait des pièces inédites et le talent de tous les artistes qui venaient là était mis à contribution : Cazotte voulut payer son écot à la bonne hospitalité de cet amphitryon ; il composa des fables gracieuses et des chansons naïves, dans l'esprit des trouvères, qui eurent grand succès. L'une d'elles est restée célèbre dans les rondes grivoises et nous ne pouvons manquer d'en donner quelques couplets :

Toc, toc, ouvrez, s'il vous plaît,
Manon, ma bien-aimée;

Pour le premier jour de mai
Soyez bien éveillée.
O mai! ô mai! ô le joli mois de mai!

Appuyez sur le loquet,
La clef n'est point tournée,
J'entrai, je vis, j'embrassai
Tout d'une volée.
O mai! ô mai! etc.

Je vous apporte un bouquet
Fait de giroflée,
Un bouquet cueilli tout frais,
Tout plein de rosée.
O mai! ô mai! etc.

Manon sentit le bouquet,
Et la v'là pâmée;
La fontaine était là près,
J'eus bonne avisée.
O mai! ô mai! etc.

Colin, mon cœur, qu'as-tu fait?
Tu m'as toute mouillée.
Hélas! si maman venait,
Je serais grondée.
O mai! ô mai! ô le joli mois de mai!

Cazotte, à l'exemple de La Monnoye, s'était épris de Desportes et de Marot, et selon le goût de Moncrif, qui fut un instant seulement le goût du jour, il

se plut à rajeunir l'ancienne romance, les vieux vaux de Vire et la ballade française. Il y réussit pleinement, comme nous le verrons plus loin. Ce fut également à cette première étape de sa vie qu'il écrivit la Patte du Chat *et les* Mille et une Fadaises, *ces curieuses fantaisies qui font partie de notre recueil.*

Mais les succès du débutant ne furent point de longue durée; nommé au poste de contrôleur des Iles-sous-le-Vent, il dut partir à la Martinique et dans son exil il oublia quelque peu les Muses dont la délicatesse de teint s'accommode mal avec les morsures du Phébus colonial. Cazotte ne rêva donc pas sous les bananiers et cocotiers; il travailla avec zèle, se fit remarquer et estimer de tous et ne tarda pas à épouser une charmante et riche demoiselle, Élisabeth Roignan, sœur d'un premier juge à la Martinique [1].

Dans un des congés qu'il obtint vers 1751, l'heureux époux revint à Paris; ce fut alors qu'il composa, à la demande de Mme Poissonnier, une ancienne amie d'enfance, Dijonnaise, devenue nourrice du duc de Bourgogne, quelques chansons d'une délicieuse naïveté, qui n'ont point peu contribué à sa réputation et sont restées comme de véritables petits chefs-d'œuvre

1. Gerard de Nerval et la majorité des biographes se sont trompés dans la parenté d'Élisabeth Roignan en en faisant la fille et non la sœur de Mr Roignan, juge à la Martinique.

d'un art inimitable. Nous citerons : la Chanson de la bonne femme *et celle intitulée :* Commère, il faut chauffer le lit; *ne donnant de chacune d'elles que les extraits nécessaires pour en faire saisir tout le charme archaïque. Voici le début de la première :*

Tout au beau milieu des Ardennes,
Est un château sur le haut d'un rocher,
Où fantômes sont par centaines.
Les voyageurs n'osent en approcher.
Dessus ses tours
Sont nichés les vautours,
Ces oiseaux de malheur.
Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand'peur!

Gérard de Nerval, ce grand amoureux délicat des anciennes rondes et villanelles populaires, prenait un plaisir énorme à réciter cette poétique légende, ainsi que cette imitation des anciens fabliaux chevaleresques que toutes les grand'mères de la seconde moitié du XVIIIe *siècle chantonnèrent et que Cazotte intitula :* Prouesses inimitables d'Ollivier, marquis d'Édesse :

La fille du comte de Tours,
Hélas! des maux d'enfant l'ont pris;
Le comte, qui sait ses amours,
Sa fureur ne peut retenir :

Qu'on cherche mon page Ollivier,
Qu'on le mette en quatre quartiers...
Commère, il faut chauffer le lit,
N'entends-tu pas sonner minuit?

*C'est de cette même chanson, sur le conseil qu'on lui donna, que Cazotte tira le sujet de sa fable héroi-comique, ainsi qu'il désignait son poème d'*Ollivier.— *On peut rapporter vers le même temps la composition du* Lord impromptu.

De retour dans les colonies, l'auteur de ces jolis récits cultiva la plantation que sa femme lui avait apportée en dot, sans négliger ses devoirs de commissaire de marine. Les rapports, par lui adressés à M. de Choiseul sur les améliorations à apporter dans le service administratif de la Martinique, témoignent de sa vive intelligence; bien plus, lorsqu'en 1759 la colonie fut attaquée par les Anglais le jeune officier montra une énergie surprenante et manifesta des connaissances stratégiques de premier ordre dans l'armement du fort Saint-Pierre, qui tint bon contre les efforts réunis des troupes anglaises.

Cazotte revint en France à la mort de son frère, dont il était l'unique héritier. Tous les biographes (ou tout au moins la majorité) affirment qu'il sollicita sa retraite à cette époque, par la nécessité où il était de vaquer à ses affaires, et que cette retraite

lui fut accordée; ceci est une erreur. Comme le remarque M. A. Jal, il ne put obtenir la pension de 3,000 livres qu'il sollicitait. « Je trouve dans les cartons du personnel du ministère de la marine, dit le savant auteur du Dictionnaire critique de biographie, *des pièces authentiques qui me permettent de rétablir la vérité sur ce fait. » — Le 5 août 1765, Cazotte demandait seulement 2,000 livres de pension et joignait à sa lettre au duc de Choiseul un billet du cardinal de Choiseul, son protecteur, qui insistait pour que le ministre rendît justice au pauvre commissaire général ruiné par les jésuites et presque aveugle en ce moment. Le duc de Choiseul écrivit au bas de la note que lui présentaient ses bureaux: « Quand M. Cazot* (sic) *est revenu de la Martinique comme contrôleur, le ministre de la marine lui offrit, ou une retraite en argent, ou le brevet de commissaire général; le sieur Cazot choisit le dernier; il a opté, il n'y a plus rien à demander pour lui. » Cazotte ne se tint pas pour battu, poursuit M. Jal, il recommença ses instances en 1766; M. de Choiseul ne put se décider à revenir sur une première fin de non-recevoir, et, le premier août, il écrivit en marge du placet de Cazotte:* « Suspendre ». *En 1774, le commissaire général, sans traitement et sans retraite, reprit l'affaire perdue, chercha des protecteurs et trouva pour le recommander*

le comte Du Barry et aussi la comtesse, dont l'appui semblait devoir être meilleur. Malgré toutes ces interventions, Cazotte resta, comme devant, commissaire général à brevet, et sans état ni pension.

Avant de s'embarquer pour la France, le contrôleur général de la marine à Saint-Pierre avait remis la presque totalité de sa fortune — cent trente mille livres environ, en nègres, bêtes à cornes et argent — au Père La Valette, missionnaire apostolique de la Compagnie de Jésus et préfet apostolique des missions dans les îles françaises du Vent de l'Amérique. Celui-ci avait remis à Cazotte des lettres de change sur la compagnie des jésuites de Paris; mais ces lettres furent protestées et notre infortuné poète, ruiné en partie, plaida contre ses anciens professeurs et voulut saisir l'opinion publique de son débat par le mémoire contre les jésuites qu'il fit imprimer et qui ne servit pas peu à la ruine de cette célèbre compagnie quelques années plus tard.

« Pourquoi faut-il que les jésuites nous forcent à déchirer le voile? dit-il au début de cet opuscule, ils comprennent bien, sans doute, que le débat qui s'engage est plus sérieux et plus décisif que tous ceux qu'ils ont soutenus jusqu'à présent. Si le public, soulevé, s'indigne de rencontrer à chaque pas un régime de politique plutôt qu'une règle religieuse; s'il découvre, sous les

prétextes de la piété les motifs toujours vivants de l'ambition; si, dans le contraste perpétuel de leurs lois, dans l'inconstance et la mobilité de leurs constitutions, il croit voir le jeu puéril d'une conscience qui s'abuse ou qui cherche à tromper les autres, si la cour, elle-même, frappée des objets qui l'occupent sans cesse, et pesant les plus grands intérêts, compare la police de leur société avec la police de l'État, et pénètre même ce que nous ne montrerons pas; si tous ces maux leur arrivent, qu'ils nous le disent : à qui faudra-t-il qu'ils l'imputent? » Cazotte cependant, dans toute cette affaire, montra des sentiments de modération qu'il devait à sa reconnaissance pour ceux qui avaient instruit sa jeunesse. On trouvera toutes les pièces justificatives de ce procès dans l'excellente Notice dont A.-M.-J. Pons a accompagné une très récente édition du Diable amoureux [1].

Parmi les biens que lui laissait son frère, était une charmante propriété à Pierry, près d'Épernay. Cazotte résolut de s'y établir et ne tarda pas à y être nommé aux fonctions de maire. Ce fut dans cette douce solitude qu'il composa le Diable amoureux, *cette charmante improvisation* des Sabots, *sa suite aux* Mille et une Nuits *et la plupart de ses ouvrages.*

1. Voir notre *Bibliographie.*

A ce foyer patriarcal, le bonheur avait sa place; près de Cazotte on voyait sa femme aimante et dévouée, sa fille Élisabeth et deux fils dont le plus jeune servit à l'armée de Condé, et l'aîné Jacques Scévole restait auprès de son père en partageant ses travaux.

C'est vers cette époque que Cazotte se passionna pour la cabale et les illuminés martinistes dont Paschalis Martinez était l'instituteur. Il obtint d'être initié à cette société, aux mystères thamgiques, aux théories sur la chute des anges, le péché originel et le verbe réparateur. Nerval met merveilleusement en scène la visite que reçut le parrain de Biondetta quelque temps après la publication de sa nouvelle Espagnole. Un mystérieux personnage, au maintien grave, aux traits amaigris par l'étude, aborda Cazotte avec quelques signes bizarres, tels que les initiés en emploient pour se reconnaître entre eux.

Laissons la parole à Gérard de Nerval :

« Cazotte étonné lui demanda s'il était muet et le pria d'expliquer mieux ce qu'il avait à dire. Mais l'autre changea seulement la direction de ses signes et se livra à des démonstrations plus énigmatiques encore. Cazotte ne put cacher son impatience. « Pardon, monsieur, lui dit l'étranger, je vous croyais des nôtres, et dans les plus hauts grades…

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit Cazotte.

— Et sans cela, où donc auriez-vous puisé les pensées qui dominent dans votre Diable amoureux?

— Dans mon esprit, s'il vous plaît.

— Quoi, ces évocations dans les ruines, ces mystères de la cabale, ce pouvoir occulte d'un homme sur les esprits de l'air, ces théories si frappantes sur le pouvoir des nombres, sur la volonté, sur les fatalités de l'existence, vous auriez imaginé toutes ces choses?

— J'ai lu beaucoup, mais sans doctrine, sans méthode particulière.

— Et vous n'êtes pas même franc-maçon?

— Pas même cela.

— Eh bien, monsieur, soit par pénétration, soit par hasard, vous avez pénétré des secrets qui ne sont accessibles qu'aux initiés de premier ordre, et peut-être serait-il prudent désormais de vous abstenir de pareilles révélations.

— Quoi! j'aurais fait cela, s'écria Cazotte effrayé; moi qui ne songeais qu'à divertir le public et à prouver seulement qu'il fallait prendre garde au diable!

— Et qui vous dit que notre science ait quelque rapport avec cet esprit des ténèbres? Telle est pour-

tant la conclusion de votre dangereux ouvrage. Je vous ai pris pour un frère infidèle qui trahissait nos secrets pour un motif que j'étais curieux de connaître... et puisque vous n'êtes, en effet, qu'un profane ignorant de notre but sublime, je vous instruirai, je vous ferai pénétrer plus avant dans les mystères de ce monde des esprits qui nous presse de toutes parts et qui, par l'intuition seule, s'est déjà révélé à vous. »

Pour fantaisiste que soit cette conversation, il n'est pas moins douteux que Cazotte devint un fervent de la cabale et qu'il se laissa instruire de toute la science relative aux esprits élémentaires ou autres, au point même que sa raison en fut ébranlée. On connaît la célèbre prophétie rapportée par La Harpe, chef-d'œuvre d'imagination dont l'auteur du Lycée *peut revendiquer toute la part. Mais, en outre, il faut lire dans ses* Œuvres complètes *des songes et révélations d'une conviction profonde qui mériteraient assurément une longue étude à part sur les curieuses hantises de ce cerveau surmené par les mystiques hallucinations de l'*Illuminisme *et du* Martinisme.

Charles Nodier qui rencontra Cazotte vers les dernières années de sa vie nous en a laissé ce portrait authentique :

« A une extrême bienveillance qui se peignait

dans sa belle et heureuse physionomie, à une douceur tendre que ses yeux bleus encore fort animés exprimaient de la manière la plus séduisante, M. Cazotte joignait le précieux talent de raconter mieux qu'homme du monde des histoires tout à la fois étranges et naïves qui tenaient de la réalité la plus commune par l'exactitude des circonstances et de la féerie par le merveilleux. Il avait reçu de la nature un don particulier pour voir les choses sous leur aspect fantastique. Aussi quand un pas grave se faisait entendre à intervalles égaux sur les dalles de l'autre chambre, quand sa porte s'ouvrait avec une lenteur méthodique, et laissait percer la lumière d'un fallot porté par un vieux domestique moins ingambe que le maître et que M. Cazotte appelait gentiment son pays, quand M. Cazotte paraissait lui-même avec son chapeau triangulaire, sa longue redingote de camelot vert brodée d'un petit galon, ses souliers à bouts carrés fermés très avant sur le pied par une forte agrafe d'argent et sa haute canne à pomme d'or, je ne manquais jamais de courir à lui, avec les témoignages d'une folle joie qui était encore augmentée par ses caresses... »

La bonté de Cazotte était proverbiale et cependant sa fermeté en toutes circonstances était immuable. Lorsque survint la Révolution, il ne craignit pas de la combattre ouvertement par sa parole et ses écrits.

Dans sa correspondance avec son ami Ponteau, secrétaire de la Liste civile, correspondance trouvée dans les papiers de M. Laporte, on retrouve les marques de son désespoir et des efforts qu'il fit pour entraver la marche des événements. Ces lettres, écrites sincèrement, devaient au reste causer sa perte. Les auteurs de la journée du 10 août 1792 furent avertis des sentiments qui s'y manifestaient; ils prirent connaissance de ce dossier d'épîtres amicales, et suffisamment édifiés, ils firent arrêter à Pierry Cazotte et sa fille qui lui avait servi de secrétaire, et les enfermèrent à Paris dans les prisons de l'Abbaye.

Sauvé une première fois du massacre, grâce à l'héroïsme de sa fille Elisabeth dans les mémorables journées des 2 et 3 septembre, il fut arrêté une seconde fois, conduit de la mairie à la prison et traduit devant le tribunal criminel le 24 septembre 1792. Son interrogatoire dura 27 heures, sans qu'on ait vu son énergie faiblir un seul instant.

« Faible jouet de la vieillesse! Victime infortunée des préjugés d'une vie passée dans l'esclavage, lui dit M. Lavau, président du tribunal qui le condamnait à mort, toi qui as prouvé par ta sécurité dans les débats que tu savais sacrifier jusqu'à ton existence pour le soutien de ton opinion, écoute les dernières paroles de tes juges? puissent-elles verser dans ton

âme le baume précieux des consolations! puissent-elles, en te déterminant à plaindre le sort de ceux qui viennent de te condamner, t'inspirer cette stoïcité qui doit présider à tes derniers instants, et te pénétrer du respect que la loi nous impose à nous-mêmes : ....Va, reprends ton courage, rassemble tes forces, envisage sans crainte le trépas, songe qu'il n'a pas le droit de t'étonner; ce n'est pas un instant qui doit effrayer un homme tel que toi[1]. »

Cazotte en mourant ne regrettait que sa famille [2]. Avant de livrer sa tête à l'exécuteur, il s'écria d'une voix forte : « Je meurs comme j'ai vécu, fidèle à Dieu et à mon Roi. » Le 25 septembre 1792, à sept heures du soir, la tête de l'ancien commissaire de la marine tombait sous le couperet révolutionnaire. Selon le cliché connu : La cause de la liberté était satisfaite.

Pauvre Cazotte, était-il si redoutable?

1. Lire le *Procès de J. Cazotte* imprimé à part, Paris. s. d. (1798) avec portrait.

2. Cazotte laissait une veuve, son héroïque fille Élisabeth qui épousa le chevalier Robert de Plas en 1800 et qui mourut en couches une année après, et de plus son fils Scévole qui servit dans l'armée des émigrés et mourut bibliothécaire à Versailles le 20 juin 1853, après avoir publié ses memoires, sous le titre : « *Témoignage d'un royaliste,* Paris, 1839 in-8°.

III

Après les quelques lignes que nous venons de consacrer si lestement, peut-être dira-t-on si légèrement, à Cazotte, nous n'élevons d'autre prétention que d'avoir donné un résumé sommaire, une sorte de précis historique de sa vie. Il nous était difficile d'apporter ici, nous en convenons, comme dans quelques autres de nos notices, ces documents nouveaux, ces aperçus curieux qui méritent de fixer le caractère d'un biographe. Une étude sur Cazotte après celle de De Nerval valait au moins d'être traitée avec une profondeur toute spéciale, il fallait du neuf, de l'inédit, de l'original, et ces trois raretés font souvent la sourde oreille. Poussons la franchise avec le lecteur jusqu'à l'indiscrétion et avouons que nous n'avons pas cherché à approfondir les coins ténébreux de l'existence de ce conteur fantaisiste, et ceci par boutade de tempérament. Nous aimons assez les thèmes qui conviennent à notre manière, et celui-ci s'y prêtait peu. Le sujet par lui-même avait le grand tort de n'être point vierge ; un grand poète y avait passé, un vrai poète qui y avait laissé l'empreinte de cette mélancolie dont il mourut ; le souvenir empoisonne et poétise bien des choses. Nous n'avons touché à Cazotte qu'avec les gants d'autrui. Ces singuliers gants de l'érudition qu'il est

si agréable de faire craquer sur ses doigts, dans leur fraîcheur, pour la première fois, mais qui s'élargissent si vite en passant de mains en mains, sur les phalanges noueuses du pédant ou sur le poignet nerveux du chercheur. Il y avait donc quelque délicatesse de notre part à nous servir, pour toucher à Cazotte, de ces gants béants qui n'étaient plus à notre pointure. Nous les avons mis néanmoins faute de pouvoir en trouver d'autres. Nous en blâmera-t-on?

Nous donnons ci-après et selon notre méthode habituelle la bibliographie complète des Œuvres de J. Cazotte, ce travail nous a été d'autant plus aisé que l'un de nos prédécesseurs, dans ce travail de catalographe, avait déjà dressé la Bibliographie Cazottienne, *dans l'excellente et très complète édition du* Diable amoureux, *publiée chez Quantin, il y a deux ans. Nous avons seulement procédé d'autre manière que M. A.-J. Pons et ajouté quelques détails à la nomenclature qu'il nous a laissée :*

1741. — LA PATTE DU CHAT, conte zinzimois. Tilloobalaa, in-12.

Ce conte a été réimprimé dans les *Œuvres badines et morales* de 1816 et 1817, tome III.

1742. — MILLE ET UNE FADAISES, contes à dormir debout. Ouvrage dans un goût très moderne.

A Baillons, chez l'Endormy, à l'Image du Ronfleur.

Cette curieuse facétie a été réimprimée à la fin du tome II des *Œuvres complètes.*

1753. — La Guerre de l'Opéra, lettre écrite à une dame en province, par quelqu'un qui n'est ni d'un coin ni de l'autre. In-8°.

Cette brochure de 24 pages fait partie d'un recueil en 2 vol. intitulé : *Dispute sur la musique;* elle raille en effet cette fameuse querelle des *Deux Coins.*

1754. — Observation sur la lettre de J.-J. Rousseau, *au sujet de la musique française,* in-8°.

1761. — Mémoire pour le sieur Cazotte, commissaire général de la marine, contre le général et la société des Jésuites. In-4°, de l'imprimerie Michel Lambert, Paris.

Ce mémoire est signé par MM. Rouhette et Target fils, avocats, mais il est constant que Cazotte en est l'auteur réel. Il est d'une grande rareté, la plupart des exemplaires ayant été détruits.

1763. — Ollivier, poème. 2 tomes en 1 vol. in-12, s. l. n. d.

Nouvelles éditions modifiées : 1° Paris, Didot l'aîné, 2 vol. in-12, 1780; — 2° Paris, Bluet, imprimerie Didot), 1798, 2 vol. in-12, édition avec figures de Lefebvre, gravées par Godefroy; — 3° Paris, Dauthereau, in-32 (collection des *Meilleurs romans français et étrangers*). *Ollivier* a été inséré dans les *Œuvres badines et morales ;* éditions de 1776, 1788, 1798, 1816, 1817, et dans les *Œuvres complètes* de 1788.

1766. — La Raméide, poème en cinq chants. A Pétersbourg, aux Rameaux couronnés, avec cette devise : *Inter ramos lilia fulgent.* 1 vol. in-8° de 28 p.

Les bibliographes ne sont pas d'accord sur la paternité de cet opuscule. Les uns l'attribuent à Jean-François Rameau, le neveu du fameux Rameau, d'autres à Cazotte, qui prétend en effet avoir fait une *Raméïde.*

1767. — Le Lord impromptu, nouvelle romanesque, traduite de l'anglais. 2 tomes en 1 vol. in-12. Amsterdam, Arkstée et Merkus.

Il n'existe point de preuves que Cazotte ait traduit cet ouvrage de l'anglais en dépit de son affirmation; une nouvelle édition parut en 1771; Paris, 1 vol. in-8°. *Le Lord impromptu* figure également dans les diverses éditions des œuvres de Cazotte. Il a de plus été traduit de l'anglais à nouveau

sous ce titre : *Lismor ou le Château de Clostern*, Paris, 1800.

1768. — Les Sabots, opéra-comique en un acte, mêlé d'ariettes, par MM. C*** et de Sedaine, représenté pour la première fois, par les comédiens italiens ordinaires du roi, le 26 octobre 1768. Paris, Claude Hérissant, in-8°.

Cet opéra-comique a été publié sous le nom de Sedaine et la paternité de Cazotte en est fort contestable.

1772. — Le Diable amoureux, nouvelle espagnole. Naples (Paris), in-8° de 144 pages.

Cette édition originale est accompagnée de gravures naïvement grotesques attribuées à Moreau et qui sont reproduites dans les éditions successives. Nouvelles éditions séparées, en 1827, in-32, à Paris, chez Dauthereau; — en 1844, Paris, Renaut, in-18, conforme à l'original; — en 1845, Paris, Léon Ganivet, en 1 vol. in-8°, préface par Gérard de Nerval, illustrations d'Édouard de Beaumont, très jolie édition estimée; — en 1846, in-18, à Avignon, chez Offray; — en 1848, chez Bry aîné, dans les *Veillées littéraires illustrées*; — en 1853, dans la *Bibliothèque choisie* publiée rue des Bons-Enfants, in-16; — en 1861, 1 vol. in-18, Paris, Delahaye; — en 1867, dans la *Nouvelle collection Jannet*, Paris, Picart, in-18; — en 1868, dans la petite *Bi-*

bliothèque nationale a 0,25 cent ; — en 1871, librairie Plon et Cie, reproduction exacte de l'édition de 1845, avec les vignettes de De Beaumont ; — en 1877, à la Librairie des bibliophiles, Paris, Jouaust ; de la *Collection des petits chefs-d'œuvre.* Enfin en 1878, Paris, Quantin, in-8° écu, texte encadré de rouge, préface de A.-J. Pons, eaux-fortes dans le texte par Buhot, de la collection dite : *Petite bibliothèque de luxe.*

1776. — ŒUVRES BADINES ET MORALES DE M. ***. A Amsterdam et à Paris, chez Esprit, 2 vol. in-8°.

Ces deux volumes contiennent les poèmes d'*Ollivier*, *le Pèlerin* et *le Plaisir*, contes, *le Lord impromptu* et le *Diable amoureux.* Figures de Cochin fils, gravées par L. Prévost et Choffard.

1788. — ŒUVRES BADINES ET MORALES. A Lausanne et à Paris, 3 vol. in-8°.

Édition semblable à la précédente, sauf le troisième volume qui contient des contes et nouvelles et quelques fables.

1788. — ŒUVRES COMPLÈTES DE CAZOTTE. Londres, 7 vol. in-16.

Chaque volume de cette édition petit in-16, format Cazin, est illustré d'un frontispice de Dunker. Dans ces œuvres sont insérés *la Guerre*

de Genève, la Voltériade, la Nouvelle Raméide et différents petit contes.

1798. — ŒUVRES BADINES ET MORALES. Londres (Paris), 5 vol. in-18 avec figures.

La même année, nouvelles éditions, Paris, Bertrand, 6 vol. in-18, — et Paris, André, 6 tomes en 3 vol. in-18. Cette dernière édition est assez recherchée pour les figures d'après Cochin et Marillier que Chaillou dessina et que gravèrent Bovinet et Lecourbe.

1802. — LES POSTHUMES. Lettres écrites après la mort du mari par sa femme qui le croit à Florence, par feu Cazotte. Paris, 4 vol. in-12.

Supercherie littéraire attribuée à Restif de la Bretonne.

1816-1817. — ŒUVRES BADINES ET MORALES, HISTORIQUES ET PHILOSOPHIQUES DE JACQUES CAZOTTE, première édition complète, ornée de figures. Imprimerie de Panckouke, Paris, Jean-François Bastien, 4 vol. in-8°.

Seule édition complète et définitive de Cazotte. Elle réunit jusqu'à ses moindres œuvres sauf deux brochures sur la musique, édition très correcte.

Nous pourrions encore ranger dans la bibliographie de Çazotte les Voyages imaginaires, songes,

visions et romans cabalistiques, *publiés à Amsterdam en 1788 et dont le tome XXXIV contient le* Sylphe amoureux, *sorte de version nouvelle qui est contraire du* Diable amoureux *et qu'on attribue au même auteur.* Les Mille et un Jours, *contes orientaux dont il parut une édition en 1826, méritent d'être également signalés par la part qu'y prit Cazotte. Mais arrêtons-nous ici de peur de découvrir encore dans quelque* Cabinet des fées *ou certaine* Bibliothèque des Génies *plusieurs contes de Cazotte égarés sous la poussière du désert qui recouvre à bon escient ces Panthéons des merveilles orientales.*

IV

*Il n'était point aisé pour nous de déterminer un choix parmi les innombrables petits contes de Cazotte. Ainsi qu'il est dit au début de cette introduction, nous avons lu très minutieusement en dehors d'*Ollivier, *du* Diable amoureux *et du* Lord impromptu *les quatre lourds volumes qui forment l'œuvre de cet écrivain.*

Dans le tome Ier, le Plaisir *et* l'Aventure du Pèlerin *nous ont paru mériter quelque attention comme de gracieux spécimens de l'art succinct des apologues en prose. Dans le tome II, nous*

avons négligé la nouvelle héroïque trop connue et souvent réimprimée : l'Honneur perdu et recouvré, *ainsi que ces menues histoires orientales qui pouvaient être signées aussi bien par M. Galand que par M*^me^ *de Mortemar, tant le moule en est banal et la tournure ordinaire. Nous avons réservé tous nos suffrages pour* la Belle par accident *et les* Mille et une fadaises, *qui, à défaut d'un style ruisselant d'originalité, possèdent tout au moins la grâce maniérée et le coloris particulier des petits contes de fées du dernier siècle, dont ils font la satire. C'est par un jugement analogue que notre choix s'est porté sur* la Patte du Chat, *conte zinzimois et* le Fou de Bagdad, *perdus dans les fables, parodies et allégories du tome III. Enfin nous avons entièrement abandonné les vingt-cinq* Turqueries *qui composent le dernier volume, laissant Sultans, Vizirs, Califes et Esclaves nouer et dénouer ces insipides intrigues de ces fantaisies inlisibles à tous points de vue.*

Ainsi lesté, émondé pour ainsi dire, apprêté, Cazotte prend fort bien sa place dans notre académie de Petits Conteurs. *Peut-être est-il moins gaillard, moins farfadet d'alcôve, moins gentiment coquin que ses prédécesseurs ; mais encore est-il homme de son siècle et, s'il lance plus vertueusement le propos que ses confrères, il ne rougit pas des folies amoureuses de*

ses contemporains et sait crânement leur tenir compagnie. Dans la coquetterie du XVIIIe *siècle, la mouche était l'accent le plus mutin des physionomies féminines, les galants écrivains semblent avoir pointé des mouches jusqu'au milieu de leurs plus jolies phrases friponnes; savoir les placer en* assassines *était auprès d'une belle le triomphe d'un petit abbé, et la plus grande gloire d'un petit auteur dans l'expression et le sourire de son style. Cazotte dans cet art fut un peu gauche, voilà tout.*

Il plaça ses mouches comme les dévotes, trop loin de la bouche et des yeux, pas assez près du sourire et du regard.

OCTAVE UZANNE.

Paris, le 10 novembre 1879.





vous envoyés deux exemplaires a M. Cazotte Tresorier des Ecuries du Roi, rue Thevenot. si vous y envoïés les 4 je n'en verrai pas un. ma famille s'emparera de tous et on les lui derobera. depuis que Je me mele de composer on m'a volé honnetement pour plus de 3000 d'exemplaires.

M. Briant, au relatif à Paris, peut me mettre à la Diligence à paris, pour Epernay, mes deux exemplaires: au moins je pourrai ici me relire et me Juger. si Je me trouve mauvais, contre mon attente J'imaginerai les moiens de vous dedomager; car il ne m'est pas plus indifferent d'être en tout avec vous qu'avec Dom Chavis.

Mais Je ne scaurois y être avec. L'Arabe, puisque Je tiens une de ses oeuvres les plus sublimes qui me donne un tourment inconcevable pour la ramener à la nature et à la raison. Je ne parle pas des graces, qui n'y sont pas connües Je n'y suis point parceque Vous avez gardé 2 ans trois contes qu'il vous plait de renvoier. parceque ils ne sont pas arabes. qui que ce soit qui se connait en Arab
Tirés moi d'afaire et promptement, Messieurs, car Je demeure avec plaisir. Votre tres humble et tres obeiss. serv.

Cazotte

Pierry 2. Xbre 1789.

CONTES

DE

CAZOTTE

MILLE ET UNE
FADAISES.

Contes à dormir debout.

Ouvrage dans un goût très moderne.



A BAILLONS,
Chez L'ENDORMY, à l'Image
du Ronfleur.

M. DCC. XLII.



MILLE ET UNE FADAISES

De l'origine de ces Contes.



La baronne de..., au retour de sa campagne, alla voir la marquise de... Après les premiers compliments, la marquise prit la parole : « Mais regardez-moi donc, baronne! ne me trouvez-vous pas changée à faire peur? Il y a quinze jours que je n'ai fermé l'œil ; imaginez combien je souffre, j'en deviendrai folle. » Elle avoit raison de dire qu'elle souffroit : une jolie femme qui ne dort pas

souffre plus qu'une autre; elle sent que la fatigue l'enlaidit, elle meurt à petit feu.

« Effectivement, dit la baronne, je vous trouve changée; cependant je ne vois pas que le mal soit aussi grand que vous le faites, votre œil n'a rien perdu de sa vivacité; mais n'essayez-vous pas quelques secrets? A propos de secrets, ne vous souvient-il plus de ce discours académique que nous récita l'abbé de... qui vous fit dormir de si bon cœur? Il est de nos amis, cet abbé, faites-le venir à votre chevet; si un de ses discours ne vous suffit pas, il en débitera quatre, c'est un torrent d'éloquence... — Quatre discours! dit la marquise; ah! vous extravaguez, baronne : mais savez-vous que vous me parlez là d'un régime assommant? Je dormirois à ce prix, moi!... — Et qu'importe à quel prix vous dormiez? reprit la baronne; allons, madame, ayez cette obligation à l'abbé : c'est un homme de ressource, et ce n'est pas dans ses harangues seules qu'il est admirable, il parle comme il écrit. L'autre jour il vint à ma terre, avec ses nouvelles et ses contes usés; il nous fatiguoit plus lui seul... » Au milieu de ce discours de la baronne, on annonça l'abbé dont elle faisoit l'éloge. « Ah! notre cher abbé, on se plaignoit de vous, lui dit-elle : les voilà, ces chers petits hommes! dès qu'on les souhaite on ne les voit plus. Mme la marquise est malade, elle est travaillée d'une insomnie cruelle, et vous l'abandonnez, au lieu

de venir lui faire compagnie, la désennuyer par ces petits contes de votre façon où vous mêlez tant d'agréments!...—Ah ! madame! reprit modestement l'abbé. — Ah ! monsieur, reprit vivement la baronne, ne vous défendez pas d'avoir de l'esprit, d'être aimable; vous avez d'autres torts que ceux-là, que vous réparerez, s'il vous plaît. En un mot, il s'agit de souper ici, et de ne pas quitter madame qu'elle ne soit endormie; parlez, criez, extravaguez; mais de l'esprit partout. » L'abbé se prêta volontiers à la raillerie, il ne se défendit de rien. On servit le souper, on mangea, le fruit vint, et disparut. « Allons, l'abbé, dit la baronne, entrez en lice, et surtout ne foiblissez point, le mal est opiniâtre... — Par où madame souhaite-t-elle que je commence? répliqua l'abbé. Voudriez-vous les nouvelles du jour? Eh! fit l'abbé, nous avons la gazette... Quelle espèce de conte ferai-je? vous n'aimez pas les contes libres?... — Pour ceux-là, dit la baronne, ils sont bons, mais ils n'auront pas leur place ici. On a défendu à madame le vin de champagne, les épigrammes, les contes libres, et en général tout ce qui réveille le sang; sans cela nous avons des brochures nouvelles, nous les aurions lues. — Que souhaitent donc ces dames? poursuivit l'abbé; des naïvetés?... — Eh fi! l'abbé, vous les avez prises dans Pittaval : faites-nous des contes des fées. — J'obéirai, mesdames, reprit l'abbé, quoique novice dans le métier que vous

me faites faire, métier qui a ses difficultés. Le conte est un genre ridicule, usé, peu intéressant par lui-même, qui ne se soutient que par la nouveauté de l'invention, par la vivacité des images; il faut que l'esprit y voltige incessamment, sans être suspendu, et l'instruction ne s'y mêle guère, à moins qu'on ne la tire aux cheveux... — Ah! s'écria la baronne en bâillant de toutes ses forces, bravo! l'abbé, bravo! nous dormirons bientôt; continuez sur ce ton-là : comment donc! mais c'est un prodige; voilà assurément une petite préface qui vaut de l'or; allons, débutez par une réflexion : je les aime. » L'abbé prit ainsi la parole : « Il faudroit bien du talent pour empêcher une mauvaise femme de faire du mal... — Un moment, l'abbé, dit la marquise en l'interrompant, je ne crois pas votre réflexion naturelle... — Eh! marquise, dit la baronne, vous êtes là pour écouter et non pour contredire; la contradiction réveille l'esprit, c'est un poison pour vous. Continuez, mon pauvre abbé, continuez, et contez tout uniment, puisqu'il est décidé que vous n'avez pas le talent des réflexions. »



CANAPÉ IIIe

CONTE

CHAPITRE PREMIER

Où l'on verra la naissance de Riante, et la jolie personne que c'étoit que la fée Troisbosses.



L y avoit une fois une dame sans caprices, dont on ne sait pas précisément le nom; mais je crois qu'elle s'appeloit Rare. Femme très particulière, aimable sans se piquer de l'être, sans minauderies, sans vapeurs, qui ne médit jamais d'une femme plus jolie qu'elle : par conséquent femme haïe; car avec tant de vertus on est tou-

jours incommode. Au moins, mesdames, dit en souriant l'abbé, ce sont des fables que je vous conte; mais pour revenir à mon héroïne également détestée de la prude et de la coquette, de la galante et de l'insensible, parce que sa conduite faisoit le procès à tous les travers, elle fut forcée de se retirer dans un château sur les frontières, où ses vertus ne fissent rougir personne; elle s'y appliqua à la lecture, et devint femme savante, sans devenir sotte : tant elle étoit destinée à être singulière.

Quoique appliquée à l'étude, elle avoit une fille qu'elle élevoit avec soin. On la nommoit Riante : soit que ce fût à cause d'un sourire spirituel, sans être malin, qui lui étoit particulier; soit que (comme quelques-uns prétendent) au lieu de pleurer elle ait débuté en venant au monde par un éclat de rire. Les partisans de cette dernière opinion rapportent à ce sujet une anecdocte qui ne laisse pas que d'avoir son mérite. Vous savez comme moi que les fées se trouvoient autrefois à la naissance de tous les enfants de condition : c'étoit une des prérogatives, c'étoit si vous le voulez une des charges de leur état; car l'emploi ne laissoit pas d'être pénible. Les enfants des grands ne naissent point privilégiés; elles se trouvoient là fort à propos pour rectifier la nature, pour douer de beauté ceux qui ne l'avoient pas, y ajouter des grâces qui en font tout le prix, pour réunir les talents qu'on a tant de peine à rassembler, pour

y joindre la modestie, qui est presque incompatible; enfin pour faire quantité de choses excellentes, et qu'on ne voit plus depuis qu'on s'est avisé, je ne sais pourquoi, de supprimer les fées.

Les fées présidèrent donc à la naissance de Riante; mais elles eurent peu de chose à faire. Jamais personne ne fut plus douée que cette aimable fille. C'étoit une figure intéressante, un esprit, un cœur, un caractère heureux, un enfant gâté de la nature. Quand elles lui eurent donné le talent de se faire aimer de tout le monde, avantage dont on n'est pas sûr avec tout le mérite possible, elle posséda éminemment tout ce qu'une femme peut posséder de mérite. C'est tandis qu'elles la considéroient avec attention, que l'éclat de rire lui échappa. Un éclat de rire dans un enfant qui naît, c'est une chose surprenante; elles y soupçonnèrent du mystère, et il y en avoit en effet, soit instinct, soit un peu de raison; car Riante étoit précoce, elle n'avoit pas ri sans un violent sujet; il se passoit alors dans le tuyau de la cheminée une scène assez risible, qu'elle avoit apparemment devinée; il en sortoit des hurlements affreux; une femme de chambre de Rare alla pour voir d'où ils provenoient, mais il lui tomba dans les yeux une grande quantité de suie, et une certaine humidité dont l'odeur n'étoit pas favorable, et c'est tout ce que lui valut sa curiosité : la fée Lirette, qui étoit de l'assem-

blée, s'approcha ensuite pour regarder, et fut bientôt au fait du mystère. Imaginez sa surprise quand elle reconnut la fée Troisbosses, son ennemie, qui étoit prise dans le tuyau de la cheminée, et qui s'efforçoit inutilement d'en sortir. « Ah! ah! et que faites-vous là, notre chère? lui dit-elle; pour le coup nous vous tenons, et vous nous laisserez des gages. Vous ne sortirez pas d'ici que vous ne m'ayez remis votre baguette... — Ma baguette? reprit Troisbosses, je vais te l'apporter dans le moment, attends-moi. » En disant cela elle tâchoit de se dégager; mais par les charmes de Lirette la cheminée se rétrécissoit si fort que la malheureuse Troisbosses alloit être entièrement aplatie, si elle n'eût pris le parti de laisser tomber sa baguette.

Lirette la ramassa et la donna à Riante; on l'attacha à son col, comme un hochet; tant qu'elle auroit cette baguette, elle ne devoit craindre aucune mauvaise aventure, mais qu'elle se gardât bien de la perdre. Après cette courte instruction Lirette se retira, le reste des fées la suivit.

Je vois, mesdames, que vous êtes impatientes de savoir quelle sorte d'ébat prenoit la fée Troisbosses dans le tuyau de la cheminée. C'étoit une petite sorcière, mal faite, qui avoit en effet trois bosses : imaginez où elle portoit la troisième. Son esprit étoit aussi contrefait que sa taille, et son âme aussi noire que son

visage, qui n'étoit néanmoins pas mal noir. Comme elle étoit ennemie de Lirette, quand celle-ci faisoit des dons à des enfants de qualité, elle s'y trouvoit toujours pour jeter quelque mauvais présent à la traverse : de là vient qu'avec tant de précautions pour les rendre parfaits, ils se trouvoient souvent l'être si peu.

Troisbosses, informée des couches de Rare, accourt à la califourchon sur le diable qu'elle trouve, pour donner un plat de son métier. On s'attendoit bien qu'elle ne demeureroit pas tranquille; on avoit fermé toutes les portes hermétiquement même; mais le tuyau de la cheminée restoit ouvert, et la maligne fée s'en aperçut. Tant il est vrai que les amis sont moins prévoyants que les ennemis ne sont dangereux! Heureusement pour Rare et pour sa fille, la rage de mal faire aveugla Troisbosses, le tuyau de la cheminée étoit étroit, elle s'y précipita sans réflexion; mais elle eut beau mettre bosse deçà, et bosse delà, elle demeura suspendue; elle fit des grimaces épouvantables, car il est aisé d'en faire quand on est laid; elle épuisa ce qu'elle savoit d'imprécations du haut style, elle cria, elle tempêta, elle remua ses bras courts, ses pieds tortus; mais tout ce vacarme ne servit qu'à instruire les fées de la vérité du fait : on veut encore que cela ait donné lieu aux éclats de rire qui échappèrent à Riante.

Dès que Troisbosses eut laissé tomber sa

baguette, la cheminée se rélargissant peu à peu lui laissa le moyen de s'échapper ; elle s'en alla honteuse comme on l'est quand on a voulu mal faire et qu'on a manqué son coup ; mais, pénétrée de la plus terrible colère qu'elle eût jamais ressentie, elle ne rouloit dans sa tête qu'enlèvements, meurtres, vengeances, projets d'enchantements terribles, mais vains; car que pouvoit-elle sans sa baguette ?

Riante, cependant, croissoit insensiblement. On voyoit peu à peu épanouir sur son visage ces grâces touchantes qui devoient être le charme de tous les cœurs. Je ne parle pas des cœurs femelles, ils pouvoient être déjà susceptibles de jalousie, quoique dans ces temps de simplicité cette passion n'eût pas fait les progrès qu'elle a faits depuis.

Je ne vous ai point encore dit quels étoient le pays et le peuple parmi lequel vivoient Rare et sa fille ; j'y vais revenir par une petite digression. N'attendez pas de moi que je vous apprenne l'hère, l'hégire, le moment, l'aspect de leur naissance ; je suis mauvais chronologiste, et encore plus mauvais astronome. Elles ont vécu il y a fort longtemps, c'est ce que j'en sais : la France étoit leur patrie; mais elle étoit pour lors encore toute gauloise, on y voyoit des aruspices pêle-mêle avec des druides. Nos bons aïeux grossiers, sententieux, massifs, avec leur grande barbe, leurs cheveux plats, leur plat visage, n'avoient encore que le sens

commun ; se fussent-ils doutés qu'ils seroient les pères d'une nation jolie, légère, maniérée, polie ? Eussent-ils cru, ces gens à grands caleçons, les prodigieuses révolutions des modes, tout ce que la bizarrerie devoit introduire de variété dans les coiffures, sur les visages, et le mépris où tomberoit le bon sens ? Non, sans doute, ce sont là des coups du destin, il n'est pas permis de s'y attendre. »

Comme les dames commençoient à sentir les premières approches du sommeil à cet endroit du conte de l'abbé, il se retira dans le dessein de le continuer les jours suivants.

CHAPITRE II

Éducation de Riante, précautions inutiles.

Riante habitoit un petit appartement que lui avoit bâti la fée Lirette : il n'étoit ni de diamants ni de lapis ; c'étoit bien assez qu'il fût de porcelaine et qu'il fût commode. Aucun homme n'en approchoit par les soins de Rare ; elle se défioit du cœur de sa fille ; car ce sont les cœurs les mieux faits qui sont les plus tendres ; elle ne vouloit pas qu'elle sentît l'amour avant que de le connoître ; d'ailleurs certain présage l'engageoit encore plus à se tenir sur

ses gardes. Lirette avoit vu dans les astres que Riante, pour être heureuse, devoit n'avoir point vu d'hommes à quatorze ans. Pour distraire cette belle d'une connoissance qui pouvoit lui devenir dangereuse, on avoit rassemblé dans son palais tous ces bijoux qui font le charme de l'enfance, et ce qui peut enfin remplir le vide d'un cœur qui n'a pas aimé; car s'il a aimé, ce sont autant de joujous perdus.

Riante, qui ne connoissoit d'amusements que ceux qu'on lui offroit, s'en occupa d'abord avec vivacité; mais l'âge vient enfin, et avec lui les inquiétudes et les désirs, on ne sait comment : avec quelque attention qu'on dérobât à cette belle la connoissance qu'il y eût des hommes au monde, il étoit impossible de ne pas parler d'eux devant elle, ou il eût fallu ne parler de rien; car ils viennent naturellement à toutes les conversations des femmes; enfin ce mot qu'elle avoit ouï répéter tant de fois piqua sa curiosité. « Mais qu'est-ce donc que ces hommes? » demanda-t-elle à ses femmes; d'abord on ne lui répondit rien; c'étoit le vrai moyen de faire réitérer la question; mais ses instances ne produisirent aucun effet. « Vraiment oui, reprirent les femmes, on vous dira ce que c'est que des hommes : madame votre mère ne veut pas que vous le sachiez. » Voilà bien le caractère des gouvernantes. Ne peuvent-elles satisfaire la curiosité d'un enfant, elles l'irritent.

« Ah! qu'est-ce donc qu'un homme? » s'é-

cria Riante en s'allant jeter au col de sa mère. La question devenoit embarrassante, d'autant qu'elle n'étoit pas prévue. « C'est, répondit Rare, une personne dont les occupations sont différentes des nôtres. — Et qu'est-ce que les occupations des hommes? » répondit Riante. Nouvel embarras pour la mère; elle lui fit entendre, le mieux qu'elle put, combien il y avoit de différents états, en lâchant sur chacun le trait de satire : pour prévenir sa fille contre le penchant à venir, elle lui insinua que le guerrier étoit féroce, sanguinaire, le magistrat farouche, ennuyeux; elle n'épargna pas même les abbés... — Ah! l'abbé, interrompit la marquise, de grâce, qu'en dit-elle?... — Bon! madame, répliqua l'abbé, ce qu'elle en dit étoit nouveau dans ce temps-là, et ne le seroit pas aujourd'hui. Épargnez-moi un acte de modestie qui ne vous apprendroit rien que vous ne sussiez déjà; contentez-vous de savoir que Rare parvint si bien à dégoûter sa fille de la fantaisie de connoître les hommes, qu'il n'en fut plus reparlé depuis. Il falloit néanmoins que la haine que Riante conçut pour notre espèce ne fût pas bien forte, puisque un instant la détruisit. On fut étrangement surpris, un jour qu'on cherchoit cette belle, de ne la plus trouver dans le palais. Combien Rare se reprocha-t-elle alors sa négligence! Elle avoit vu les quatorze ans prescrits par Lirettte s'écouler presque tout entiers sans qu'il fût arrivé aucun

accident à sa fille. Depuis quelque temps elle l'observoit avec moins d'exactitude, c'étoit par sa faute qu'elle avoit perdu son trésor. Lirette vint dans la circonstance, qui augmenta le trouble par l'aigreur de ses reproches; elle épargna la mère qui étoit assez à plaindre; mais elle tança sèchement les gouvernantes. « — Sans doute, leur dit-elle, on a laissé introduire ici quelque jeune homme; » puis elle leur fit entendre combien leur désintéressement lui étoit suspect : mais comme ce vacarme de la fée ne remédioit à rien, il fallut prendre un parti plus utile, ce fut celui de consulter les astres. Mais on n'est jamais malheureux à demi; la lune fut obscurcie quatre jours de suite, de manière que le désespoir de Rare et l'impatience de Lirette ne leur permettant pas d'attendre plus longtemps, c'est au grimoire même qu'elles eurent recours : voici ce qu'elles y lurent mot à mot.

Le trait partoit de la main de Troisbosses (dont vous aurez sans doute trouvé que la haine se reposoit bien longtemps; mais c'étoit faute de puissance, et non de mauvaise volonté).

Privée qu'elle étoit de sa baguette, elle étoit presque réduite à l'état d'une simple mortelle (à un peu de malice près), car jamais elle n'avoit travaillé pour acquérir aucune de ces connoissances qui mettent les fées en état de commander à la nature. Le dépit seul lui fit faire ce que jamais l'ambition ni l'honneur ne lui avoient fait tenter; elle s'enferma dans sa ca-

verne et s'occupa à chercher un secret qui pût l'aider dans sa vengeance. Il falloit que cela souffrît quelques difficultés, car quatorze ans s'écoulèrent presque avant qu'elle vînt à bout de son dessein. Enfin elle parvint à faire un talisman qui lui donnoit le pouvoir de prendre la forme qui lui plairoit, et de se transporter dans un moment d'un bout de l'univers à l'autre. Secrets d'une petite conséquence dans l'art de féerie, où il y en a tant, mais qui devenoient terribles entre les mains d'une femme dont le cœur et l'esprit étoient si dangereux.

Dès qu'elle fut en état de nuire, elle se rendit en un clin d'œil au petit palais qu'habitoit Riante, invisible, et cherchant sans cesse le moment où cette belle seroit seule pour l'aborder. L'occasion ne tarda pas à naître. Fatiguée d'une promenade qu'elle venoit de faire, Riante dormoit sous un berceau de jasmin ; la maligne fée vint s'asseoir auprès d'elle en attendant que son sommeil finît.

Je crois, mesdames, avoir négligé de vous dire que la baguette de Riante ne pouvoit lui être enlevée sans son consentement, sans cela il ne seroit pas possible que son ennemie eût attendu, les bras croisés, qu'elle fût éveillée. Seulement elle préparoit les pièges qu'elle alloit lui dresser, et pour les rendre plus dangereux, au lieu de la forme hideuse que vous lui connoissez, elle prit la figure du plus charmant, mais du plus traître de tous les dieux ;

dieu que vous connoissez sans doute; eh! qui le connoîtroit mieux que vous, si ce n'est ceux à qui vous le faites sentir?

CHAPITRE III

Ce que Riante vit à son réveil, et comme elle apprit à rêver.

La fée étoit sous ce charmant attirail, lorsque la belle ouvrit les yeux. Vous comprenez facilement la surprise de Riante à la vue d'un objet si nouveau. Son premier mouvement fut de se croire encore endormie; elle porta la main à ses yeux pour les aider à s'ouvrir. Alors la fée prit la parole : « Vous êtes éveillée, belle Riante; vous êtes surprise de me voir?... — Eh! qui êtes-vous? dit innocemment la belle. — Je suis l'Amour... répondit la fée. — L'Amour, reprit Riante; vous avez là un joli nom. Ah! vous avez des ailes; d'où cela vous vient-il?... Que cela est charmant, des ailes couleur de rose! il faut que maman m'en donne : mais vous êtes nu, cela n'est pas bien. Eh! qui vous a conduit ici?... — Le plaisir de vous voir, répondit la fée. Je traversois les airs (car ces ailes que vous me voyez me servent à voler); je vous ai vue en passant, je vous ai trouvée si

charmante, que je n'ai pu me refuser au plaisir de m'arrêter auprès de vous : mais est-il bien vrai qu'on ne vous ait jamais parlé de moi, que vous ne me connoissiez point?... — Point du tout, reprit Riante. — On vous laisse là dans une ignorance bien cruelle, poursuivit la fée; imaginez-vous que l'on n'est heureux que quand on me connoît : je gagerois que vous vous ennuyez quelquefois... — Cela est vrai, répondit Riante.— Eh bien, laissez faire, lui dit la fée, écoutez-moi, et vous ne vous ennuierez jamais. Votre mère, vos gouvernantes ne vous ont-elles jamais parlé des hommes?... — Qui? reprit vivement Riante; ces vilains hommes?... — Qu'appelez-vous vilains hommes? interrompit la fée; on vous a donc inspiré un furieux dégoût pour eux? Quelle imbécillité! Apprenez, ma belle, qu'on vous trompe cruellement. Je le vois, votre mère, nourrie et élevée dans les principes d'une vertu sauvage qui ne se plaît qu'à contrarier la nature, vous a fait sucer avec le lait une haine injuste pour tout le genre humain : mais savez-vous que ces mêmes hommes, dont elle vous a fait des portraits si odieux, s'empresseroient à faire le bonheur de votre vie, si vous ne les fuyiez pas comme vous le faites? Ce seroient des esclaves soumis, qui n'auroient d'autres volontés que les vôtres, qui ne verroient que vous, qui ne respireroient que par vous, qui mourroient où vous ne seriez pas. Eh! n'allez pas les croire indignes de votre

attachement. Vous êtes belle, Riante, il est presque impossible de ne pas convenir que vous ne soyez pour l'esprit, pour le cœur, la plus parfaite des créatures; il est néanmoins un homme au monde qui ne vous est inférieur en rien qui vous aime, c'est peu dire, qui vous adore. — Eh! qu'est-ce que cela fait? répondit Riante. — Ce que cela fait, répondit la fée, c'est que si vous vouliez souffrir qu'il vînt vous dire combien il vous aime... — Est-ce que cela me fera du mal? reprit Riante. — Tant s'en faut, répliqua la fée; il naîtra entre vous une sympathie douce, qui vous fera goûter des plaisirs inexprimables. Tenez, je vois que vous êtes émue, je gagerois que vous sentez au dedans de vous un mouvement extraordinaire qui vous fait plaisir; ah! ma chère Riante, que vous en éprouveriez bien d'autres! Pour commencer à vous rendre heureuse, je vais vous montrer le portrait de votre amant... — Qu'est-ce que c'est que mon amant? demanda Riante. — Rien n'est si naturel, répondit la fée; c'est celui qui vous aimera et que vous aimerez... — N'aurons-nous, dit la belle, que le plaisir de nous aimer? C'est que je vous avouerai que mes gouvernantes me disent qu'elles m'aiment, je leur dis que je les aime aussi; mais cela ne m'amuse pas beaucoup... — Eh bien, ceci vous amusera-t-il? dit la fée, en lui montrant un portrait; dites-moi votre sentiment. » (Ce portrait, mesdames, étoit celui d'un jeune cheva-

lier extrêmement aimable, que la fée avoit choisi pour son dessein.)

Il fit son effet, ou plutôt cette sympathie qui dispose des cœurs en un moment agit sur celui de la jeune Riante. « Ah ! que cela est charmant, s'écria-t-elle. — Eh bien, répondit la fée, si vous voulez ne rien dire à votre mère, demain venez dormir ici l'après-dînée, j'y transporterai l'original de ce portrait... — Vous êtes bien obligeante, dit Riante. — Je ne fais que suivre mon inclination, reprit le faux Amour; je suis le dieu des amants, je ne cherche qu'à assortir les cœurs... — Comment ! dit Riante, vous êtes un dieu, et vous vous donnez tant de peine pour moi ?... — L'emploi le plus noble des dieux, reprit Troisbosses, c'est de se mêler du bonheur des mortelles comme vous. Songez seulement à ne rien dire de tout ce que vous venez d'entendre, et à me tenir parole. » A ce mot, la fée s'envola ; la belle la suivit longtemps des yeux, puis retourna à son petit palais, bien plus rêveuse qu'elle n'en étoit sortie. Les gouvernantes voulurent pénétrer son secret ; mais elles s'employèrent vainement, rien ne donne tant de discrétion qu'un peu d'amour. La belle s'obstina et se tut. On voulut la distraire, on fit des jeux, on en inventa ; c'est même sur ces entrefaites que le jeu de l'oie fut renouvelé des Grecs. Je ne puis m'empêcher de rapporter cette époque; on n'y avoit pas joué depuis le siège de Troie : jugez, mesdames, si cela devoit

être amusant! Néanmoins Riante n'y fit aucune attention; il falloit que l'amour eût déjà gagné bien du terrain.

Il me semble qu'il ne seroit pas hors de propos de répandre quelque lumière sur l'histoire du portrait. C'étoit, je l'ai déjà dit, le portrait d'un chevalier fort aimable; n'importe de quelle contrée. Quand Troisbosses avoit montré ce portrait à Riante, elle en avoit avec elle trois douzaines, résolue d'en montrer jusqu'à ce qu'il y en eût un qui fît son effet. Elle n'eut pas la peine de faire un plus long étalage; dès que Riante eut vu Gracieux (c'étoit le nom du chevalier), elle ne fut plus en état d'en voir d'autres. La fée, contente de son essai, se transporta auprès du chevalier pour l'engager à être de moitié d'une intrigue dont elle faisoit dépendre la réussite de ses projets. Il étoit à la chasse : c'étoit son occupation favorite. La fée épia le moment où il venoit de blesser un oiseau d'un coup de flèche; elle ramassa l'oiseau, à la place duquel elle mit le portrait de Riante.

A cette trouvaille imprévue, la surprise du beau chasseur alla où elle put aller; il avoit les passions vives, il en conçut une extraordinaire pour l'original d'un si beau portrait; il s'assit pour le regarder à son aise; il étoit pénétré; il tressailloit d'étonnement et de plaisir. Tandis qu'il étoit dans le fort de son admiration, Troisbosses lui apparut, non sous la

forme ordinaire, car, amour-propre à part, depuis qu'elle en pouvoit changer, la sienne étoit de toutes les figures celle qu'elle portoit le plus rarement et avec le moins de complaisance. (Vous voyez qu'il est quelque modestie dans le monde.) Elle se présenta donc au chasseur sous une forme majestueuse.

CHAPITRE IV

Comment Troisbosses tendit ses panneaux, et comment ils lui réussirent.

L'APPARITION de la fée ne flatta pas d'abord le chasseur, non qu'il fût timide, mais cela lui donna des distractions qu'il n'étoit pas dans le cas de souhaiter. « Je suis, lui dit Troisbosses, une fée bienfaisante... — Ah! tant mieux, lui dit-il, vous venez fort à propos : sauriez-vous qui est cette belle personne dont je tiens le portrait? — C'est, reprit la fée, quelqu'un qui vous aimera tendrement... — Moi! dit Gracieux, et où avez-vous lu cela?... — Je le sais, répliqua-t-elle; je sais même quelque chose de plus, c'est qu'il ne tiendra qu'à vous d'être heureux; mais il faut suivre mes conseils... — Comment! les suivre! dit Gracieux; j'irois au centre de la terre... — Il ne faudra pas aller

jusque-là, répondit la fée; je m'appelle la fée Tropbonne; il y a longtemps que je m'intéresse à votre bonheur, et même si vivement, que je vous ai déjà ménagé un rendez-vous avec la belle que vous aimez; mais soyez sage et discret, un rien peut vous perdre... — Un rendez-vous? reprit Gracieux; ah! quand sera-ce, madame?... — Écoutez, répondit la fée, un mot que j'ai à vous dire, et nous partons : il faut bien vous prévenir sur ce que vous devez faire... — Ah! s'écria-t-il, de grâce, madame, fiez vous-en à ma conduite; où faut-il aller?... — Mais quelle pétulance! dit la fée; vous gâteriez tout. Songez que la belle dont le cœur vous est destiné est sous les yeux d'une mère bizarre, misanthrope, qui déteste foncièrement le genre humain. Si vous êtes aperçu, vous perdez en un moment le fruit de mes bontés, l'espérance d'être heureux et la vie. Je veillerai autour de vous pour écarter les dangers qui pourroient naître... — Ah! que de bontés, madame! s'écria Gracieux; non, je donnerai tout le reste de ma vie à la reconnoissance : mais permettez que je donne quelques moments à l'Amour. »

La fée se rendit à ses instances, et le transporta sous le berceau de jasmin, où Riante s'étoit déjà rendue. Dès qu'ils s'aperçurent, la conversation s'anima : quoiqu'ils ne se fussent jamais vus, ils avoient bien des choses à se dire; mais comme ils parloient tous deux à la

fois, et que je ne les ai pas entendus, dispensez-moi de rien répéter; d'ailleurs les sentiments ne se peignent pas. Riante appela Gracieux son amant; il en fut transporté de joie, il se jeta à ses genoux, lui baisa la main, la rebaisa encore; elle n'en fut point fâchée, elle ne lui dit point de se retirer : c'est ce qui fait douter si la pudeur est fille de la nature ou de l'éducation.

Au milieu de tous ces transports, si bien reçus et même partagés, quand, après s'être dit beaucoup, ces amants avoient encore tout à se dire, la fée enleva inhumainement le chevalier.

« Eh! où m'emportez-vous, madame? lui dit-il; que ne me laissiez-vous où j'étois? ou pourquoi m'y conduisiez-vous? — Seigneur, lui répondit la fée, je faisois le guet à l'œil auprès du berceau où vous étiez; j'ai vu que quelqu'un s'en approchoit, j'ai craint que vous ne fussiez découvert : il y va de la perte de l'objet de votre amour : car je ne vous parle pas de la vôtre, elle vous toucheroit peu. Accordez-moi votre confiance, abandonnez-vous à ma conduite, demain vous reverrez l'aimable Riante... — Je reverrai Riante? dit Gracieux; ah! madame, me tiendrez-vous parole? ne sera-ce que demain? songez que je me meurs... — Il faut néanmoins vivre, » reprit la fée.

A ce propos, qui n'est pas trop consolant, si l'on veut, Gracieux entendit raison du mieux

qu'il put. Le lendemain Troisbosses lui tint parole. Riante, qui par pressentiment s'étoit rendue au berceau de jasmin, vit son amant avec transport; mais à peine eut-il le temps de lui dire par quel moyen, pourquoi, et comment il l'avoit quittée la veille, que la fée les sépara. « Ah! lui dit Gracieux, pour le coup, madame, cela est cruel : à peine l'ai-je entrevue. — Eh bien, Seigneur, je vais vous y conduire, reprit la fée, la mère de Riante vous découvrira, on vous séparera pour toujours. » Gracieux, après cette réponse, fut contraint d'en rester sur son désespoir.

La méchante fée goûtoit secrètement une maligne joie; elle voyoit approcher le temps de sa vengeance, et mettoit à profit les intervalles, en commençant de faire insensiblement le malheur de l'innocent objet de sa haine.

Pour comprendre quelque chose dans la conduite bizarre qu'elle tenoit, il faut savoir que son dessein étoit d'enflammer les deux amants l'un pour l'autre, de telle façon qu'ils fussent dans le cas de ne se plus reconnoître. A peine lui restoit-il huit jours pour conduire à fin cette intrigue; elle faisoit en sorte que, se voyant si peu, ils ne s'expliquoient sur rien et se souhaitoient sans cesse. On sait combien les désirs s'irritent dans de telles circonstances. Il falloit que Troisbosses ne fût pas ignorante dans l'art d'amener en peu de temps une passion à un honnête point de maturité.

Déjà pour la sixième fois elle avoit conduit Gracieux au rendez-vous, et l'en avoit tiré aussi mal à propos qu'il se puisse.

« Eh bien! vous voilà, madame, lui dit-il, dès qu'il put parler; il semble que vous soyez jalouse du bonheur dont vous nous faites jouir; accordez-vous avec vous-même : ou retranchez-moi ces bontés cruelles qui ne font qu'augmenter mon malheur, et me laissez mourir; ou, s'il est possible, souffrez que je devienne heureux. — Que vous êtes injuste, seigneur! reprit l'hypocrite d'un ton compatissant; ignorez-vous combien ces prétendues cruautés vous sont salutaires? Mais vous exigez une dernière preuve du penchant que j'ai à vous servir, il faut vous la donner. Vous pouvez être sans cesse auprès de Riante... — Je le pourrois! s'écria Gracieux. — Oui, vous le pourriez, répondit la fée, puisqu'il dépend d'elle que cela soit... — Oh! si cela est, reprit-il, je suis sûr de mon fait... — Vous avez, répliqua la fée, trop de vanité pour un amant délicat. Apprenez à quel prix vous pouvez être heureux. Riante possède une baguette qui rend invisible ceux qui la tiennent dans la main gauche; qu'elle vous la donne, vous serez sans cesse auprès d'elle, sans qu'on vous voie, sans même qu'on vous soupçonne. Mais Riante se dessaisira difficilement de ce trésor, le bonheur de sa vie en dépend, on lui a défendu de le confier à

qui que ce soit. Après tout, vous n'abuserez pas de la confiance... — Oh! partons! dit Gracieux; Riante peut compter... » A ces mots, la fée, qui se doutoit de ce que Gracieux alloit dire, le transporta, sans l'entendre, au berceau de jasmin.

« Enfin, aimable Riante, dit Gracieux en s'avançant, il me seroit donc permis de passer ma vie auprès de vous! — Quoi! cela seroit possible! dit Riante. — Oui, cela l'est, répondit-il; la fée qui nous protège m'en assure, il ne vous en coûtera qu'un peu de confiance; le ciel m'est témoin combien je serois au désespoir de la trahir : hélas! je me trahirois moi-même; la baguette que vous portez peut me rendre invisible à tous les yeux... — Ah! Gracieux, reprit Riante, c'est un conte que vous me faites... — Ce n'en est pas un, reprit Gracieux, l'essai va vous en répondre; prenez cette baguette de la main gauche. » La belle obéit. « Non, dit Gracieux, je ne vous vois point. » Et, en effet, il ne la voyoit point (notez, mesdames, que la fée lui avoit fasciné les yeux : ce n'est là qu'un tour de gibecière.) « Se pourroit-il, dit Riante, que ma baguette eût cette vertu? Hélas! on m'avoit bien dit de la conserver, que le bonheur de ma vie en dépendoit, puisque je ne peux vous voir sans elle... »

En disant cela, la belle se dessaisit de sa baguette, tant il est vrai que l'amour ne sait rien refuser. Bientôt la scène changea de face;

Troisbosses arracha la baguette des mains de Gracieux, et les transporta dans les airs. Elle reprit sa figure ordinaire; c'est la première mauvaise nouvelle qu'elle leur annonça; son aspect les glaça d'effroi. « Reconnois ton ennemie, dit-elle à Riante, insensée! aurois-je donc travaillé pour ton bonheur? Va, suis-moi, tes disgrâces ne font que commencer. Et toi, dit-elle à Gracieux, malheureux jeune homme, éloigne-toi de ma vue, je t'ai fait assez de mal en te mettant une passion inutile dans le cœur : je suis contente de moi. » En disant ces mots, elle s'abattit sur la terre, et, le laissant dans un pays inconnu, elle s'éloigna avec sa proie de toute la vitesse des esprits qui la portoient. Le joli petit caractère de femme! y en auroit-il des copies?

CHAPITRE V

Où la fée Lirette trouva Gracieux, ce qu'elle lui dit, ce qu'il répondit, ce qu'elle reprit, ce qu'il répliqua, ce qu'il fit.

QUAND Rare apprit en quelles mains sa fille étoit tombée, son désespoir n'eut plus de bornes; il s'agissoit pour elle de la perte d'un enfant chéri, objet unique de ses soins, de ses

complaisances; encore quelle façon de la perdre!

La philosophie n'eut rien à dire à cela; il faut qu'elle se taise quand le sang parle. « — Ah! Lirette! Lirette, disoit Rare à sa protectrice, imaginez, s'il se peut, ce que je sens : pouvez-vous m'aider dans mes malheurs? Ne me déguisez rien, n'épargnez rien; est-il des risques à courir? c'est sur moi qu'ils retomberont tous; j'irai partout, j'affronterai tout : hélas! que ne ferai-je pas pour délivrer ma fille! Mais vous ne me répondez rien; n'ai-je donc plus d'espoir? Ah! malheursuse mère! — Calmez-vous, madame, lui répondit Lirette, rien n'est encore désespéré; l'amour qui vous a ravi votre fille ne peut-il pas vous la rendre? Il ne s'agit que de trouver Gracieux, de l'engager à délivrer son amante; reposez-vous de ce soin sur moi, et tranquillisez-vous s'il est possible. » A ces mots, Rare, concevant un léger rayon d'espoir, se remit un peu, et Lirette, montant sur son char, courut chercher le chevalier dans les quatre parties du monde.

Vous croiriez sans doute qu'il étoit bien difficile à rencontrer; pas tant que vous l'imagineriez, mesdames; il est des règles sûres pour trouver les amants malheureux; il leur faut toujours des échos à qui parler; les voilà dès lors même nécessairement exilés de tout le plat pays; suivant ce principe, Lirette, en parcourant les montagnes, aperçut enfin le beau chas-

seur qui rêvoit profondément au bord d'une fontaine; il tenoit à la main un papier qu'il lisoit avec tant d'attention, qu'il ne voyoit pas encore la fée, quoiqu'elle fût déjà devant lui depuis longtemps; enfin elle prit le parti de lui parler. « Gracieux, lui dit-elle, je suis une fée de vos amies... — Une fée? reprit-il; eh bien, maudite soyez-vous, vous et toute votre race!... — Gracieux, répliqua la fée, il faut savoir maudire avec discernement, et distinguer les amis des ennemis... — C'est-à-dire, reprit brusquement le chevalier, que vous venez de nouveau vous divertir à mes dépens. Tenez, madame, vous prenez la figure qu'il vous plaît, c'est à vous à qui je dois le malheur de ma vie; je vous reconnois à votre ton doucereux; retirez-vous, ne me forcez pas à vous manquer de respect; je n'ai pour toutes armes ici que des pierres sous mes mains, mais je m'en sers à merveille, et vous pourriez vous en sentir, toute puissante que vous êtes...— Gracieux, reprit encore une fois la fée, votre défiance ne m'offense pas, parce que je compte que bientôt vous changerez de langage avec moi. Je sais la manœuvre indigne dont s'est servie une de mes compagnes pour vous plonger dans le malheur où vous êtes. Je viens vous témoigner la compassion que vous me faites; mais ce n'est pas une compassion feinte et stérile; je viens vous engager à délivrer Riante et vous en faciliter les moyens. »

Ce discours de la fée fit sur Gracieux l'effet qu'elle en attendoit; un amant ne sauroit se refuser à l'espérance. « Ah! madame, dit-il en embrassant les genoux de Lirette, que ne vous devrois-je pas?... — Levez-vous, lui dit la fée, ne perdez pas ici votre temps en transports inutiles : mais quel est ce papier que vous lisiez avec tant d'attention? — Je vous avouerai, madame, répliqua-t-il, que depuis le moment où l'on m'a si cruellement séparé de Riante, ne comptant sur aucun secours, je ne me suis occupé que des moyens de la recouvrer. On parle dans ces cantons d'un homme qui rend des oracles, j'ai été à lui... — Et que vous a-t-il dit? interrompit la fée. — Il m'a conseillé, poursuivit Gracieux, de me rendre au marché de la ville prochaine, les doigts dans mes oreilles, de les ouvrir et fermer dix fois à temps égaux, en observant les intervalles, et de recueillir ce que j'entendrois; je l'ai recueilli; je le lisois, je n'y comprends rien : mais vous, madame, qui savez tout, expliquez-le moi, je vous prie. *Thoet. gghi. ffarenum. coc. ter.* Que cela veut-il dire?... — Rien du tout, reprit la fée; et avez-vous payé chèrement cet oracle?... — Trois pièces d'or, répliqua Gracieux : et qu'en concluriez-vous? — Qu'on vous en a donné pour votre argent..., dit la fée. — Ah! je vous assure, madame, s'écria le chevalier, que le marchand d'oracles n'aura les oreilles coupées que de ma façon... — Voilà,

reprit la fée, un courroux déplacé ; comme si vous n'aviez rien de mieux à faire !... Mais le temps se perd ; vous sentez-vous bien du courage ? — Si je m'en sens, madame?... — Oh! je ne doute pas que vous ne soyez content de vous, vous êtes d'âge et de profession à cela : mais il s'agit ici de choses si sérieuses, que c'est à vous de vous examiner. Pour retrouver l'aimable Riante, il ne faut pas vous arrêter un seul moment, quelque danger qui se présente, quelque besoin que vous ayez de repos, quelque faim, quelque soif que vous ressentiez... — N'est-ce que cela, madame, interrompit Gracieux?... — Ah! reprit la fée, si cela vous semble peu de chose, c'est tant mieux pour nos projets ; vous pouvez partir dans le moment, je vais pourvoir à votre équipage. » En disant cela, la fée frappa la terre de sa baguette, il en sortit un cheval harnaché. « Tenez, lui dit-elle, prenez cette monture de ma main, elle est infatigable. Songez seulement à vous maintenir dans les périls où elle pourroit vous engager, même sans votre aveu. »

A peine le cheval eut-il paru, que Gracieux, sautant légèrement en selle, prit congé de la fée, et partit même sans savoir où il alloit : heureusement pour lui le cheval de la fée savoit sa route. Le chevalier ne fit que plus de trois heures après son départ la réflexion qu'il avoit manqué à demander où il devoit aller ; question qui ne laissoit pas d'être essentielle ;

mais ne s'apercevant de son étourderie que lorsqu'il n'y avoit plus de remède, il prit dans ces circonstances le parti le plus court, ce fut celui de se recommander à l'Amour, qu'il servoit si bien.

CHAPITRE VI

Comment le Chevalier acquit de la gloire à grand marché, et du profit qui lui en vint.

Le commencement de la route de notre voyageur n'eut rien que de commun ; il suivoit un chemin fort fréquenté, mais la nuit venant à tomber, il commença à s'apercevoir que sa façon de voyager n'étoit pas des plus commodes. Il étoit en effet une manière de chevalier errant d'une espèce assez singulière ; encore les autres pouvoient-ils entrer dans quelque château, dormir à l'ombre des forêts ; lui ne pouvoit s'arrêter nulle part : tellement que sur le soir la faim venant à le presser, il ne laissa pas de regretter certains fruits sauvages qu'il avoit trouvés sur sa route, et dédaignés, par délicatesse apparemment : il resta donc sur son appétit jusqu'au lendemain, qu'il fut moins

difficile. Je crois qu'il seroit aussi inutile qu'ennuyeux de vous détailler les petites incommodités qu'il essuya, d'abord la rosée du matin, le chaud de l'après-midi, le serein, et quelquefois la pluie de la nuit. Il n'eût pas aimé fortement si ces sortes de choses eussent fait impression sur lui; mais voici des disgrâces de plus de conséquence.

Infatigable, c'étoit le nom de son cheval, étoit un animal qui marchoit par routine, et qui alloit toujours son droit chemin; il n'est roc escarpé qui pût l'arrêter : s'il eût trouvé une maison sur sa route, il se fût guindé sur les toits, plutôt que de se détourner; c'étoit son allure; il sautoit les fossés, franchissoit les haies, traversoit les fleuves; il eût passé des bras de mer; vous jugez bien que quand il trouvoit des bois il se jetoit dans le fort; c'est justement ce qui lui arriva le second jour de sa route; comme il étoit fée, les ronces ne trouvèrent pas à mordre sur lui; mais Gracieux ne l'étoit pas; il fut inhumainement déchiré, et le sort, pour le régaler encore de quelque chose de pis, le conduisit dans une plaine sablonneuse, où tout ce qui se trouva dans l'air de cousins, frelons, maringouins et autres insectes de cette espèce s'acharnèrent impitoyablement sur sa peau.

Le lendemain notre chevalier en eut une bien plus terrible; mais il en fut consolé par la gloire, qui en a consolé bien d'autres. Je pense

ici, pour vous mettre plus au fait, devoir le prendre d'un peu haut.

Deux rois de je ne sais quelle contrée, dont je ne dirai pas le nom (car je hais les anachronismes, et j'en ferois sûrement; je me connois), deux rois, dis-je, se faisoient la guerre, sur je ne sais quel motif : il falloit bien qu'il y en eût un, car on ne se fait pas la guerre pour rien : je ne vois pas où seroit le mot pour rire : ces rois avoient assemblé de puissantes armées; on y voyoit ceux qui cultivent les bords de la Garonne, du Tage, de l'Ibère; ceux qui se baignent dans le Pactole, ceux qui boivent les Gobelins, et ceux chez qui se couche le soleil, et ceux qui le voient toujours en son midi, et l'Américain farouche, et le Normand... — Monsieur l'abbé, dit la marquise en l'interrompant, ne pourriez-vous pas nous faire des descriptions moins savantes?... — Sans contredit, mesdames, reprit l'abbé, cela veut dire qu'il y avoit bien du monde dans ces armées-là, qui se trouvèrent sur le chemin que faisoit Gracieux. La mêlée étoit alors dans tout son feu. Le voyageur voulut se détourner, non qu'il craignît les occasions de se signaler, c'est qu'il avoit quelque chose de plus pressé à faire; il essaya de faire prendre une autre route à Infatigable; mais ce bon coursier, qui, quand il vouloit, n'avoit ni bouche ni éperons, continua sa route à travers les lances, aussi légèrement que s'il n'eût traversé que des guérets. Il

s'enfonce dans les escadrons; renverse de son poitrail, à droite, à gauche, tout ce qu'il rencontre. Gracieux, de son côté, qui n'avoit point d'armes, mais qui savoit se comporter dans les occasions, faisoit des merveilles à coups de poing : il ne rencontra point de nez dont il ne fît ruisseler le sang. On lui portoit des coups; il eut même quelques blessures assez légères; mais sa bonne fortune le tira de tout. Il traversa heureusement l'armée, que son passage mit si fort en déroute, qu'elle fut taillée en pièces un moment après : ainsi le sort d'une bataille fameuse fut décidé par quelques coups de poing donnés à tort et à travers, dont le parti vainqueur s'appliqua tout le mérite.

L'action de Gracieux le fit remarquer. Un des chevaliers de l'armée en déroute, de ces gens qui s'éprennent volontiers de la belle gloire, fut tenté de suivre notre héros pour faire connoissance avec lui. Il laissa fuir les siens, à qui apparemment il ne prenoit pas grand intérêt, et suivit Gracieux au petit galop de son cheval. « Généreux chevalier, lui dit-il, je suis du parti vaincu; mais je ne saurois me refuser aux belles actions; vous venez d'en faire une qui mérite un laurier immortel : quoi! si jeune, et sans armes! Ah! permettez que je me joigne à vous pour ne m'en séparer jamais. J'ai quelque vertu, j'ai du zèle; si mon amitié ne peut vous être agréable, je tâcherai de vous la rendre utile... — Chevalier, lui répondit Gra-

cieux, la franchise de votre procédé me touche sensiblement; mais quand vous me demandez mon amitié, savez-vous quel souhait vous faites? Vous voulez partager ma fortune? Hélas! je n'ai que des malheurs à vous offrir... — Eh! qui serois-je, reprit vivement l'inconnu, si, m'offrant pour votre ami, je refusois de m'associer à vos malheurs? Non, seigneur, si vous me permettez de vous suivre, peu m'importe de quel œil la fortune me regarde; je ne sentirai jamais que les revers qui tomberont sur vous : mais j'entrevois un bocage frais, j'entends un ruisseau qui murmure, descendons sous ces ombrages : avant de faire l'office d'ami, souffrez que je fasse celui de confident : d'ailleurs vous devez avoir besoin de repos. Ah! vous avez donné les plus horribles coups! Enfin on ne vous connoit dans l'armée que sous le nom du chevalier des coups de poing. — Seigneur, reprit modestement Gracieux, vous faites trop valoir une action très médiocre; elle m'a fatigué, il est vrai, mais telle est ma destinée, que, contre l'ordinaire de tous les hommes, ce n'est que par des fatigues nouvelles que je me délasse des fatigues que j'ai souffertes. Je ne puis prendre aucun repos; je ne m'en plaindrai pas; le prix qui m'est proposé est bien au-dessus de tous mes travaux. Je vais vous faire le récit de mes infortunes. Je sais qu'il n'est ni convenable ni usité (c'est-à-dire qu'il n'est pas d'usage) de conter chemin fai-

sant ses malheurs; mais, par ce que je vous dirai par la suite, vous verrez que je suis dans l'impuissance de faire autrement. » Alors Gracieux, non sans laisser échapper quelques soupirs, fit un détail circonstancié de toute son histoire, que l'inconnu interrompit par quelques exclamations qu'il varia du mieux qu'il put. « Eh bien! seigneur, lui dit Gracieux, dès qu'il eut fini, êtes-vous maintenant curieux de me suivre? Vous sembleroit-il doux de passer les jours, les nuits à cheval, de vivre de fruits sauvages, enfin de mener la vie que je mène, vous qui n'y seriez engagé que par le motif de l'estime, ou tout au plus d'une amitié naissante?... — Quoi! seigneur, repartit l'inconnu, douteriez-vous de ma sincérité? L'attachement que je vous voue est dans toute sa force. Je ne sais pas aimer à demi. Mais il est nécessaire, pour vous inspirer la confiance que je mérite, que je vous dise à mon tour qui je suis. Je ne vous demande qu'une grâce; mon cheval se fatigue, souffrez que je partage le vôtre, il est d'une nature à ne pas plier sous un fardeau de plus. Je serai plus près de votre oreille; je parlerai plus commodément, et vous m'en entendrez mieux. » L'inconnu exécuta son projet dans le moment, et commença ainsi son histoire.

CHAPITRE VII

Histoire de Brillandor,
interrompue tout naturellement.

Je m'appelle Brillandor; si vous me voyez le teint un peu roussâtre (et il l'avoit en effet), c'est que je suis originaire de la lune. Vous me paroissez surpris. Il ne faut pas me regarder pour cela comme un homme tombé des nues. Je ne suis pas le premier à qui il soit arrivé de passer d'une planète à l'autre... — Mais comment cela se fait-il? demanda Gracieux. — Tout naturellement, reprit Brillandor. Savez-vous ce que c'est que la gravitation?... — Non, répondit Gracieux, je n'en sais pas un mot... — C'est quelque chose de fort joli, dit Brillandor, mais il faut trop de temps pour l'expliquer; qu'il vous suffise de savoir que par le moyen de cette vertu toutes les têtes pleines de cervelle gravitent vers la terre, et toutes celles qui n'en ont point vers la lune. Vous devez juger par là que ma planète n'est peuplée que de têtes à l'évent; aussi les habitants sont si légers que leurs pieds ne touchent pas à la lune.

« Comme ils sont prévenus du danger qu'ils courent s'ils ne se maintiennent pas le cerveau libre, ils pratiquent dès la jeunesse quantité de

secrets pour cet effet. Ils ont des livres faits exprès pour cela; on n'en fait même plus d'autres. De la lecture de ces livres ils passent à des conversations de même espèce; aussi faut-il convenir qu'il ne leur reste pas l'ombre du sens commun.

« Dégoûté de tout temps de leur façon de faire et de penser, bien loin de m'appliquer dans ma jeunesse à me vider le cerveau, je mis toute mon attention à le remplir. Je n'étois pas fâché de quitter ma patrie que je n'aimois point, et de graviter vers celle-ci, où mon goût m'inclinoit déjà; pour cela j'évitai la compagnie des gens de mon âge, et fis mes lectures ordinaires des ouvrages d'un homme qui avoit gravité un siècle auparavant.

« Ma tête, en suivant ce régime, s'emplit bientôt de quantité d'humeurs étrangères, de façon que, devenant plus lourde de jour en jour, je fus entraîné vers la terre avec une violence à laquelle il me fut impossible de résister; je n'eus que le temps de m'envelopper dans mon manteau, par un trait de prudence dont je me sus bon gré par la suite, car j'évitai par ce moyen quantité d'influences catarrheuses qui m'assaillirent sur le chemin. La lune étoit à son premier quartier quand je la quittai, elle peut bien s'être renouvelée trente-six fois depuis... — Ah! que vous vous ennuyâtes! dit Gracieux. — Pourquoi? reprit Brillandor; le ciel n'est-il pas un pays curieux? D'ailleurs les profondes

études que j'ai faites m'ont rendu sujet à des distractions qui m'épargnent l'ennui de la solitude, et même celui des mauvaises compagnies. Ce qui doit vous surprendre, c'est que j'ai passé tout ce temps sans manger ; mais on n'en a aucun besoin dans la moyenne région, soit que l'air y soit peu propre à la digestion, ou nourrissant par lui-même... — S'il avoit plu à la fée, interrompit de nouveau Gracieux, j'aurois voyagé par ce pays-là ; au moins n'aurois-je fait ni bonne ni mauvaise chère, et je n'aurois pas tant trouvé de ronces sur le chemin. » Brillandor reprit la parole. « — J'arrivai à la terre en glissant le long d'un arc-en-ciel couleur de rose, aurore et bleu. Je vous avouerai que ce monde-ci me charma au premier coup d'œil ; ce n'est pas que la lune diffère essentiellement de la terre ; on y voit des plaines, des fleuves, des forêts ; mais tout y est défiguré. Ici on se plaît à conserver les beautés de la nature ; on se plaît là-haut à les détruire ; en un mot, mes compatriotes ont fait de leur lune un théâtre digne d'eux.

« Le Lunatique a le dehors aimable, une vivacité qui plaît et qui prévient ; mais pour vivre avec lui il faut être aussi frivole qu'il l'est lui-même ; s'occuper de bagatelles ; changer, à propos de rien, de goût, de façon de penser, de sentiment, de caractère, enfin vivre en girouette.

« Jamais il ne parle deux jours de suite le

même langage; aujourd'hui c'est un jargon, demain il se servira d'un autre : en deux minutes, il change d'ajustement, de maintien, pour ainsi dire de figure; *vous sortez de le voir, vous le revoyez dans le moment, et il est étranger pour vous; mais il ne l'est jamais pour lui-même :* aucune métamorphose ne le gêne; il se prête à toutes ces révolutions avec une docilité charmante : il est dans son élément : il est inconstant; mais il est fait pour l'être.

« Les femmes y sont maintenant les seules divinités du pays; chaque mari dans sa maison est un prêtre qui travaille à rendre la déesse favorable aux vœux des étrangers qui l'implorent, en l'irritant contre lui-même, mais un prêtre désintéressé, qui ne demande jamais rien pour lui. Au demeurant, il est chargé de l'entretien de l'idole; car il faut la parer, le peuple se prend par les yeux.

« Il seroit assez difficile de se faire une idée d'une femme lunatique; elle ne ressemble en rien aux femmes de ce pays. Ici, quand on a quelques traits, du naturel, de la pudeur, on a tout; là-haut tout cela ne mène à rien; elles se donnent des agréments qu'elles inventent, et qu'elles ne doivent qu'à elles-mêmes, et la nature n'est qu'une sotte.

« Elles sont vives, enjouées, hardies, même un peu folles, et surtout coquettes; mais si amusantes qu'elles font excuser tous leurs travers. Je les idolâtre encore; non que les femmes

de ce monde ci me soient indifférentes; mais si je me trouvois jamais entre les unes et les autres, je les aimerois toutes pour m'épargner l'embarras du choix... — Le tour ne seroit pas maladroit, interrompit Gracieux. — Avec tant d'agréments, reprit Brillandor, ces dames n'inspirent point d'amour, elles ne font naître que du goût, et ce sentiment les contente : elles évitent tout ce qui contraindroit leur humeur volage; il leur faut des amusements, et non des passions.

« Le caprice fait chez elles ce que le destin fait ailleurs, ce qu'il prononce est irrévocable. Mais j'aurois beau parler sur leur compte, je n'épuiserois pas la matière. Je crains même qu'en en parlant trop je ne me fasse soupçonner d'en avoir été mal reçu : il est vrai que le caprice ne leur a pas parlé pour moi; mais comme on ne m'a pas fait des traitements plus doux sur la terre, j'ai toujours pensé que cela venoit plus de ma faute que de la leur... — Ah! dit Gracieux, en l'interrompant, seigneur, vous cherchez... — Non, je ne cherche pas de compliment, reprit le chevalier lunatique; je vous avouerai même que je me suis étonné vingt fois de ce qu'étant fait sur un certain modèle, ne manquant ni d'esprit ni de courage, j'aie toujours été le plus malheureux de tous les galants du monde; vous vous en étonnerez vous-même en entendant mon histoire.

« Mon premier soin dès que je me vis habi-

tant de ce monde fut de choisir ma profession. Comme je ne hais point la gloire, et que je crains peu la fatigue, j'embrassai la chevalerie errante, qui me convenoit à merveille. Le goût des aventures me détermina encore; car qu'est-ce qu'une vie sans aventures? c'est un tissu d'ennuis; d'ailleurs j'avois trop bien débuté pour rester en si beau chemin. Je passe sous silence ces combats journaliers, ces succès malheureux ou favorables auxquels un homme de notre état est sujet : je viens tout de suite à des faits de plus d'importance.

« Comme je traversois le royaume de Congo, je fus tenté de voir la princesse Houhoukéké qui en étoit souveraine. J'arrivai dans la capitale le jour d'un tournois. J'entrai en lice, et j'en eus tout l'honneur. C'étoit m'annoncer par un début brillant. Je fus recevoir à l'amphithéâtre le prix, des mains de la princesse. Je la vis, je l'aimai; il étoit impossible de faire autrement, car elle étoit charmante. Je ne pourrois en faire que de faibles portraits.

« L'avantage que j'avois remporté me donna lieu de m'introduire à sa cour. Je crus d'abord apercevoir dans ses regards quelque chose de favorable pour moi; mais je ne conservai pas longtemps ce faible avantage.

« Houhoukéké (d'ailleurs toute charmante) avoit les plus vilaines mains du monde et la fureur de les montrer; mais l'empressement de la cour à les louer sans cesse étoit ce qui m'é-

tonnoit le plus. Moi, je gardois là-dessus un silence froid. J'eusse cru insulter la princesse en louant quelque chose d'aussi laid, lorsqu'il y avoit d'ailleurs un si beau champ pour admirer. Mon silence fut remarqué par mes rivaux; ils l'interprétèrent, et je perdis la faveur : mais le mal n'eût pas été sans remède, si mes concurrents n'eussent pris le parti d'aller jusqu'à la Chine soutenir dans un tournois, sous le nom de chevaliers des Belles-Mains, qu'Houhoukéké avoit les plus belles mains du monde. A ce trait, ne pouvant rester à la cour, ni me mêler parmi ces insensés, je tournai mes vues d'un autre côté... — Oh ! pour le coup, dit Gracieux, je ne vous comprends pas; que vous eût-il coûté d'aller jouter à la Chine? Vous avez tant de fois jouté à propos de rien ! Il s'agissoit pour vous d'un bonheur... — Bonheur ou non, reprit Brillandor, cela m'importe peu. On m'offriroit toutes les princesses de la terre, l'univers s'armeroit contre moi, que je dirois toujours qu'Houhoukéké a de vilaines mains ; à plus forte raison ne jouterai-je pas pour soutenir le contraire. Je ne puis pas prendre sur moi de défendre les mauvaises causes. Après cette aventure, poursuivit Brillandor, croyant être devenu sage à mes dépens, je résolus, puisqu'enfin il falloit flatter le faible des dames pour leur plaire, de donner dans ce travers. Comme je voyageois lentement, j'arrivai à la Chine lorsqu'il y avoit déjà long-

temps que les amants d'Houhoukéké en étoient partis.

« Skobelousku, fille du roi de la Chine, n'étoit pas à beaucoup près si belle qu'Houhoukéké, mais elle étoit plus piquante... — Il me semble, néanmoins, dit Gracieux (dont le fort étoit de faire des remarques) que l'héritière de Congo devoit être plus brune... — Eh bien, reprit Brillandor, l'autre étoit plus piquante; je vous le dis, je m'y connois.

« J'avois oui dire qu'entre autres fantaisies (car Skobelousku en avoit quelques-unes) elle avoit le faible d'aimer les jambes bien faites. Je l'ai naturellement très fine; mais, pour flatter la princesse dans son goût, je crus devoir y ajouter quelques agréments d'emprunt. D'abord ma ruse eut tout l'effet possible, Skobelousku trouva mã jambe faite à ravir, et sur ce passeport me permit de lui faire assidûment ma cour.

« Je ne sais si la jalousie éclaira mes rivaux, ou si maladroitement je m'avisai de placer un jour le gras de ma jambe de travers; mais le bruit de ma supercherie se répandit, et l'on forma le dessein de me convaincre. On indiqua des joutes pour amuser la princesse; j'y vins paré, à mon avantage, et me plaçai à côté de mes concurrents. Au signal je voulus partir avec les autres; mais au premier effort que je fis je m'aperçus que ma jambe étoit accrochée à la barrière par un petit crampon de fer; j'eus

beau caracoler, il fallut y laisser mes dépouilles. Quelque page m'avoit joué ce tour.

« Bientôt on abandonna les joutes pour venir rire de mon aventure; mais le plaisir coûta cher aux rieurs; car à peine fus-je en liberté que, saisissant ma lance à deux mains, ma bride entre mes dents, je gagnai la plaine en frappant à droite et à gauche. Je ne sais où je pris tant de forces; c'est la fureur qui m'animoit; mais il faut que dans cette aventure j'aie meurtri plus de deux mille Chinois. »

Comme Brillandor en étoit à cet endriot de ses aventures, il s'aperçut que Gracieux dormoit : il attendit quelque temps. Enfin, voyant qu'il ne s'éveilloit pas, n'osant par politesse le tirer de son sommeil, ne voulant pas conter à vide, il prit le parti de chercher à s'endormir de son côté. »

L'abbé en parlant ainsi s'aperçut que les dames étoient un peu plus qu'assoupies, et, regardant la résolution de Brillandor comme un conseil pour lui, il sortit. Il ne tiendra qu'au lecteur de s'endormir aussi, si l'avis lui semble bon.

CHAPITRE VIII

Gracieux donne dans le pot au noir. Suite de l'histoire de Brillandor. Ce que devint ce chevalier.

Nos chevaliers dormoient déjà depuis longtemps, lorsque Gracieux fut réveillé par un horrible coup qu'on lui déchargea sur la tête : il l'eût rendu, s'il eût trouvé à qui le rendre, car il n'étoit pas endurant; mais n'apercevant rien, parce qu'il faisoit très obscur, et qu'en effet il n'y avoit personne : « Ah ! si jamais je te rencontre ! s'écria-t-il. — Qui, Seigneur ? lui demanda Brillandor... — Celui qui vient de me blesser, répondit Gracieux (en se bandant la tête avec son écharpe). — Êtes-vous blessé ? répliqua le chevalier lunatique. — Oui, à la tête, repartit Gracieux. — Mais nous sommes dans une caverne, dit Brillandor ; ne seroit-ce pas que vous vous seriez cassé la tête à l'entrée, qui sans doute est trop basse, tandis qu'il ne m'est rien arrivé, à moi qui suis plus petit que vous ? » Gracieux vit bien qu'il pouvoit en être quelque chose, il laissa tomber ce propos, et fit des excuses à Brillandor sur ce qu'il s'étoit endormi, le priant de reprendre le fil de son histoire. Le chevalier lunatique, qui ne vouloit qu'être entendu, poursuivit son récit dans ces termes :

« Au sortir de la Chine, la cour du Mogol me

sembla mériter mon attention. J'y fus, et pendant longtemps j'y vécus ignoré, n'ayant pas d'occasions de faire des actions d'éclat. Je crois que je ne fusse jamais parvenu à me faire connoître, sans le prodigieux talent que j'ai pour deviner les énigmes, même les plus obscures. Il est vrai que je n'en manque pas une.

« L'énigme étoit l'amusement favori des trois princesses héritières du trône du Mogol. Elles en faisoient continuellement; elles les proposoient à leur cour, avec un prix pour les heureux. Je me signalai par des succès si suivis dans ce genre, que bientôt je m'attirai quelque distinction.

« Dès que je me vis sur un certain pied à la cour, je cherchai à me faire des intrigues; je parlai d'amour à Mina, la plus belle des trois princesses, quoique je fusse sûr d'avoir un rival préféré; mais c'étoit un jeune homme médiocre pour l'esprit, pour le courage, et qui n'avoit que de la beauté. Dès que je trouvai occasion d'entretenir la princesse, au détail que je lui fis de mes sentiments, je mêlai quelques discours à mon avantage, quelques épigrammes contre mon rival (pour avancer plus promptement mes affaires, en le détruisant auprès d'elle). Le premier jour, la princesse me donna des énigmes à expliquer, au lieu de m'entendre; le second jour, il lui prit des vapeurs, et le troisième on me refusa l'entrée de son appartement.

« Dans le dépit qui m'animoit, je fus offrir mon cœur à la princesse Belbé sa cadette, qui, sans être aussi touchante, avoit ses charmes. Elle me reçut comme une belle reçoit l'amant d'un autre. (Il y a, il est vrai, des distinctions pour les heureux, et pour ceux qui ne le sont pas.) « Vous m'aimez, seigneur! me dit-elle; auriez-vous donc oublié les charmes de Mina? J'entrevois la cause de votre changement; vous m'apportez des hommages qu'on refuse ailleurs. » Je crus devoir, dans cette occasion, lui exagérer la beauté de Mina, afin d'excuser mon penchant pour cette belle. C'étoit même une façon de consoler Belbé d'être mon pis-aller au refus de la plus charmante princesse du monde. Ce que vous auriez peine à croire, seigneur, et ce qui n'arrivera jamais qu'à moi, la princesse me tourna le dos, et ne m'a jamais regardé depuis.

« Cette disgrâce me fit quitter le Mogol plus tôt que je n'eusse voulu. Il ne tenoit qu'à moi de me déclarer amant de la troisième princesse, et de briguer un nouveau refus; mais, ne trouvant rien d'assez piquant dans cette aventure, je résolus d'aller en Perse.

« Je m'arrêtai en passant à la cour de Candahar. La reine de ces contrées, quoique entre deux âges, conservoit encore des agréments. Je voulus essayer si mon étoile m'épargneroit auprès d'elle; mes commencements ne furent pas malheureux. Je fus bientôt, entre les

courtisans, celui qu'elle honora le plus de sa confiance; j'étois de tous ses plaisirs. Un jour je me hasardai à lui parler tendresse; j'essuyai des caprices, des hauteurs, et même des dédains; mais comme il faut que tout finisse, enfin dans un moment où nous étions seuls, et où je la pressai plus qu'à l'ordinaire, elle m'avoua que je ne lui étois pas indifférent. A ce coup, je me crus désenchanté; car j'ai toujours cru l'être sur le chapitre des bonnes fortunes. Je me jetai à ses genoux; on m'y surprit presque. Elle en rougit. Je me relevai, forcé de contraindre mes transports; mais je fis paroître tant de gaieté le reste de la journée, qu'un mauvais plaisant, qui se douta du fait, fit un conte anonyme : il étoit vif; la reine ne me l'a jamais pardonné. Elle prétendit que j'avois manqué de discrétion, et que qui ne savoit pas taire les petites faveurs n'étoit pas digne des grandes. »

Gracieux s'endormit pour la seconde fois, en cet endroit du récit de Brillandor. Le chevalier lunatique se promit bien de s'adresser mieux à l'avenir, pour conter ses aventures. Je crois que vous n'avez pas lieu d'être sensibles à son dépit. En effet, mesdames, qu'y perdez-vous? c'étoit un fou d'une espèce mélancolique, qui n'a pas dû vous amuser.

Tandis que Gracieux dormoit, la fée Troisbosses se trouva sur son chemin; elle couroit le monde sur certaines inquiétudes, dont par la

suite je vous débrouillerai le motif. Si elle avoit reconnu le voyageur, c'étoit fait de lui. Imagineriez-vous qu'il dut son salut à cette écharpe dont il s'étoit enveloppé la tête, et qui le rendit méconnoissable aux yeux de son ennemie? Ainsi, pour éviter la mort, il falloit nécessairement qu'on lui fît un conte, qu'il s'endormît, qu'il se cassât la tête, qu'il l'enveloppât, pour ne pas remonter plus haut, car cela nous mèneroit insensiblement jusqu'aux coups de poing. Quel enchaînement!

Mais un autre coup du bonheur; il falloit qu'il se rendormît de nouveau, sans cela il eût reconnu la fée, se fût troublé et son trouble l'auroit trahi : non, il y a là-dedans des arrangements admirables. Je ne sais point, pour cette fois, si Brillandor s'endormit. Il faudroit qu'il eût eu le sommeil à commande. Pour ce qui est de Gracieux, il ne dormit pas longtemps, et ce second réveil fut bien moins disgracieux que le premier. Infatigable s'arrêta, et hennit de toutes ses forces. Le chevalier ouvrit les yeux, et vit qu'il étoit à la porte d'un palais superbe. Il conçut dans le moment que, puisque son cheval s'arrêtoit, il étoit nécessaire qu'il entrât dans ce palais. Il ôta son écharpe de dessus sa tête, pour avoir l'air plus séant, et, descendant du coursier, il se jeta précipitamment dans le vestibule. Le chevalier lunatique voulut le suivre, mais les deux battants de la porte se fermèrent à son nez. Dans cette extrémité, forcé

de revenir sur ses pas, il chercha le cheval-fée, qui étoit disparu; enfin il fut contraint de s'en retourner tristement à pied. Il n'y a pas de mal à cela : il seroit à souhaiter qu'il en arrivât autant à ces curieux, ces ennuyeux qu'on porte sur les épaules, qui s'acharnent, qui poursuivroient leur proie jusqu'au bout du monde; gens qui se livrent à tout, toujours disposés à s'informer, à blâmer à tort et à travers, à parler d'eux continuellement, soit en bien, soit en mal, ce qui est égal; car c'est toujours la vanité qui les fait parler.

CHAPITRE IX

Où l'on verra donc encore un Canapé, et quelques parenthèses. Galerie. Combat.

GRACIEUX, du vestibule pénétra dans la cour, de là dans différents appartements, sans trouver, à sa grande surprise, personne à qui il pût demander pourquoi il y étoit venu, n'en sachant rien lui-même. Las enfin de parcourir inutilement, il s'arrêta dans une chambre dont l'ameublement lui plut, parce qu'il étoit couleur de rose, et que c'étoit sa couleur favorite. Il s'assit sur un Canapé, l'esprit et le cœur toujours occupés du même

objet, c'est-à-dire de Riante, puisqu'il n'avoit pas cessé de penser à cette belle depuis qu'il l'avoit vue. Peut-être ai-je failli de le dire jusqu'ici : un conteur peut bien s'égarer; mais le cœur d'un amant ne s'égare pas.

Tandis que Gracieux s'occupoit du projet de la délivrance de Riante, de craintes de ne pas arriver assez tôt, de défiances de lui-même, le Canapé sur lequel il étoit fit un mouvement; cela lui parut extraordinaire dans un meuble assez neuf; mais le mouvement augmentant toujours, cela lui sembla bien plus singulier, jusqu'à ce qu'enfin le Canapé, prenant la parole, acheva de l'interdire absolument. « Bonjour, beau chevalier, lui dit le meuble doué d'intelligence. — Eh ! qui es-tu, toi qui me salues? reprit Gracieux. — Je suis, reprit le meuble, une pauvre femme changée en Canapé, pour m'être attiré le courroux d'une fée. Il ne faut pas que cela te surprenne, rien de si familier maintenant, rien de si fort à la mode que ces sortes de métamorphoses... — C'est encore, dit Gracieux, un avantage pour une femme, d'être métamorphosée à la dernière mode... — Cette mode-là n'a pas réussi, reprit le Canapé; aussi est-il vrai que mes compagnons de fortune ont été sujets à grand nombre d'inconvénients fâcheux. N'allez pas en croire autant de moi : il y a canapés et canapés. Je suis un honnête meuble, dont les aventures ne scandaliseront jamais personne. C'est ici le palais où les fées s'assemblent à cer-

tains temps de l'année. Elles ont (par esprit de ménage) meublé tous leurs appartements des objets de leur colère, et je leur en sais bon gré. N'aimai-je pas mieux, dans le fond, être Canapé, que belette, citrouille, ou cornichon? Pourvu qu'on ne soit pas de ces Canapés... vous m'entendez, seigneur? Il faut toujours faire son métier honnêtement, s'il se peut; ce n'est pas l'esprit, ce n'est pas la broderie, c'est l'honnêteté qui pare les gens; encore avec cela faut-il avoir l'attention de ne pas ennuyer son monde. Chacun sait que je suis ici pour avoir été trop bonne : je ne m'en plaindrois pas si l'on ne m'eût mise en mauvaise compagnie; mais c'est pitié que tous ces gens-ci. Cette Sonnette qui est sur la cheminée, le mauvais petit caractère! Elle voit la fée Belle en rendez-vous avec un berger (c'étoit un berger fils de roi, qui gardoit les moutons pour son plaisir, et s'il vous plaît, il n'y avoit qu'honneur dans leur fait; elle va le dire à toute la contrée. Moi je fis le contraire; je donnai asile à deux amants qu'on poursuivoit; tout mon crime est d'avoir eu trop de compassion : c'est la fantaisie des bons cœurs. Mais considérez ce gros Fauteuil, c'est un bonze : ah! que cela faisoit un vilain homme! menteur, avare, hypocrite, il avoit autant de défauts pour lui seul qu'il en faudroit pour en faire mépriser trois autres. Il en imposoit avec un crâne pelé, quelques cheveux blancs tout autour, une marche composée, des

yeux mourants; mais il aimoit la bonne chère et tous les plaisirs : il eût plutôt vendu la pagode que de se les refuser.

« Là-bas, dans l'encoignure, c'est un mandarin. Ah! quel fainéant! Nous avons l'usage de la voix une fois tous les ans, il ne s'en sert jamais, cela le fatigueroit trop : il a passé la moitié de sa vie à manger, à dormir, il passera le reste à rester là, et à se taire. — Je vois, dit Gracieux (en interrompant le Canapé), que vous possédez à fond l'histoire médisante de votre voisinage; ce n'est pas ce qui m'inquiète : n'auriez-vous aucune connoissance de mon sort?... — J'en sais bien quelque chose, reprit le Canapé; écoutez encore quelques portraits, je veux vous mettre en pays de connoissance... — Mais vous feriez aussi bien d'en rester là, répliqua Gracieux. — Oh! répondit le Canapé, je ne veux pas qu'on me reproche... — Ah! continuez donc, dit tristement le chevalier, puisque votre parti est pris, mais je vous avoue que je ne goûte point les portraits... — Ce joli petit colifichet qui est sur la cheminée, en forme de bougeoir, reprit le Canapé, c'étoit ce qu'on appelle un bel esprit, ainsi métamorphosé pour avoir tourné une fée en ridicule. Savez-vous ce que c'est qu'un bel esprit? — Non, reprit Gracieux, je n'en sais rien; mais pour peu que cela vous ressemble, cela doit être fort ennuyeux... — Qu'appelez-vous ennuyeux? Il n'est rien de si charmant dans le monde. Ah! vous parlez de por-

traits; c'étoit un homme pour faire des portraits, que celui qui est sur cette cheminée-là : c'étoit dommage qu'il eût trop d'esprit; mais je lui ai vu reprocher ce défaut par ceux mêmes qui n'y comprennent rien. Ah! je voudrois que vous l'entendissiez quand ce sera son tour à parler. Enjoué, sublime, naturel, délicat et familier tout ensemble : s'il se livre à sa verve, ce sont des traits saillants, du feu, des éclairs, de la tempête; l'imagination brille, l'esprit la seconde, ils renaissent où l'on croiroit qu'ils s'épuisent; ils augmentent, ils étonnent, et la raison... — La raison? reprit Gracieux, je ne vois pas qu'elle ait rien à faire dans tout ce pot pourri : en vérité, Canapé, mon ami, vous et votre bel esprit, vous extravaguez tous deux : ah! la maussade chose qu'un bel esprit! si je le deviens jamais... Mais, continua-t-il, ne pourriez-vous pas me retrancher quelque chose de ce sot entretien?... — Vous me le répéteriez cent mille fois, reprit le Canapé, que je n'en dirois ni plus ni moins. Il y a un an que je me tais, pour laisser dire des sottises aux autres; c'est à mon tour de parler; je parle, je parlerai, et vous m'entendrez : un moment de patience, et vous saurez tout; qu'est-ce que vingt ou trente portraits que j'ai à vous faire? L'Écran garni de découpures, c'est un jeune homme dont l'aventure est plaisante. C'étoit une de ces têtes à l'évent, qui croient ne rien devoir aux femmes, parce qu'ils leur ressemblent. Un jour,

dans un cercle où il se trouva, il soutint à une fée, qu'elle étoit vieille, quoiqu'elle ne parût pas avoir plus de quarante-cinq ans. On fut surpris, un moment après qu'il eut lâché la sottise, de ne voir qu'un Écran où il y avoit un fat. La dame s'étoit vengée sur-le-champ, sans lui faire changer ni de place ni de fonction; car avant la métamorphose, il avoit le dos contre la cheminée, et servoit déjà d'écran à toute la compagnie.

« Cette Table entre deux Fauteuils, c'étoit une femme d'un certain rang, qui se mêloit hautement de dévotion, sourdement de galanterie, et même de plus d'une : d'abord avec un vieil enchanteur pour le secret; ensuite, pour le ragoût, avec un apprenti bonze. L'enchanteur découvre son rival, l'envoie à sa dame changé en Cassolette. La belle reconnoît son amant rien qu'aux odeurs; le froid la saisit, elle devient marbre, et la voilà placée entre deux filles de vertu commode, qui la remercient du soin qu'elle prit toujours de censurer leur mauvaise vie.

« Ah! j'oubliois mon ami le Tabouret, autrefois le doyen des Adonis; toujours tiré, toujours musqué, toujours fade; il n'est pas là pour avoir porté la perruque blonde, les dents postiches, pour s'être vanté mal à propos de bonne fortune, mais pour avoir demandé certain rendez-vous dont il se tira cahin-caha. On dit que beaucoup de nos jeunes gens ne s'en tire-

roient pas mieux; mais ils savent se faire excuser.

« La Pincette est une femme réduite là pour un trait de satire : c'étoit cependant un de ces sujets minces, qui ne semblent pas faits pour parler des autres. La Pendule est une babillarde; les Girandoles, des coquettes; le Pliant, un flatteur; le Miroir, un médisant; les Chenets, des importuns; la Pelle, une tracassière; les Rideaux, des menteurs... » Tandis que le Canapé étoit dans ce torrent d'invectives, tout à coup les meubles de la chambre firent de grands mouvements. La sonnette commença la sédition : elle n'eut pas sitôt donné le signal, que Chaises, Fauteuils, Tables, tout l'ameublement, enfin, accourut sur le Canapé. Gracieux, surpris, comme il devoit l'être, d'un tel incident, se leva et voulut gagner la porte, pour éviter le choc, lorsque ses pieds rencontrèrent un Pot de chambre d'argent, qui rouloit de toutes ses forces de dessous le lit, pour se trouver dans la mêlée. Notre chevalier trébucha; alors il devint malgré lui témoin de la bataille la plus singulière qui se soit jamais donnée; mais témoin intéressé, car le fort des coups lui tomba sur le dos.

Le Canapé ne vit pas plus tôt fondre l'orage, qu'il se prépara à le soutenir. Le Tabouret fut sa première victime, il le rejeta loin de lui les quatre pieds en l'air, et cet infortuné entraîna en tombant la Pincette et la Pelle, que

le désir de la vengeance amenoit au combat, sans autre ressource qu'un peu de courage et beaucoup de colère; mais la chute de trois ennemis si peu redoutables ne fit que rassembler autour du Canapé de nouveaux périls. Un adversaire digne de lui se présente : c'est le Fauteuil; ils se mesurent quelque temps, prêts à s'élancer l'un sur l'autre; bientôt ils se serrent; chaque coup qu'ils se portent réduiroit en cannelle tout le magasin d'un fripier. Le Fauteuil répare en adresse, en légèreté, ce qui lui manque en force; il semble même, pendant quelque temps, avoir l'avantage de la lutte; mais enfin le Canapé, par un dernier effort, l'ébranle, le soulève, et le renverse sur le parquet : il tombe comme un cèdre du Liban frappé de la cognée. A ce coup, la colère des autres meubles, que la curiosité de voir une si belle paire d'athlètes avoit suspendue, renaît; ils s'élancent de concert sur leur ennemi commun; ceux qui ne peuvent se mêler parmi les combattants respirent leur fureur et leur inspirent celle qu'ils ressentent. Le bruit de la Sonnette augmente, le mouvement de la Pendule redouble, le Parquet se soulève, les Rideaux courent le long des tringles; ils reviennent, ils recourent encore; ils frémissent de voir leur rage enfermée dans un espace si court. Le Miroir se ternit pour ne pas retracer et les horreurs de cette mêlée et le malheur des siens. Car enfin le Canapé, toujours heureux, toujours

vainqueur, dispersa ses ennemis, et les força à lui donner la paix, après s'être acquis dans cette journée un honneur immortel. Si quelque chose pouvoit diminuer sa gloire, c'étoit que s'étant toujours tenu sur le dos de Gracieux, cela lui donna l'avantage du terrain. Il falloit que ce Canapé eût été dans son temps une vigoureuse femelle.

CHAPITRE X

Comme le champ de bataille s'en fut et ne resta à personne. Comment Riante fut retrouvée, et ce que devint la merveilleuse Troisbosses.

PENDANT que dura cette étrange guerre, imaginez, mesdames, en quel état étoit le désastreux amant qui en étoit le théâtre : vingt fois il crut toucher au dernier instant de sa vie ; vingt fois en preux chevalier il en fit le sacrifice à l'aimable Riante. Cependant, contre toute espérance, il se trouva encore en état de se relever après le combat fini, avec des contusions, il est vrai, mais avec plus de frayeur que de mal.

Son premier soin, dès qu'il fut debout, fut de fuir le Canapé, car il se souvenoit encore des portraits. Il aperçut une Chaise renversée,

que la foiblesse empêchoit sans doute de se relever; il l'aida : elle fut sensible à cette attention. Et comme c'étoit au tour de cette chaise à parler : « Seigneur, lui dit-elle, autant que l'épuisement put le lui permettre, je puis payer votre service; Riante repose sur le lit que vous voyez et qui n'a pris aucune part au combat; tâchez d'en ouvrir les Rideaux; déchirez-les s'ils résistent. » A ces mots consolants, Gracieux accourut vers le lit, et, sentant que les Rideaux lui faisoient de la résistance, il les mit en pièces en un moment.

Ah! mesdames, qu'il est doux de voir ce qu'on aime quand on l'a cru perdu pour toujours! Ce n'est que dans ce seul cas que je voudrois être dans la place d'un amant; il doit goûter tous les plaisirs ensemble. Gracieux en fut enivré jusqu'au point de ne pas s'apercevoir que sa belle étoit enchantée, et que tous ses transports, tous ses soupirs étoient perdus pour elle. Enfin, l'illusion commençant à décroître, il crut la réveiller par toutes les choses qui troublent les sommeils ordinaires; il l'appela à haute voix; c'est quelque chose que la voix d'un amant, mais ce n'étoit pas encore cela; il lui serra la main; c'étoit encore quelque chose; il lui fit respirer de l'eau pure, puis des eaux violentes; il lui frappa dans les mains, il la pinça même. Eh! ce n'étoit pas cela. Enfin il s'avise de lui dérober un baiser. Cela lui réussit un peu, Riante fit un petit mouvement. Je ne sais

quelle idée ce succès fit naître à notre amant; mais il trouva le secret de la désenchanter tout à coup. Secret que je ne connois pas, que peut-être il me sied d'ignorer : ce qu'on m'en a dit, c'est qu'il ne réveille pas toujours les belles, surtout quand elles veulent dormir.

Je ne sais point, mesdames, ce que devinrent ces deux amants; ils furent heureux sans doute : au moins méritoient-ils de l'être. Rare revit sa fille, et eut la consolation d'avoir un gendre aimable. Il ne me reste plus qu'à finir mon conte, en vous disant pourquoi l'aimable Riante se trouva au palais des fées. Troisbosses en l'enlevant, la destinoit sans doute à des malheurs plus étranges; elle la revêtit d'habillements lugubres, et la destina à préparer les drogues pour les enchantements.

Un jour que cette belle infortunée apprêtoit à l'entrée de la caverne la verveine, le trèfle, la fougère et l'attirail de la sorcellerie, elle fut aperçue par la fée Bredouille qui n'aimoit pas Troisbosses. Eh! qui l'auroit aimée, je vous prie?

Depuis quelque temps les fées avoient fait des statuts, par lesquels elles s'obligeoient de transporter au palais de leurs assemblées tous ceux qu'elles auroient enchantés. Troisbosses retenoit donc Riante contre les règles; mais la haine en connoit-elle? Bredouille avertit ses compagnes de la contravention; ainsi Troisbosses fut privée du plaisir d'une vengeance

qu'elle s'étoit tant promise : tout ce qu'elle put obtenir, c'est qu'au moins Riante fût désenchantée dans les règles. Pour s'y opposer, elle chercha Gracieux par toute la terre, ne doutant point qu'en le faisant périr elle n'ôtât tout espoir à Rare et à Lirette. Elle trouva le chevalier, mais elle le méconnut, et elle apprit plutôt la fin de tous les malheurs qu'elle avoit causés, qu'elle ne put y apporter des obstacles. La rage, le désespoir et même la folie la saisirent; elle se crut mortelle, et se précipita du haut d'un rocher; mais cela ne servit qu'à lui rendre le corps un peu plus contrefait qu'elle ne l'avoit. On prétend qu'elle se fit une bosse au front, qu'elle a toujours conservée depuis; même des gens dignes de foi m'ont dit l'avoir vue courir le monde sous le nom de la fée Quatrebosses.



LA

PATTE DU CHAT

CONTE ZINZIMOIS



LA

PATTE DU CHAT

CONTE ZINZIMOIS

CHAPITRE PREMIER

Qui ennuiera comme font tous les exordes.



E royaume de Zinzim est un de ceux que les géographes ont perdus de vue; je crois même qu'il a changé de continent pour leur faire pièce. Sans doute que quelque antiquaire, à force de sueur, pourroit en découvrir des traces; mais ces savants partagent leur atten-

tion entre les épitaphes et la mitraille, et c'est dommage qu'une aussi belle science se borne d'elle-même.

Tâtonnet régna quelque temps dans ces contrées : c'étoit une de ces têtes qui ne sont pas faites pour porter la couronne, et que le destin, qui se joue de tout, y avoit appelée. Les fastes du pays qui sont assez mal en ordre, et peut-être pour ne pas se charger de noms inutiles, ne disent rien de ses prédécesseurs. Pour lui, c'étoit un bon homme, imbécile, soupçonneux, babillard, doux par tempérament, brusque par occasion, mais essentiellement faible.

La reine Filigranne étoit un petit composé de caprices assez bien assortis; en fait de babil, elle ne le cédoit point à son mari, mais le sien étoit plus précieux; car le bel esprit étoit sa marotte : elle avoit de l'humeur autant que femme qu'il y eût alors, et qu'il y aura depuis (quoi qu'on puisse se promettre des dames de ce siècle), une vivacité qui tenoit de l'emportement, mais surtout un air d'empire qu'elle empruntoit de son sexe, et qu'elle outroit avec tout le monde.

S'il falloit toujours juger des causes par les effets, on n'imagineroit jamais qu'un couple de cette espèce eût pu produire un chef-d'œuvre; néanmoins Amandine, leur fille, surpassoit ce qu'on avoit vu de plus beau jusqu'alors.

Les pinceaux les plus délicats, les plumes les

plus légères et les plus flatteuses essayèrent vainement de faire son portrait : elle effaçoit l'éclat des couleurs les plus vives et le brillant même des phrases orientales; mais on trouvoit son éloge au fond de tous les cœurs.

Les amours venoient en foule se ranger sous ses lois ; quelque entreprenants qu'ils soient, ils oublioient et les privilèges de leur naissance, et leur libertinage : comme ils n'avoient rien vu d'aussi parfait, ils demeuroient dans une admiration respectueuse.

Enfin, pressés par des désirs tumultueux et invincibles, ils se déclarèrent en foule et furent très mal reçus; ils faisoient trop de fracas.

D'ailleurs une beauté rare doit débuter par quelque trait d'inhumanité, et parce qu'il est un temps où on n'y revient pas aisément, et parce qu'il est bon d'occasionner d'abord quelque petit désespoir pour faire un nom à sa vertu.

Quoiqu'une réception pareille dût faire mourir l'espérance dans tous les cœurs amoureux, le prince Amadil, dont l'amour avoit gardé jusque-là le silence, ne cessa pas néanmoins d'espérer : c'est le naturel d'un amant; peut-être étoit-il persuadé qu'un premier refus n'étoit pas un préjugé pour un second; il avoit de grands avantages sur ses rivaux : un esprit délicat, une physionomie fine, une taille accomplie; enfin on ne trouvoit à la rigueur qu'un seul défaut, c'étoit un nez beaucoup trop long.

Un long nez n'effarouche pas la sympathie, s'il ne l'occasionne. Quand le prince eût été convaincu qu'il avoit ce défaut, il ne s'en fût que médiocrement alarmé; mais il l'ignoroit absolument : il prit donc le parti d'offrir un nouveau cœur aux dédains de la princesse, qui paraissoient inévitables, et sur lesquels néanmoins il ne comptoit pas.

Le dessein qu'il avoit formé de déclarer son amour n'avoit rien, au fond, de trop hardi. Amandine étoit charmante; pour le sentir, pour l'aimer, pour le lui dire, il suffisoit de l'instinct : chaque jour on lui en parloit par manière de conversation, et elle ne paroissoit jamais en public sans recevoir, au milieu des acclamations du peuple, des milliers d'aveux semblables.

L'important, c'est qu'elle n'avoit jusque-là fait attention à rien, et c'étoit de cette distraction qu'il falloit la tirer. Le prince étoit instruit que tout dépendoit de se déclarer à propos, et d'avoir su intéresser un peu en sa faveur des regards tendres.

Le langage des yeux, tout muet qu'il est, a une espèce d'énergie douce dont le cœur ne se défie point : il est plus respectueux pour l'objet aimé, et prépare, en cas de refus, des ressources à la vanité d'un amant.

Tandis que le prince épioit le moment de se déclarer, une fantaisie de la reine vint à son secours.

Filigranne assembloit souvent dans son palais les beaux esprits de sa capitale; ils y venoient régulièrement, deux fois par lune, admirer en chœur ses longs monologues; car, quelque flattée qu'elle fût par les applaudissements, elle ne pouvoit souffrir qu'un compliment vînt après l'autre, tant elle étoit pressée d'en recevoir de nouveaux. Il lui vint dans l'esprit de faire assister Amandine à ces sortes de conférences; elle trouvoit les lumières de cette princesse trop bornées, sa façon de s'exprimer trop naturelle; enfin elle vouloit qu'elle y prît ce qu'on appelle parmi nous le ton de la bonne compagnie. Amadil tenoit son rang parmi les beaux esprits, et parce qu'il étoit de qualité, et parce qu'il passoit pour un chansonnier médiocre; ce qui n'étoit pas un beau mérite dans une cour où on estimoit beaucoup certains vaudevilles doucereux et une espèce d'ode tirée à quatre épingles, où l'esprit étoit compté.

Dès que ce prince sut qu'Amandine devoit être de l'assemblée, il s'y rendit de meilleure heure qu'à l'ordinaire; ce jour-là, la reine y parloit de ses prouesses d'état. Elle avoit été au conseil; car elle tenoit son coin partout. Elle avoit dévisagé le chancelier, qui s'étoit avisé de la contredire pour le bien du peuple; enfin elle avoit fait sonner bien haut qu'elle prétendoit gouverner le royaume comme l'intérieur de son palais, c'est-à-dire tout faire enrager.

A ce beau récit qu'elle mêloit de pathétique, toute l'assistance témoignoit son admiration par ses attitudes, tandis que Doucinet, poète lyrique, traçoit sur ses tablettes une ode à la reine, dont il n'eut garde de faire honneur à son travail ni à sa mémoire.

L'impromptu parut bientôt, et l'auteur en entonna la lecture d'un ton emphatique et satisfait. L'auditoire lui prêtoit une oreille attentive. Alors l'amour d'Amadil, voyant la circonstance favorable, crut devoir faire le premier pas.

Amandine étoit rêveuse; l'ouvrage de Doucinet n'avoit rien qui piquât son goût ni sa jalousie, aussi n'y donnoit-elle pas la moindre attention; elle promenoit tour à tour, sur les objets qui l'environnoient, des yeux ennuyés qui cherchoient à se distraire; elle rencontra par hasard un œil d'Amadil, qui disoit les choses du monde les plus tendres; elle fut fixée dans le moment : qu'eût-ce donc été si elle les eût vus tous deux? Mais le prince étoit de profil, et la longueur de son nez cachoit l'autre œil.

Poussée par un goût involontaire, elle ne pouvoit détourner les yeux de l'objet qui les avoit attachés; le reste de la nature lui paroissoit muet auprès de cet œil-là; il parloit à son cœur un langage aussi touchant qu'inconnu.

Un plaisir qu'on goûte mène à un autre. Amandine, pressée d'un mouvement de curio-

sité, et sans presque s'apercevoir de ce qu'elle faisoit, voulut s'assurer si l'autre œil du prince étoit d'intelligence avec celui qu'elle avoit vu. Il falloit faire un mouvement considérable; elle se penchoit trop ; son siège glissa sur le parquet; enfin elle tomba. Sa chute ne fut pas dangereuse : le prince, qui sembloit l'avoir prévue, s'approcha à temps pour la recevoir dans ses bras; mais, dans le mouvement précipité que cela lui fit faire, il marcha sur la patte du chat de la reine qui étoit auprès de lui. Grognon poussa un miaulement épouvantable, et tout s'en émut.

Le malheur n'étoit pas petit, car on auroit peine à croire en quelle considération Grognon étoit à la cour. La reine l'aimoit uniquement et ne prenoit conseil que de lui : elle le menoit partout avec elle, et le proposoit sans cesse à l'idolâtrie des courtisans : tous le flattoient, tous s'efforçoient de mériter sa bienveillance : heureux celui à qui il faisoit patte de velours!

Aux clameurs de Grognon, Filigranne entra dans une convulsion étrange; elle dit à Amadil tout ce que sa colère put lui dicter; et ce que ce prince allégua pour sa défense ne fit que l'aigrir davantage : elle lui défendit de paroître désormais devant elle, et courut s'enfermer pour huit jours.

Amadil n'étoit pas le plus désolé de tous les témoins de cette lamentable histoire; un pressentiment secret le remplissoit de joie. Il avoit

surpris des regards d'Amandine qui n'annonçoient que de faibles rigueurs. Il avoit reçu cette aimable princesse dans ses bras; elle s'y étoit vue sans colère; enfin, quand la reine l'accabloit d'injures, elle avoit paru partager la difficulté de sa situation.

Mais le désastreux Doucinet étoit au désespoir : à peine se vit-il en liberté, qu'il cria plus fort que Grognon; et qui n'eût pas crié à sa place? Son ode devoit lui valoir une pension de la cour : on ne l'avoit lue qu'à moitié, et justement le sel étoit à la fin

---

CHAPITRE II

Qui ne le cède en rien au premier.

Cependant Filigranne étoit dans un chagrin véritable; son cher Grognon étoit blessé : accoutumé qu'il étoit aux caresses, son accident l'avoit rendu farouche; il se refusoit aux empressements de la reine, jetoit les griffes aux yeux de ses gouvernantes, et passoit les jours entiers à grommeler sous les meubles de son appartement.

On tâcha d'exciter son appétit par tout ce qui peut piquer la friandise d'un chat de qualité. On fit choisir, dans les souricières de la

ville, les souris les plus potelées; la reine elle-même sacrifia un serin qui partageoit ses inclinations. Mais il dévoroit tout en grondant, et poussoit des miaulements affreux dès qu'on vouloit le prendre.

A ce coup, la reine ne put contenir ses inquiétudes; elle manda tous les médecins de la capitale pour apporter, s'il se pouvoit, du remède; et la faculté, ainsi gravement assemblée, se rendit au palais.

Filigranne entama la conversation par le récit du désastre; souvent elle s'interrompoit; quelque chose étoit par là qui lui donnoit des distractions, et c'est sur quoi il importe de donner des éclaircissements.

Que n'ose pas l'amour! Sait-il envisager le péril dès qu'il peut se flatter de la satisfaction la plus légère? Amadil, banni de la cour, ressentoit moins les rigueurs injustes de la reine que l'absence d'Amandine. Il brûloit d'envie de revoir cette princesse, et cette envie redoubloit encore par la difficulté de se satisfaire. Il formoit vingt projets qui se détruisoient tous. Enfin, comptant sur l'impunité de sa tentative, dès qu'il vit que la reine avoit mandé le corps des médecins de son État, comme la compagnie étoit nombreuse, il se résolut de se travestir comme eux, et de passer à la faveur du déguisement.

L'intérêt de sa sûreté exigeoit qu'il se cachât pour le mieux. Filigranne étoit sévère autant

que bizarre; aussi y avoit-il apporté tous ses soins; il étoit même si parfaitement déguisé que, pour le reconnoître, il falloit être éclairé par l'amour ou par la vengeance.

Le manteau qui l'ensevelissoit rendoit sa taille absolument méconnoissable. Une perruque énorme lui escamotoit les deux tiers du visage; mais son nez, malheureusement, avoit trop de relief, et c'en étoit assez pour le trahir.

Ce nez fixoit les regards de la princesse et de la reine par de différents motifs. Amandine y prenoit un intérêt secret dont elle ignoroit la cause. Filigranne, plus clairvoyante, avoit toujours démêlé les traits du prince, en dépit de la bizarrerie de l'ajustement.

Dès qu'elle eut suffisamment vérifié ses conjectures, ses yeux s'enflammèrent de courroux : elle imagina qu'il venoit tendre des embûches à Grognon, car elle rapportoit tout à ses idées. « Amadil, s'écria-t-elle, quel démon vous amène ici contre mes ordres? J'entrevois vos desseins : désespéré de n'avoir pas donné la mort à mon chat que vous haïssez, parce qu'il me plaît, vous venez ici consommer votre crime sous un habit trompeur pour en assurer l'impunité. » Elle eût sans doute poursuivi, mais elle s'arrêta pour s'admirer. Tout son dépit ne put l'empêcher d'être contente d'elle-même après cette harangue, dont elle prenoit l'enflure pour de la majesté.

Le prince profita de ce moment de relâche

pour s'esquiver : sa retraite fut prudente autant que prompte; car, s'il eût attendu plus tard, la reine alloit peut-être se porter à des excès contre lui. La colère commençoit chez elle sur un ton honnête; mais elle s'allumoit par degrés, et alloit même sans contradiction jusqu'au dernier période.

A peine fut-il dehors que le vacarme devint étonnant. Le médecin de la reine voulut lui représenter la délicatesse de son tempérament, et combien la colère ébranloit les fibres; mais, de tous les avis, ce fut le plus mal payé. Elle tourna contre lui sa fureur : « Allez, vieux scélérat, lui dit-elle, éloignez-vous de mes yeux, vous et la troupe qui vous environne; je devrois purger mon État de vos pareils; vous cachiez le plus cruel ennemi de mon chat, qui vouloit lui donner la mort : ah ! ce n'est pas là le seul bourreau qui soit parmi vous. »

Peut-être, en parlant ainsi, avoit-elle quelque raison. Les médecins de son pays valoient les nôtres; quoi qu'il en soit, ils sortirent tous du palais, le deuil sur le front et le chagrin dans le cœur.

Tandis que la reine se livroit à la colère et aux projets de vengeance que son humeur lui suggéroit, Amandine n'étoit pas tranquille; elle ne prenoit pas le change sur la démarche du prince; il étoit incapable de se porter à des extrémités contre un misérable chat, mais il pouvoit sentir de l'amour; ses yeux mêmes,

depuis quelque temps, en parloient intelligiblement le langage; ce qui l'étonnoit elle-même, c'est qu'elle l'eût écouté avec plaisir.

Elle voulut rappeler toute sa fierté pour se défendre contre les nouveaux sentiments dont elle étoit agitée; mais c'est une faible ressource quand le penchant nous trahit. Elle faisoit des réflexions qu'elle n'eût pas voulu faire. Il n'y avoit qu'un amour violent qui eût pu déterminer Amadil à faire un pas aussi hasardeux. Les qualités de ce prince, ajoutées à tant d'amour, faisoient un total de conséquence; son cœur en sentoit tout le mérite : elle y pensoit une fois; et, en voulant même n'y plus penser, elle y pensoit toujours; de nouvelles inquiétudes se joignoient encore à celles que lui donnoient le désordre de son cœur et l'impuissance d'y remédier. Elle étoit sans cesse agitée de crainte que la reine, dont elle connoissoit l'humeur violente, ne se portât à des extrémités fâcheuses contre Amadil. Son imagination lui retraçoit vingt tableaux sanglants; vainement s'efforçoit-elle de les bannir, semblables à ces tristes fantômes qui viennent nous effrayer pendant le sommeil. Plus elle vouloit les éviter, plus ils revenoient en foule. De pareilles inquiétudes n'étoient certainement pas du ressort d'une compassion commune; tout y portoit ce caractère d'un amour bien complet, et la princesse fut très surprise d'avoir fait tant de progrès en si peu de temps.

Si elle eût eu une idée plus favorable de l'amour, peut-être s'y fût-elle livrée avec moins de réflexion; mais le préjugé contre lui étoit terrible, et il y avoit donné lieu par sa mauvaise conduite; son histoire n'étoit remplie que de trahisons, de noirceurs et de débauches. A peine y trouvoit-on (et ce n'étoient que des romans) quelques épisodes délicats dont il étaloit avec soin les agréments dès qu'il vouloit séduire.

Amandine, combattue par ses propres réflexions, voulut encore une fois, avant de se rendre, mettre sa raison aux prises avec son goût, presque sûre de voir triompher le dernier; car, dans le fond, que la raison pouvoit-elle dire contre Amadil? Gloser sur son nez? Encore falloit-il être bien vétilleuse. D'ailleurs, si la raison agit dans ces occasions, c'est toujours foiblement : on la prie tout haut de parler, et on la conjure tout bas de se taire.

CHAPITRE III

Qui n'est pas plus divertissant que les deux autres.

Un homme aimé ignore rarement le bien qu'on lui veut; et, s'il se trompe, ce n'est guère que du plus au moins; ce n'est pas que

l'amour soit bien clairvoyant, c'est que la vanité l'aide. Amadil ne se croyoit pas aussi heureux qu'il l'étoit, mais il se doutoit qu'on n'étoit pas haï.

Tout ce qu'avoit fait la princesse se retraçoit à son idée; il en pesoit les circonstances pour en tirer des conjectures favorables. Le moindre regard qu'elle avoit lancé, la moindre attitude où il l'avoit vue, tout lui paroissoit significatif. Tout sembloit lui annoncer que ses vœux seroient satisfaits. Enfin il ne cessoit de repasser dans sa mémoire un million de petits riens qui ne touchent pas le vulgaire, mais qui font la fortune d'un amant délicat qui commence.

Au milieu de ces heureuses découvertes, le chagrin que la reine avoit contre lui n'auroit pas fait la moindre impression sur son âme s'il eût pu voir Amandine; mais il falloit qu'il s'éloignât de la cour; c'étoit une suite nécessaire de sa disgrâce. Il falloit donc se priver de la vue de la princesse dans un temps où il eût renoncé plus volontiers à la vie.

Encore s'il n'eût eu à essuyer qu'un exil de quelques jours, peut-être se fût-il tranquillisé davantage; mais qui pouvoit l'assurer que le caprice de la reine ne seroit qu'un caprice de peu de temps? Elle en avoit quelquefois de très longs.

C'est au milieu de ces idées que ce prince arriva à son palais : elles le suivirent en foule, lorsqu'il prit le chemin de la frontière

sur un des chevaux de son écurie (qui n'étoit pas un des meilleurs, comme on le verra par la suite).

Sa marche fut d'abord précipitée; peu à peu elle se ralentit, enfin il abandonna la bride de son cheval pour se donner tout entier à ses rêveries.

Il comptoit tous les moments où il avoit vu la princesse : ce temps lui paroissoit bien court; un instant après, il vouloit calculer combien de temps il seroit sans la voir; mais les heures lui paroissoient des années, et les jours ne finissoient plus; bientôt il passoit à d'autres projets, rebuté de la difficulté du calcul.

Dans le doute où il étoit si la princesse étoit persuadée de la vivacité de son amour, il s'inquiétoit déjà de la façon dont il devoit en faire l'aveu dès qu'il seroit de retour dans la capitale. Cela pouvoit se glisser dans la conversation, mais il avoit trop de choses à dire, il étoit trop épris pour ne pas se défier de son éloquence dans une circonstance de cette nature. Une lettre lui sembloit plus authentique; il en forgeoit tout de suite cent et cent modèles; mais, quelque bien tournés qu'ils fussent, ils n'exprimoient pas la moitié de ce qu'il vouloit dire; il les répudioit tous, et recommençoit sur nouveaux frais.

Il eût probablement recommencé, et avec aussi peu de fruit, tant il s'étoit rendu difficile; mais un faux pas que fit son cheval

l'arracha tout à coup, malgré lui, à la composition.

Il ouvrit les yeux comme au sortir d'un profond sommeil; il aperçut des objets si nouveaux qu'ils le jetèrent dans une distraction involontaire.

Il avoit cru prendre le chemin de la frontière, et se trouvoit, comme par enchantement, dans un superbe jardin dont il n'avoit pas ouï parler, quoiqu'il ne fût qu'à une demi-journée de Zinzim. L'espace en étoit magnifique, et la disposition en sembloit parfaitement naturelle; des bosquets inégaux, des boulingrins semés sans ordre et sans forme distincte, mais émaillés des fleurs les plus belles et les plus odoriférantes, des grottes de rocailles d'une façon aussi heureuse que bizarre, des statues d'une sculpture presque animée; elles sembloient vouloir quitter ces beaux lieux, et y restoient cependant pour les admirer.

Une fontaine, plus claire que le cristal, sortoit d'un rocher d'agate; il paroissoit vouloir la retenir en étendant au loin deux bras qui lui servoient de bord; enfin elle alloit se perdre dans une nappe d'eau placée presque sans affectation au milieu du jardin. Mille ruisseaux venoient s'y reposer après s'être jetés quelque temps parmi les fleurs qu'ils faisoient naître : une sirène élevoit au-dessus des petits flots qu'ils formoient sa tête humide; l'eau qui sortoit de sa bouche en jaillissoit jusqu'aux

cieux, et sembloit, aux rayons du soleil, retomber en diamants.

Amadil, surpris, transporté par un spectacle aussi gracieux, dévoroit tout avec des yeux avides; enfin, rendu peu à peu à lui-même, et invité par la beauté du lieu à s'y reposer quelque temps, il descendit de cheval, et s'assit sur un gazon qui bordoit le bassin.

Déjà ses idées amoureuses se pressoient de revenir en foule; car le silence et la beauté de ces lieux les favorisoient, quand, pour la seconde fois, un spectacle, plus nouveau encore, le força d'y renoncer.

La sirène cessa de jeter l'eau par la bouche; elle sortit du bassin jusqu'à la ceinture; et, après avoir rangé d'un coup de peigne d'ivoire les cheveux blonds qui lui flottoient sur les épaules, elle chanta les paroles suivantes d'un ton mélodieux, quoique un peu baroque:

Amants que soutient l'espérance,
Que votre sort est doux!
Si vous souffrez quelques moments d'absence,
Amour vous les adoucit tous.

Amants, etc.

La récompense
Q'amour dispense
Aux cœurs épris
Est d'un grand prix;

Mais inconstance,
Froideur, mépris,
En sont les fruits :
Dans l'espérance
Que n'a-t-on mis
La récompense
Qu'amour dispense
Aux cœurs épris?

Amants, etc.

Les accents de la sirène émurent le jardin; les statues s'animèrent; les arbres formoient entre eux des ballets : on distinguoit, parmi les figures qu'ils traçoient, des allées à perte de vue, des berceaux touffus, des étoiles, des quinconces, des labyrinthes; et la vivacité de leurs évolutions et la diversité de leurs combinaisons surprenoient également.

Les ruisseaux, en serpentant, se faisoient de nouvelles routes à travers les fleurs qui s'écartoient pour les laisser passer. Ici, les eaux qui se croisoient formoient une mosaïque; plus loin, c'étoient des compartiments; enfin ce que l'art pourroit inventer de plus gracieux, et ce qu'il n'ébaucheroit qu'à peine, se voyoit là dans sa plus grande perfection.

Tant de prodiges redoublés ravissoient le prince. Il étoit naturaliste de profession, et s'étonnoit par conséquent de tout : on peut donc présumer qu'il admiroit de bonne foi. Tandis qu'il étoit dans cette espèce d'extase,

un oiseau que la musique avoit attiré vint se percher sur son nez pour prendre plus commodément sa leçon. Ce nez étoit long et mince, et le reposoir tentant pour un oiseau; mais un héros ne devoit pas être sujet à une aventure de cette espèce. Comme il n'entendoit point raillerie à l'endroit de son nez, il alloit la prendre de tout son sérieux, quand, au moindre mouvement qu'il fit, l'oiseau s'envola, et la sirène ayant cessé de chanter, Amadil s'approcha d'elle. La chanson étoit du goût de ce prince; il falloit qu'il ne fût pas difficile.

Le compliment qu'il lui fit fut assez bien tourné et fort neuf : c'étoit l'homme du monde qui couroit le plus après le nouveau. La sirène rougit de son mieux; car, sous les eaux comme sur la terre, il n'est de la modestie que de contrebande. « Me ferez-vous, belle sirène, ajouta-t-il, le cadeau de me donner les paroles et la musique que je viens d'entendre? — Prince, lui répondit-elle, comme elles sont faites pour vous, il est juste que vous les ayez. — Vous saviez donc, repartit le prince, que je devois venir ici? car vous n'auriez pas fait cela impromptu (ce qu'il en disoit, c'étoit par jalousie de métier); d'ailleurs, où prenez-vous que je sois dans le cas d'espérer? — Je le sais, dit la sirène, et puis encore vous apprendre bien des choses qui ne vous seront pas inutiles. Daignez vous approcher de moi. » Le prince étoit curieux, il obéit. La sirène, dans le moment, le saisissant

par le bas de sa robe, l'entraîna dans le fond du bassin.

Amadil, saisi de frayeur, et faisant un mouvement pour s'échapper, se retourna mal à propos; et son malheureux nez, contre lequel le ciel sembloit être conjuré, se heurta contre le bord du canal; le sang en sortit avec abondance et alla effrayer les naïades qui, jusqu'alors, n'avoient jamais vu leurs eaux teintes que du pourpre des œillets.

CHAPITRE IV

Où l'on verra bien des choses, tant utiles qu'inutiles à l'intelligence du conte.

Depuis le départ d'Amadil, Amandine n'étoit pas dans une situation bien tranquille; lasse enfin de lutter contre un penchant qui lui paroissoit raisonnable, elle s'y étoit (comme il étoit assez d'usage) entièrement livrée, résolue, dès que le prince seroit de retour, de lui sacrifier jusqu'à ces grimaces de bienséance que toute femme bien née doit faire dans l'occasion, et qu'une princesse doit encore affecter plus qu'une autre par rapport à l'orgueil de sa naissance.

Mais une foule d'inquiétudes qui passent

pour des délicatesses vinrent prendre la place de celles dont elle s'étoit délivrée. Quelque expressifs qu'eussent été et les regards du prince et la hardiesse de sa démarche, elle doutoit ou de la vérité ou de la force de ses sentiments : un simple goût, même la vanité, pouvoit être le mobile de ce qu'il avoit fait, tandis qu'elle payoit une façon de penser, peut-être aussi peu délicate, du retour le plus tendre.

Un moment après, elle rendoit à son amant plus de justice en convenant de sa sincérité; mais il suffisoit qu'il fût absent pour qu'elle crût avoir des raisons de s'alarmer. L'absence, par elle-même, est un mal pour un cœur véritablement touché; mais, pour une âme un peu jalouse, c'est le sujet d'un tourment réel. Elle supposoit qu'Amadil alloit passer dans des cours étrangères; il y trouveroit des princesses aimables; elles auroient des yeux pour lui; il en auroit sans doute pour elles, et ne se souviendroit que médiocrement d'une intrigue qu'il avoit à peine ébauchée, et qui lui avoit presque été funeste.

Quand même il eût pu résister à des amorces aussi gracieuses, elle ne se flattoit pas davantage, et c'est alors que la difficulté d'être à lui l'inquiétoit à son tour. Les princesses de Zinzim étoient des victimes dévouées à l'État; on les sacrifioit toujours sans les consulter, et leurs goûts, que l'on ne satisfaisoit jamais, ne servoient qu'à les rendre malheureuses.

Plusieurs des princes dont les États étoient voisins de ceux de Tâtonnet brûloient d'envie d'épouser la princesse sa fille et par amour et par ambition. Amadil étoit prince, mais il n'étoit pas couronné. Amandine ne se flattoit pas qu'il pût obtenir la préférence sur des rivaux puissants. Le seul dépit de la reine suffisoit même pour lui donner l'exclusion. Une réflexion aussi triste bannissoit de son cœur jusqu'au plus léger rayon d'espoir; ainsi cette princesse, qui connoissoit à peine l'amour, en épuisoit les rigueurs sans avoir goûté un seul de ces charmes touchants qui sembloient n'être faits que pour elle.

Cependant, quelque triste que fût son état, le sort la réservoit à des épreuves encore plus cruelles. Il sembloit que cette divinité bizarre, après l'avoir enrichie de ses dons les plus précieux, voulût contrarier son propre ouvrage. L'administration de Tâtonnet et de la reine avoit aliéné tous les esprits; le dedans, le dehors de l'État n'étoient qu'un gros de mécontents qui se réunissoient pour se plaindre.

Mazette régnoit sur un peuple d'amazones dont le pays étoit limitrophe de celui de Zinzim. Elle prétendoit avoir reçu un affront de la reine, et cela étoit fort possible. Je crois que Grognon étoit la seule créature vivante qui n'eût pas à se plaindre de quelque chose de pareil.

Elle ajoutoit encore au ressentiment de l'in-

jure une grande envie d'envahir des États qui étoient à sa bienséance.

L'entreprise n'offroit pas de grandes difficultés. Tous les princes de qui Tâtonnet pouvoit attendre du secours étoient embarrassés dans des guerres étrangères, et il étoit incapable de se défendre par ses propres forces. Ses troupes, indisciplinées, étoient composées de soldats levés à la hâte et mal armés, qui n'avoient pas même assez de férocité pour qu'elle pût leur tenir lieu de courage : encore manquoient-ils de chef pour les conduire.

Mazette força sa marche pour redoubler, par la vitesse de sa course, l'effroi de ses armes. Cette reine gouvernoit despotiquement un petit État de femmes mutines, qui s'étoient séparées du commerce des hommes par un dépit auquel ceux-ci avoient donné lieu, et dont nous n'expliquerons pas la cause.

Elles avoient bâti des villes; elles s'étoient aguerries, et s'étoient facilement maintenues contre leurs voisins, qui ne ressembloient que trop à des femmes ordinaires : ils en avoient, pour le moins, les airs, le vermillon, les mouches et les manchettes. L'indépendance qu'elles affectoient leur attiroit chaque jour de nouvelles sectatrices; mais, outre cela, l'État avoit ses ressources; car, quoique le commerce des hommes fût défendu parmi elles, et même ignominieux, il n'y en avoit pas une qui, en le blâmant en général, pût, en particulier, se re-

fuser à ses douceurs. Elles s'égaroient dans des parties de chasse : rien ne ressemble tant à des rendez-vous. Enfin on croit que, quand toutes les femmes s'entêteroient d'une fantaisie semblable, le monde n'y perdroit rien; car tout ce qui sent un peu le larcin est bien attrayant pour ce sexe.

Mazette elle-même n'avoit pu s'en défendre; elle avoit, d'une pareille aventure, un prince nommé Colifichet, à qui la chronique donnoit un père assez bizarre. C'étoit un petit bûcheron d'une figure hideuse, qui n'avoit pu conserver l'anonyme, soit que les actions des rois soient trop éclairées, soit que l'excès de bonheur eût tourné la tête au petit bonhomme, et l'eût rendu indiscret. Quoi qu'il en soit, l'anecdote n'étoit pas sans vraisemblance. Colifichet tenoit beaucoup de son père pour la taille; et, quoiqu'il ne fût pas aussi laid que lui, on lui trouvoit, en gros, beaucoup de sa physionomie.

La reine sa mère la faisoit élever sous ses yeux; et, comme la constitution du royaume l'excluoit du trône, elle brûloit de lui en conquérir un, et c'est ce dessein qui l'avoit armée contre Tatonnet.

Aux premières nouvelles que ce roi en eut, tout bon prince qu'il étoit, il en écumoit de colère. « Qu'on aille, dit-il, chercher le connétable de ma couronne. » Or, ce connétable, c'étoit Amadil. « Sire, lui répondit-on, il a

déplu à la reine en blessant son chat : il est banni. »

Tâtonnet, à ce discours, entra dans une nouvelle fureur, et courut à l'appartement de la reine pour lui laver la tête; car, sans doute, il s'en croyoit capable.

Dès que la reine le vit entrer : « Eh! qu'a donc Votre Majesté pour être dans cet état? lui dit-elle. — J'ai, madame, répliqua-t-il, que si vous continuez à vous démener comme vous faites, tout est perdu. Nous avons les ennemis sur les bras; un seul homme de ma cour est capable de conduire mes armées, et vous le bannissez pour un chat que Jupiter confonde! » Ce roi ne raisonnoit pas mal pour un imbécile; mais à tout cela il y avoit bien du hasard.

Quand la reine vit qu'il le prenoit sur ce ton, elle le prit sur un cinq fois plus aigre : il n'y eut oreilles de courtisans qui y tinssent. Elle vomit un torrent d'injures indignes de sa majesté, traita Tâtonnet de roi de carreau; qu'il falloit régner pour lui, et qu'il croyoit que sa fantaisie lui donnoit droit de faire l'important; que ce n'étoit pas sans raison qu'elle avoit banni le prince ; et que, s'il falloit commander l'armée, elle commanderoit comme une autre.

Le pauvre Tâtonnet se retira confus dans ses appartements, et très piqué d'avoir manqué de poumons dans une affaire de conséquence qu'il avoit entamée avec vigueur.

Cependant Mazette étoit aux portes de la

capitale : elle avoit déjà soumis tout le royaume. La faiblesse des Zinzimois lui avoit tenu lieu d'habileté.

La consternation étoit si grande à la cour de Tâtonnet, qu'on n'y avoit pas même encore songé à se défendre. On s'épuisoit en délibérations et en projets inutiles. Enfin on commença à voir clairement qu'on n'avoit de ressources que dans une paix honteuse, et on l'envoya demander à Mazette : elle l'accorda à la seule condition que Colifichet épouseroit Amandine, et régneroit sur les Zinzimois après la mort du roi et de la reine, qui crurent en être quittes à bon marché ; en effet, ils ne vouloient que régner, et peu leur importoit à tous deux qui partageât, après leur mort, le trône avec leur fille.

CHAPITRE V

Qui ne contient rien de nouveau.

A peine le traité de paix fut-il signé, qu'on songea aux noces de la princesse, et qu'on en pressa les préparatifs.

Il y avoit à Zinzim des femmes privilégiées qui avoient le droit d'inventer des modes avec

le titre d'ingénieuses. Longtemps les dames et les petits maîtres s'étoient ingérés à faire eux-mêmes ces fonctions; mais comme cela avoit introduit, dans la façon de se mettre, autant de variété qu'il y avoit de caprices différents, et que, pour l'intérêt des jolis visages, il importoit que la mode fût une, les rois, prédécesseurs de Tâtonnet, avoient créé des ingénieuses, qui seules avoient le droit d'inventer. Elles composoient une espèce d'académie où rien ne passoit qu'à la pluralité des voix.

On se formoit dans des écoles pour se perfectionner à ce manège intéressant. C'est là qu'on combinoit les rubans, les falbalas, les corsets de toutes les manières imaginables, qu'on cherchoit à suppléer au désagrément des tailles, et qu'on étudioit à fond les airs de visage, et la façon de faire valoir tour à tour la brune et la blonde pour maintenir l'équilibre.

La reine fit venir quatre des plus fameuses entre les femmes qui professoient cet art : c'étoit de celles dont les caprices durables plaisoient encore aux yeux après deux mois d'usage. Elles s'enfermèrent dans le palais, jalouses d'ajouter encore, s'il se pouvoit, quelques agréments à Amandine qui les possédoit tous.

Cette princesse étoit agitée de soins bien différents : elle eût voulu paroître horrible aux yeux de l'époux qu'on lui préparoit, au hasard de l'être en effet. Ce n'est pas que l'intérêt de sa beauté ne lui fût cher; mais elle eût saisi

avec empressement tous les moyens de se débarrasser d'un homme qu'elle détestoit.

Dans la circonstance présente, Colifichet ne devoit guère s'attendre à faire naître des sentiments d'une autre espèce : un époux que l'on tient des mains de la nécessité, n'a pas coutume de paroître aimable; et si, par malheur encore, il est né sans mérite, et qu'il se trouve en concurrence avec un rival aimé et fait pour l'être, il ne peut inspirer que le dégoût. Or, c'étoit là précisément le cas où se trouvoit le petit prince qui avoit trop de présomption pour s'en apercevoir. Il prenoit les froideurs marquées de la princesse pour le manège de la modestie; il espéroit en triompher avec facilité. Dans cette idée, il redoubloit ses empressements, et par conséquent le chagrin d'Amandine qui se retraçoit sans cesse qu'elle alloit y être livrée, et qu'un devoir impérieux et sot la contraindroit d'y répondre. Elle éprouvoit déjà par avance tous les dégoûts d'un hymen contrarié par l'amour.

Le jour qui devoit mettre le comble à son malheur la trouva encore plongée dans ces tristes réflexions, sans que rien en eût pu adoucir l'amertume. Tout étoit prêt pour la fête; déjà son ajustement étoit complet, la noblesse du pays s'étoit rendue à Zinzim pour orner la fête, et le temple étoit paré.

L'hymen se célébroit dans ce pays avec des coutumes différentes des nôtres. Il étoit toujours précédé d'une cérémonie qu'on traiteroit de bi-

zarre parmi nous si elle étoit de nécessité, et qui s'usite néanmoins très souvent en fraude, mais que l'usage a consacrée chez eux, que la raison ne rejette pas.

De tous les engagements, celui qu'on prend avec le moins de précaution, c'est le mariage. Il saisit en aveugle le premier objet qui se présente, quelque défectueux qu'il soit, pourvu que l'intérêt l'excuse : c'est lui seul qui fait la convenance; aussi, comme on ne consulte que lui, il est le seul qui se marie, et rarement le cœur et l'esprit sont-ils du contrat.

Les Zinzimois, sans remédier absolument à cet abus, y ont apporté quelque tempérament, et le tout ne consiste chez eux que dans le bouleversement de nos usages. La dernière de nos cérémonies est la première des leurs; elle précède d'un jour les vœux solennels, et tient lieu de fiançailles; de cette façon, l'amour semble toujours faire l'hymen, mais fort souvent il ne fait qu'un larcin. L'idée des Zinzimois n'est pas précisément un entêtement de chasteté ridicule; c'est une vertu qui fait une assez bonne figure parmi eux; mais, en général, on la respecte plus qu'on ne l'aime, et elle n'a que des honneurs ridicules. Ils croient que, dans un commerce intime, les convenances et les défauts qui échappent aux autres examens paroissent dans tout leur jour. Alors deux époux, contents ou mécontents l'un de l'autre, ou s'en tiennent à l'ébauche, ou se hâtent de terminer.

Il sembleroit que les désirs libertins seroient favorisés par cette coutume; mais en même temps que de pareils essais sont soumis à de grands impôts, la loi fulmine contre ceux qui en abusent.

Le moment des fiançailles approchoit; Colifichet vint l'annoncer à la princesse d'un ton qui témoignoit sa joie : pour elle, quelque familière qu'elle dût être avec cette idée, elle en pensa mourir de déplaisir. Néanmoins elle sut se contraindre pour un instant, et courut se réfugier dans l'endroit le plus secret de son palais pour s'y livrer tout entière à ses larmes.

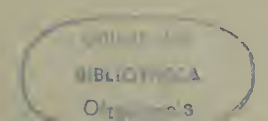
Colifichet ne la suivit pas; il avoit d'autres affaires en tête; il falloit qu'il songeât à son ajustement, et c'étoit déjà beaucoup pour un petit cerveau. D'ailleurs il devoit bientôt danser en présence de la cour; il falloit qu'il répétât ses pas; enfin il avoit trop de vanité pour être amant importun.

La nuit avoit à peine répandu ses ombres, que le palais de Tâtonnet brilloit d'illuminations. Le bruit des concerts, les clameurs du peuple, tout annonçoit l'alliance qui alloit se faire; la seule Amandine n'en entendoit rien; elle se perdoit dans le désordre de son cœur : quelquefois son malheur lui paroissoit un songe. Un moment après, trop sûre de sa réalité, elle cherchoit un moyen de s'en garantir. Elle eût souhaité qu'Amadil eût pu la délivrer par une généreuse délivrance; mais ce prince

étoit éloigné : peut-être même, quand il ne l'eût pas été, n'eût-il fait que des efforts inutiles.

Ses femmes qui la cherchoient partout la trouvèrent dans cet état. Son embarras n'avoit rien que de naturel, et la circonstance l'excusoit. On n'y fit que peu d'attention, et on la conduisit dans la salle du festin, où l'heureux époux qu'on lui destinoit l'attendoit dans tout l'ajustement d'un amour.

La douleur de la princesse la rendoit plus touchante, et elle en parut plus aimable aux yeux de Colifichet ; il ne pouvoit réfléchir sans transport au bonheur dont il alloit jouir, et dont il n'avoit pas jusque-là senti la valeur : on distinguoit en bloc dans ses regards l'amour, les désirs et l'impatience. Bientôt, à ses sollicitations, Amandine fut entraînée dans son appartement ; ses femmes, cruellement officieuses, la déshabillèrent, et laissèrent au pouvoir de ce prince l'assemblage des perfections de la nature qui n'avoit pas été fait pour lui.



CHAPITRE VI

Qu'on trouvera trop long de moitié.

PEUT-ÊTRE sera-t-on fâché de perdre de vue un moment le plus intéressant du livre; mais il est temps de revenir au prince Amadil que la sirène avoit entraîné au fond du bassin. Si la promptitude de sa chute lui eût laissé le temps de la réflexion, il n'eût pas manqué de se reprocher son imprudence; en effet, ne devoit-il pas s'attendre à une trahison de la part d'une sirène? Mais, avant que d'avoir pu penser s'il étoit trahi ou non, il se trouva dans une salle de cristal sans avoir essuyé d'autres disgrâces que celle d'avoir le nez un peu meurtri; car la fraîcheur de l'eau et la frayeur avoient déjà arrêté le sang.

Dès qu'il se fut considéré un moment, et qu'il se fut prouvé par une recherche exacte qu'il existoit encore, il regarda la sirène, qui attendoit patiemment que ses idées se fussent développées. « De grâce, madame, lui dit-il car je suis embarrassé sur les titres que je dois vous donner; je vous prendrois, aux merveilles que je vous ai vu faire, pour une de ces fées puissantes qui se jouent de la nature à leur gré, daignez m'apprendre quelle raison vous engage

à me conduire dans ces lieux, et si je trouverai en vous une protectrice ou une ennemie. Si vous savez mes malheurs, vous ne pouvez me haïr; car à qui l'innocence peut-elle être odieuse lorsqu'elle est persécutée? D'ailleurs les charmes de votre figure n'annoncent point un cœur sauvage et insensible à la pitié Oui, sans doute, votre bonté a des desseins sur moi, et c'est pour me préparer des consolations, des avis et des ressources que vous m'avez entraîné au fond de ce palais humide. — Prince, répondit la sirène, la nature, en m'obéissant, exécute des ordres supérieurs aux miens, et auxquels je suis moi-même subordonnée. C'est ici l'entrée des États de la fée Bleuâtre, reine des Camaïeuls, qui honora toujours votre famille d'une protection particulière. C'est elle qui, touchée des maux qui vous menaçoient, et pour en détourner l'influence, a construit ce superbe jardin où vous êtes arrêté, presque malgré vous, pressé par l'amorce du plaisir. J'ai achevé, par une ruse innocente, de vous attirer dans ces lieux. Je vais maintenant vous introduire vers la fée; c'est d'elle que vous devez attendre et des éclaircissements sur vos destins et des moyens de les rendre heureux. »

Dans le désordre de toilette où étoit Amadil, il n'eût pas voulu s'offrir à la fée : l'eau qui avoit détrempé ses habits en découloit de toutes parts; ses cheveux étoient dans un état qu'on peut aisément comprendre; enfin tout son ajus-

tement n'étoit nullement propre à une visite de cérémonie. Il témoigna là-dessus ses inquiétudes à la sirène. « — Ne pourrois-je, dit-il, belle sirène, trouver ici, par votre moyen, un habit décent ? Quelque empressé que je sois de voir une fée aussi bienfaisante que Bleuâtre, je me garderai bien de me présenter à elle dans l'état où je suis. — Calmez vos inquiétudes là-dessus, dit la sirène; la fée vous aime véritablement; et, dans l'audience secrète qu'elle veut vous donner, elle ne chicanera pas sur votre parure. D'ailleurs, que pourrois-je vous offrir qui fût à votre usage? Ma nudité fait tout mon ajustement, et vous ne trouveriez sur ma toilette que cinq ou six queues de poisson qui ne sont point à votre bienséance. »

Pour être au fait de ce discours, il est bon de savoir que les sirènes ne portent pas toujours la même queue. Coquettes, et conséquemment changeantes, elles en prenoient chaque jour d'une nouvelle façon, comme on voit nos dames varier dans leurs chevelures et dans leurs teints.

La sirène ouvrit une porte de cristal, et introduisit le prince dans l'appartement de la fée. Il fut surpris, en y entrant, de voir que tout y étoit bleu depuis le parquet jusqu'au plafond. Sa surprise augmenta encore lorsqu'il vit la sirène devenir, à la manière des caméléons, du plus beau bleu céleste qu'on pût voir. « — Mon changement vous étonne? Sachez, dit-elle au

prince, que la fée est de la couleur dont je parois être, et que vous ne verrez rien ici qui n'en soit : c'est une teinture universelle.

« Un enchanteur, ennemi de Bleuâtre et plus puissant qu'elle, après avoir épuisé, pour la rendre malheureuse, toutes les inventions de son art, n'a pu rien imaginer de plus cruel que de la métamorphoser ainsi ; mais tout se réunit pour l'en consoler. Dans ces lieux où l'on ne connoît jamais les rigueurs de l'hiver, la terre, au lieu de verdure, se couvre d'un gazon bleu aussi éternel que le printemps. On ne voit point ici la rose, l'amarante, la violette ou la jonquille se disputer l'éclat des couleurs ; les prés et les parterres ne sont émaillés que de bluets ; le ciel est en tout temps d'un bleu d'azur magnifique ; les fontaines roulent avec leurs flots l'indigo détrempé ; le cygne renonce à sa blancheur, le paon à la dorure de son plumage : on n'y voit que des oiseaux bleus ; enfin tout y est bleu jusqu'aux pensées, jusqu'à l'air même qu'on y respire ; mais rien n'est plus bleu encore que les courtisans de la fée.

— Mais, reprit le prince, je ne ferai donc pas bien ma cour à Bleuâtre en m'offrant comme je suis. Apprenez-moi, de grâce, comment on devient bleu. — C'est, reprit la sirène, le triomphe d'un courtisan consommé ; son teint reçoit toutes les couleurs qui peuvent le rendre agréable ; le blanc ou le bleu, le bienséant ou le ridicule, tout lui est égal, à la différence près

qu'il ne peut jamais qu'affecter le premier, tandis qu'il possède presque toujours essentiellement le second. Peut-être me demanderez-vous par quel art j'ai changé moi-même de couleur. Mais, libre par ma nature de prendre la forme que je veux, je me transforme comme il me plaît; et mon pouvoir, qui ne s'étend que sur moi seule, fait toute ma science. D'ailleurs Bleuâtre sait très bien de quelle couleur vous êtes; elle ne manqueroit pas de s'apercevoir de l'effort que vous auriez fait pour lui plaire, et la flatterie ne seroit pas délicate. — Ah! dit le prince, j'aime mieux ne pas flatter que de le faire grossièrement. » Amadil eut à peine fini ces mots, que la fée Bleuâtre parut. Son port étoit majestueux; et, malgré la singularité de ses couleurs, on démêloit aisément qu'elles cachoient des traits d'une grande beauté. Elle avoit l'air mélancolique; mais, dès qu'elle aperçut le prince, son visage s'anima; elle se précipita vers lui, et le serra tendrement dans ses bras pendant un temps considérable; ses yeux se baignèrent de pleurs. « Ah! mon fils, mon cher fils! » s'écrioit-elle d'une voix tremblante qu'interrompoient ses sanglots.

Amadil, attendri, étonné, répondit à ses caresses emportées par des mouvements vifs dont il ignoroit la cause. Enfin cette espèce d'enthousiasme qui les transportoit tous les deux fit place à des mouvements plus modérés. Bleuâtre fit asseoir Amadil sur un sopha;

puis, après s'être remise de son trouble, elle prit ainsi la parole : « Amadil, vous êtes sans doute étonné du nom de fils que je vous donne ; vous devez m'avoir reconnue aux mouvements de la nature, et vous me reconnoîtrez encore mieux lorsque je vous aurai dévoilé le mystère de votre naissance.

HISTOIRE DE BLEUATRE D'ANDREMIRE ET DE TORTILLON.

« Dans la jeunesse, le choix qu'on fait d'un amant n'est presque jamais éclairé ; ce n'est ni le plus tendre ni le plus estimable qui obtient la préférence, parce que l'on ne connoît point le prix des vertus. Le clinquant séduit alors plus que l'or même : un étourdi se présente avec le brillant de la vivacité, et on se livre à lui sans examen.

« Voilà précisément ce qui occasionna mes malheurs et les vôtres. Je connoissois à peine les hommes lorsque je commençai à jouir de la liberté : ce que ma mère m'avoit pu dire de leur méchanceté ne m'avoit rien appris, parce que je ne l'écoutois pas. Enfin je la perdis dans un âge tendre ; elle alla prendre place dans le firmament et présider au cours des astres ; ainsi je me vis abandonnée à moi-même, sans autre guide qu'un goût pour le plaisir, vif et indéterminé.

« J'avois quelques attraits; leur foible renommée attira à ma cour une foule de soupirants empressés, et, entre eux, tous mes yeux distinguèrent l'enchanteur Tortillon. Il avoit de ces qualités frappantes, de l'impression desquelles on ne se défend pas aisément; sa taille étoit noble et aisée; sa physionomie fine, sa conversation délicate; quoique jeune, il avoit pénétré très avant dans l'art de la féerie, et l'on parloit partout avec distinction de ses découvertes.

« Malheureusement ses heureux talents portoient avec eux leur correctif secret. Jamais cœur n'eut plus de malignité que le sien : il n'employoit la finesse de son esprit qu'à trouver des ridicules aux autres, et sa science qu'à nuire; enfin il faisoit servir le don qu'il avoit de plaire au triomphe de son indiscrétion et de sa perfidie.

« Je ne distinguoi point en lui la réalité de l'apparence, et je fus la dupe d'un dehors imposant; enfin je l'aimai de l'amour le plus vif. Sa passion égala la mienne pendant quelque temps, et je me flattois qu'elle l'égaleroit toujours; mais il me força bientôt de renoncer à cette illusion agréable.

« Il n'étoit pas né pour une passion durable, et l'habitude de l'infidélité avoit achevé d'en éteindre chez lui le goût. Bientôt il brisa la chaîne à laquelle il s'étoit offert pour chercher des plaisirs piquants dans un nouveau commerce.

« J'étois heureuse si le même instant m'eût rendu volage; mais, hélas! j'avois engagé ma liberté de bonne foi, et je ne fus pas maîtresse de la reprendre. Je donnai des larmes sincères à l'ingrat que je perdois, et je mis en usage, pour le rappeler, tout ce que mon esprit et ma foible expérience purent me fournir.

« Je fis des reproches que la tendresse et la vivacité caractérisoient tour à tour. Je versai des larmes; un moment après, j'affectai de le fuir et de ressentir pour lui une haine mortelle; mais, trop instruit au manège d'une amante abusée, il ne fut la dupe de rien.

« Enfin, quand je désespérois d'être jamais susceptible d'aucunes consolations, Amour vint m'en offrir, et je me hâtai de les prendre. Andremire, votre père, pressé de la curiosité de me voir, vint alors à ma cour; il m'aima, il me le dit, il étoit aimable, et je l'écoutai.

Il étoit alors à l'âge où vous êtes; votre taille est précisément la sienne, le même feu qui anime vos yeux brilloit dans les siens, et l'on voyoit sur sa bouche les mêmes agréments qui parent la vôtre; mais il avoit le nez moins long que vous, et parfaitement proportionné au reste de son visage.

— « Il est vrai, dit le prince, en interrompant la fée, qu'on dit que mon nez est assez long; mais il ne manque ni de proportion ni de majesté. »

La fée avoit touché la corde sensible; en

femme habile, elle reprit sans répondre le fil de son histoire.

— « Dès qu'Andremire m'eut fait l'aveu de son amour, il se hâta de m'en donner des preuves décisives. Le respect le plus marqué, les attentions les plus flatteuses, tout m'en garantissoit la sincérité; et, quelque mécontente que je fusse d'un premier attachement, je ne pus me refuser au plaisir que m'offroit le second. En effet, Andremire ne languit pas longtemps : trop ingénue pour lui cacher ce qui se passoit au fond de mon cœur, je ne pus lui en refuser l'aveu, et d'abord je le comblai de joie.

« D'abord il m'assura mille fois que cet aveu seul suffisoit pour le rendre heureux; mais bientôt après il me fit sentir qu'il manquoit quelque chose à son bonheur.

« J'avois acquis trop d'expérience dans ma disgrâce pour me rendre tout d'un coup; j'avois même conçu le dessein de ne me rendre jamais, « — Andremire, lui disois-je, que me demandez-vous? hélas! le bonheur que vous souhaitez nous seroit fatal à l'un et à l'autre. Je cesserois de vous paroître aimable, et vous deviendriez parjure, vous qui n'êtes pas fait pour l'être.

« Il se jeta à mes genoux; il s'épuisa en protestations et en serments; mais j'étois trop forte par mes réflexions pour que le poison pût faire son effet; ou plutôt l'amour n'avoit point

encore décidé l'instant de ma défaite, mais il arriva bientôt.

« Un jour que je me promenois dans mes jardins, séparée de mes femmes et de la cohue des courtisans, je m'enfonçai dans un labyrinthe épais, pour réfléchir avec tranquillité. Mes pas, que conduisoit le hasard, se tournèrent vers un épais berceau de chèvrefeuille qui m'avoit été jusque-là inconnu, tant il étoit reculé. L'ombre et le silence du lieu, tout sembloit m'inviter à prendre le repos qui m'y étoit offert. Je m'assis, et bientôt le sommeil s'empara de mes sens.

« Un songe complaisant m'offrit l'image du prince que j'aimois; tout me parloit en lui de cet amour qui faisoit depuis quelque temps le bonheur de ma vie.

« Pendant le sommeil, c'est l'imagination seule qui règle nos mouvements; elle ne connoît ni les règles de la vertu ni celles de la raison; alors nos sens, soulevés et abandonnés à eux-mêmes, se hâtent de jouir de leur liberté. Que dirois-je enfin? Dans ces moments de désordre et de foiblesse, l'image d'Andremire obtenoit de mon cœur ces mêmes consentements que je m'opiniâtrois à lui refuser à lui-même,

« Tandis que je nageois dans cette douce illusion, un bruit qui se fit à mes oreilles m'éveilla tout d'un coup; c'étoit Andremire, et sans doute l'amour guidoit ses pas.

« Depuis longtemps il me cherchoit dans les

jardins : il avoit toujours quelque chose à me dire. Dès qu'il m'eut démêlée à travers les feuilles, son transport éclata par un cri de joie; il vint se précipiter à mes genoux, et sa bouche étoit collée sur ma main, avant que j'eusse eu le temps de la retirer.

« L'émotion que m'avoit causée mon songe étoit encore peinte sur mon visage; je lui en parus plus aimable qu'à l'ordinaire, il en devint plus amoureux, plus entreprenant, et le songe avoit trop bien préludé pour que je pusse me défendre. Enfin, mon fils, votre mère, qui se croyoit si forte, fut la plus foible de toutes les femmes : j'avois cru jusque-là qu'on pouvoit donner des bornes à l'amour et lui prescrire des devoirs; mais j'appris, encore une fois, à mes dépens, que, dès que nous l'écoutons, tôt ou tard il sait se faire obéir, et que nous ne l'arrêtons jamais, s'il ne s'arrête de lui-même.

« Loin que mes bontés eussent refroidi le cœur d'Andremire, il sembla m'en aimer davantage; enfin ses empressements et ma complaisance à y répondre furent au point que le fantasque Tortillon en conçut de la jalousie; il me fit des reproches, comme si sa fidélité lui eût acquis le droit de m'en faire.

« Je le reçus assez mal : il changea de batteries, il me parla ce même langage, et se servit de ces mêmes pièges qui lui avoient réussi autrefois; mais l'amour que j'avois pour Andremire me rendoit insensible à tout; je le repoussai avec

mépris, et il se retira avec la fureur dans l'âme.

« Je ne sais si la passion d'Andremire pour moi l'avoit éclairé sur le peu que je valois, ou si, poussé par la malignité de son cœur, il vouloit m'engager de nouveau dans ses fers pour me faire la dupe d'une nouvelle infidélité; ou si, enfin, il avoit assez de vanité pour croire qu'après l'avoir aimé on ne pouvoit cesser de le faire, et qu'il falloit renoncer à tout; mais il ne cessa de me persécuter depuis, et vous et moi sentons encore à l'heure qu'il est les effets de sa vengeance. Vous vîntes au monde peu de temps après qu'ennuyé de l'inutilité de ses tentatives, il m'eut menacée de tout le poids de sa fureur, et vous en portâtes dès lors même des marques; ce nez, mon fils, dont l'excessive longueur efface, en quelque façon, tout l'agrément de votre figure, est un présent que vous tenez de lui. »

Pendant que la fée parloit ainsi à Amadil de son nez en termes désobligeants, le prince souffroit, sans oser pour une seconde fois l'interrompre, mais sa rougeur le trahissoit.

Il avoit toujours lu dans son miroir que son nez n'avoit rien de disgracieux; il trouvoit même qu'il seyoit très fort à l'air de son visage; tant il est vrai que l'amour-propre est bien complaisant!

La fée l'observoit, et continuoit toujours son discours. « Je consultai le destin pour savoir si le défaut de ce nez étoit absolument incorri-

gible : les oracles du ciel sont obscurs et captieux; cependant, à travers la nuit qui les environnoit, je vis une lueur d'espérance; et, pour vous dédommager en attendant, et satisfaire mon cœur, je vous douai de toutes les qualités qui font un caractère aimable et un génie heureux.

« Tortillon, en répandant un ridicule marqué sur ce que j'aimois le mieux après Andremire, n'avoit fait encore qu'un léger essai de sa vengeance; il se réservoit de nous en faire sentir par degrés toute la rigueur, et chaque jour nous en offroit de nouvelles marques.

« Tantôt Andremire, retenu par des enchantements, disparoissoit à mes yeux : il falloit, pour le voir, que je bouleversasse la nature, et que j'interrogeasse jusqu'aux enfers. Un charme succédoit à l'autre; à peine l'avois-je retrouvé, qu'il tomboit dans mes bras plus froid que s'il eût été trempé dans les eaux de l'Achéron; j'errois sur les montagnes pour trouver des simples qui pussent le ranimer; à mon retour, la léthargie se changoit en fureurs, et les simples inutiles me tomboient des mains.

« Tant de persécutions me jetoient dans le dernier désespoir, et j'étois, malheureusement pour moi, condamnée à vivre sans vengeance : j'avois eu autrefois plus de pouvoir que Tortillon; mais mon amour pour lui l'avoit rendu maître de mes secrets, et il étoit devenu trop fort par ma foiblesse.

« Las enfin de punir le prince de l'amour que j'avois pour lui, il tourna sa rage contre moi. Je fus surprise, un jour, en me mirant dans le cristal d'une fontaine, de voir que mes couleurs s'étoient effacées, et que le bleu que vous voyez en avoit pris la place.

« Je voulus opposer enchantement à enchantement; mais j'éprouvai bientôt l'insuffisance de mon pouvoir. Je dis un dernier adieu à Andremire : « Cessons, lui dis-je, cher prince, de nous opiniâtrer à faire mutuellement nos malheurs. Quittons-nous : conservez-moi un souvenir tendre; les dieux prendront soin de notre vengeance. »

« Nous nous embrassâmes les larmes aux yeux, je vous mis entre ses bras, et il partit. Alors, d'un coup de baguette, j'entr'ouvris la terre, et je vins ensevelir ma honte dans ces demeures souterraines.

« Bientôt Tortillon reçut le prix de ses méchancetés; la fée Vengeante le métamorphosa en chat, animal dont le naturel cadroit si bien avec le sien; c'est lui qui, sous cette figure, fait maintenant les délices de Filigranne.

« — Quoi, Grognon? s'écria vivement le prince. — Oui, lui-même, poursuivit la fée. — Ah! reprit le prince, je lui ai écrasé la patte, il me prend envie de retourner pour lui tordre le col. — Les destins, poursuivit Bleuâtre, ne permettent pas qu'il périsse, et ils vous vengent mieux que vous ne vous vengeriez vous-même;

la mort finiroit ses ennuis, et ils ne finiront jamais.

« Pour nous, mon fils, notre bonheur n'est peut-être pas éloigné, une seule de vos réflexions suffit pour en amener l'instant; mais vous devez la faire de vous-même, et je ne dois point vous aider; peut-être même ne l'ai-je que trop fait.

« — Mais, dit le prince, vous ne m'apprenez rien du sort de mon père; je l'ai perdu si jeune, qu'à peine me ressouviens-je de l'avoir jamais vu, et je n'ai reçu depuis aucun éclaircissement sur son sort. — J'oubliois, répondit la fée, de vous dire que Tortillon le laissa quelque temps tranquille; enfin, pour consommer la vengeance, il le réduisit à languir dans une indigne métamorphose; elle ne m'est pas connue, mais elle doit finir. »

Bleuâtre s'arrêta dans cet endroit. Le prince prit congé d'elle, et se retira dans un appartement indiqué pour se mettre en état de paroître décemment à la cour.

CHAPITRE VII

Qui n'est pas moins considérable que les précédents.

Dès que le prince se fut retiré dans son appartement, des génies bleus, suivant la fée, vinrent en foule pour le servir. Les uns répandoient sur son visage une vapeur bleue, qui s'imbiboit dans la peau; les autres poudroient ses cheveux d'un azur fin, extrêmement léger; d'autres enfin lui ôtoient sa robe pour lui mettre une simarre d'un satin bleu éblouissant.

Il étoit si bleu au sortir de sa toilette, qu'à peine se reconnut-il lui-même. Ce coloris ne lui plaisoit pas infiniment; mais, dès qu'on paroît à la cour, il faut être bleu comme les autres, ou l'on est extraordinaire, surtout parmi les Camayeuls.

Pour donner une idée du caractère de ces peuples, il est bon de dire que, sur un fond de ridicule invariable, il en naissoit tous les mois chez eux un nouveau qu'ils adoptoient avec fureur, et qu'il falloit que tout le monde eût pour être considéré, et ce nouveau ridicule s'appeloit le vaudeville du jour.

Le vaudeville de ce temps-là étoit la philosophie. On s'étonnera sans doute de voir la

grave philosophie traduite en ridicule. Ce n'est néanmoins pas la première fois que les divinités aient joué de petits rôles. Un Camayeul d'une grande considération, et qui méritoit d'y être, avoit ainsi mis la philosophie à la mode; c'étoit un homme digne de donner le ton à son siècle, de ces génies rares que la nature n'enfante qu'avec peine, et dont elle est longtemps à se remettre. Il avoit, dès son printemps, donné des fleurs brillantes, il en conservoit encore dans un hiver avancé.

Une carrière aussi heureuse piquoit l'émulation de tout le peuple bleu; chacun s'efforçoit de lui ressembler; mais de tels copistes n'imitèrent jamais des grands hommes que leurs foiblesses, encore les imitèrent-ils imparfaitement. Le reste fut toujours trop au-dessus de leur portée.

Ce Camayeul avoit en effet quelques idées un peu trop bleues sur la philosophie, il vouloit la faire entrer partout; et partout où il la mettoit, comme il la manioit à son gré, elle y jouoit un rôle intéressant; mais il est difficile d'imaginer combien son exemple fit naître de philosophes bizarres et de livres bleus.

On ne parloit plus que de philosophie; cet esprit s'étoit emparé des dames et des petits maîtres; il étoit de leurs conversations, et même de leurs plaisirs.

Cela alloit si loin, que deux Camayeuls, en se saluant, se souhaitoient réciproquement des

lumières philosophiques, car quiconque n'en avoit pas passoit pour imbécile; eût-il eu toute la légèreté, tout l'esprit imaginables, il falloit, pour briller, qu'il attendît des temps plus heureux.

Il est des travers qui ne messiéent pas à tout le monde : une beauté tirera avantage de l'habillement le plus grotesque; mais pour le travers d'être philosophe, dès qu'on le prend du mauvais côté, il gâte tout.

Il avoit soufflé avec lui l'esprit de sécheresse et de symétrie; les dames en avoient moins de grâces et plus de suffisance; les petits maîtres étoient moins débraillés, ils en sembloient moins libertins qu'à leur ordinaire, et par conséquent moins aimables. Ce n'est pas que dans le fond la débauche eût diminué : tout ce que peut faire la philosophie en forme, c'est de corriger ceux que le tempérament a déjà fortement disposés; qu'est-ce donc quand on n'en a que l'écorce, et que les dispositions manquent?

Bleuâtre avoit eu de Tortillon un fils qui ne ressembloit pas à son père. Ce fils se nommoit Azurin; il avoit partagé les infortunes de sa mère, et cette sensibilité lui avoit attiré la même disgrâce qu'à elle. Il étoit donc essentiellement bleu, et lui ressembloit encore parfaitement pour la bonté du cœur et l'excellence du caractère.

Le prince des Camayeuls n'étoit point un génie qui se mêlât d'être vif, ni transcendant; il négligeoit même beaucoup les lumières phi-

losophiques, mais en revanche il en avoit de très raisonnables. Dès qu'il sut l'arrivée du prince Amadil son frère, il accourut pour l'embrasser. L'entrevue fut tendre entre deux princes qui se tenoient de si près, et qui étoient faits mutuellement pour se faire du bien.

Comme Amadil étoit, malgré lui, mélancolique, et que le silence que Bleuâtre avoit gardé sur son amour pour Amandine (quoiqu'elle en fût probablement informée) l'attristoit, parce qu'il ignoroit quelle en seroit l'issue, Azurin lui proposa, pour se divertir, de prendre les plaisirs de sa cour.

On est déjà prévenu que tous les plaisirs étoient philosophiques; c'étoit un nouvel optique qui piquoit pour lors la curiosité des Camayeuls, et c'est à ce spectacle que les princes se rendirent; tout y étoit d'un assez beau bleu : néanmoins les nuances n'en étoient pas délicates; on n'aimoit alors que ce qui étoit bien bleu, et le peintre et le machiniste s'étoient conformés au goût du temps.

La scène présentoit successivement différents optiques assez variés; cependant elle ne remuoit en aucune façon, rien n'y intéressoit le cœur; les passions étoient oisives et l'esprit inoccupé; s'il y avoit même quelque chose de flatteur pour les sens, cela n'étoit que semé et fort rare.

On présume aisément que les Camayeuls y couroient bien moins par goût que par con-

vention; aussi, dès qu'ils étoient arrivés, ils ne donnoient presque aucune attention au spectacle, ils la réservoient tout entière au cercle des spectateurs dont ils faisoient partie.

Leur curiosité industrieuse s'étoit approprié l'usage de la lorgnette; ils s'en servoient pour entrer dans le détail d'une infinité de petites choses qui échappent en gros, ou qui se perdent dans l'éloignement. Ces détails ou flattoient leurs désirs, ou irritoient la malignité de leur cœur et leur penchant à la sottise. Le spectacle finissoit, et la toile tombante les retrouvoit toujours abîmés dans la profondeur de leurs spéculations.

Comme l'arrivée du prince étoit la nouvelle du jour, et que chacun étoit curieux de le voir, toutes les lorgnettes se réunirent pour se braquer contre lui, comme contre un phénomène. Quoi qu'Azurin pût lui dire pour excuser une coutume aussi bizarre, il ne pouvoit s'empêcher de rougir, et les lorgnettes n'en étoient pas les seules causes; son nez étoit encore là pour lui causer du chagrin; et comme il avoit les yeux perçants et l'ouïe délicate, il s'apercevoit que les Camayeuls rioient de sa longueur, et qu'ils en badinoient tout bas.

Il en concevoit secrètement une rage qui lui conseilloit d'anéantir les mauvais plaisants; mais il fut agréablement guéri de son transport par un tout contraire.

Les dames camayeules trouvoient le prince

fort à leur gré; la longueur de son nez n'avoit rien qui les effrayât, car ceux des naturels du pays leur paroissoient trop colifichets; elles s'en expliquoient à lui assez ouvertement par leurs regards, et ne le cachoient pas à leurs voisins. Amadil, qui y donnoit toute son attention, jouissoit du plaisir de les entendre, et goûtoit enfin des louanges qu'il aimoit, et qui ne lui paroissoient pas suspectes.

« Qu'il est d'un beau bleu! disoient-elles. Qu'il a l'air noble! que sa taille a de grâce, d'aisance et de majesté! qu'il a de feu dans les yeux! Ah! il a l'air de bien résoudre un problème! »

Le cœur d'Amadil nageoit dans la joie. Les louanges des dames ont quelque chose d'infiniment flatteur; et, quoique ce prince fût occupé d'une passion qui absorboit presque toutes les facultés de son âme, il l'oublioit, pour ainsi dire, un moment, pour ne se souvenir que de sa vanité.

Ce plaisir secret étoit un piège qui l'éloignoit de son véritable bonheur par une satisfaction passagère.

Il est temps de dissiper l'obscurité des destinées de ce prince. Il ne devoit être heureux que lorsqu'il seroit convaincu de l'excessive longueur de son nez. Cette conviction n'étoit pas aisée à acquérir; plus un défaut est apparent, plus l'amour-propre subtilise pour le cacher.

Dans l'enfance, quand nos yeux peuvent à

peine apercevoir un ridicule qui nous singularise, ce trompeur habile commence à répandre sur nos yeux l'illusion qui doit nous abuser toute la vie; nous nous familiarisons avec elle; insensiblement elle devient plus forte, elle croît avec nos lumières, et les offusque toujours.

Il eût été à souhaiter pour Amadil que la nature entière d'intelligence lui eût parlé du ridicule de son nez : peut-être encore l'eût-elle aigri sans le persuader. On devine assez ce qu'il eût fait dans ce cas, en voyant de quelle façon il prenoit les petits désagréments que Bleuâtre lui suscitoit pour l'instruire.

Amadil resta ainsi quelque temps à la cour de Bleuâtre, qu'il consoloit par sa présence; mais il eut lui-même besoin de consolation. Il étoit amant délicat et tendre : il étoit éloigné de l'objet de sa tendresse, sans savoir quand il lui seroit permis de s'en rapprocher, et c'est tout dire; il prit la résolution de consulter la fée, pour savoir s'il ne devoit pas retourner à la cour de Tâtonnet.

La fée n'ignoroit ni l'état du royaume de Zinzim, ni la situation d'Amandine, mais elle ne voulut pas le faire pressentir à Amadil; c'eût été lui donner des inquiétudes inutiles, puisqu'il ne pouvoit s'opposer à rien. Elle se contenta de lui dire que Tortillon étant toujours auprès de Filigranne ne manqueroit pas de lui nuire; la patte de Grognon n'étoit pas bien guérie; il ressentoit encore son ancienne

animosité; enfin il pouvoit avoir des ressources pour se venger, tout impuissant qu'il paroissoit; il falloit donc attendre que le temps pût fournir des armes contre lui.

Le prince ne goûta que médiocrement ces raisons, et dans le fond elles ne valoient pas grand'chose; d'ailleurs en écoute-t-on lorsque l'on aime véritablement? Néanmoins, pour ne pas désobliger la fée, il demeura encore quelque temps à sa cour; et, pendant le peu de séjour qu'il y fit, il acheva de se convaincre que les idée des Camayeuls étoient encore beaucoup plus bleues que leurs figures.

Parmi ceux qui y tenoient un certain rang, on ne voyoit que des originaux complets. L'un sembloit avoir hérité de la gravité d'un aréopage, et n'en avoit que le froid et la suffisance; déclamateur ennuyeux, tout retentissoit de ses longs verbiages, où la mémoire travailloit beaucoup plus que l'esprit, mais où on ne vit jamais le goût. Puriste jusqu'à la pédanterie, il négligeoit toujours le sens pour l'expression, et sacrifioit les grâces d'un discours léger à l'arrondissement de ses phrases nombreuses. Le prince fut forcé de convenir qu'il n'avoit jamais ouï un aussi pompeux diseur de riens; il étoit d'un bleu foncé, tirant sur le violet; son maintien étoit austère, mais le relâchement de sa morale faisoit un contraste bizarre avec la sévérité de ses regards : Amadil s'approcha pour l'écouter.

Alors, entouré d'un jeune auditoire, le Camayeul s'étendoit voluptueusement sur les particularités tendres des commerces amoureux qui l'occupoient; puis il s'interrompoit pour y mêler tour à tour quelque anecdote scandaleuse, des traits de sa friandise, et ses rêveries philosophiques.

Le prince se retira bientôt très à propos pour lui, car l'école ne valoit rien, et pour l'homme bleu, à qui son nez donnoit des distractions.

Le prince s'approcha d'un autre Camayeul, qui avoit tout ce qu'il falloit pour être raisonnable, mais dont la fantaisie étoit de paroître singulier. Il débitoit incessamment une foule de paradoxes dont il n'étoit pas dupe, et qu'il soutenoit ensuite de toute la force de son esprit; il prodiguoit les saillies, et jouoit un rôle brillant, mais la bonne cause lui manquoit toujours. Amadil, après avoir ainsi promené ses ennuis sur différents sujets, prit congé de Bleuâtre et d'Azurin, bien résolu de voler vers Amandine, quelque risque qu'il y eût pour lui de paroître à la cour de Tâtonnet.

CHAPITRE VIII

Qui donnera beaucoup à penser.

Le prince retrouva son cheval à la porte du palais de Bleuâtre; il traversa les plaines azurées, et arriva enfin à l'entrée d'une caverne, par laquelle il falloit passer pour sortir du pays des Camayeuls.

Il y régnoit une affreuse obscurité, on n'y pouvoit marcher qu'à l'aventure; mais un génie invisible conduisoit le cheval, tandis que le prince intrépide s'abandonnoit à son sort, sans réflexion et sans inquiétude.

Il avoit déjà fait plus de deux lieues dans les ténèbres, lorsqu'il entrevit un foible rayon de lumière qui s'échappoit entre les trous du rocher; il conçut l'espérance de revoir bientôt le jour; et en effet, à mesure qu'il avançoit, l'obscurité diminuoit peu à peu. Enfin il se trouva à l'issue de la caverne.

Le pays qui s'offroit à ses regards lui étoit absolument étranger; il se trouvoit au fond d'un précipice horrible; les rochers qui le bordoient de toutes parts se perdoient dans le ciel, qui sembloit s'appesantir sur eux; et tout ce qui peut augmenter les horreurs d'un désert y étoit rassemblé. Le soleil n'éclairoit qu'à

regret ces lieux terribles; on n'y entendoit jamais ni le murmure des ruisseaux ni les plaintes des rossignols; des torrents déchaînés entraînoient avec eux des cyprès déracinés, des buissons dépouillés de verdure et des rochers énormes; un vent affreux faisoit mugir les cavernes d'alentour; les monstres épouvantés quittoient des retraites qui n'étoient plus sûres, et les hiboux funèbres augmentoient par leurs cris perçants la terreur que tout y inspiroit.

C'étoit là, sans doute, que ces enchanteurs cruels, dévoués au Styx, venoient former les charmes fatals qui troublent le repos du monde; les démons, dociles à leurs voix, se plaisoient dans des lieux où tout leur retraçoit l'enfer d'où ils étoient sortis.

Bleuâtre, qui aimoit son fils, avoit exprès dirigé sa route de ce côté pour éprouver son courage. Une grande âme ne s'étonne de rien : Amadil étoit aussi paisible que s'il eût traversé les jardins de son palais; il admiroit seulement que le ciel voulût recéler un endroit si coupable.

Peu à peu les objets devinrent moins tristes, mais ne cessèrent pas néanmoins absolument de l'être. Le prince sortit des montagnes, et se trouva dans un pays couvert de neiges.

Le ciel y étoit parfaitement serein, mais l'air y étoit froid; et Amadil, qui, n'ayant point prévu cet accident, n'étoit que médiocrement vêtu, souffroit beaucoup; il lutta longtemps

contre cette incommodité, mais bientôt il succomba malgré lui. Le courage et la force ne sont pas à l'épreuve de tous les maux; ce prince en enduroit de cruels; à peine sentoit-il ses membres, tant ils étoient engourdis, et son nez, à force d'être gelé, étoit devenu comme un corps étranger à son visage.

Dans le temps qu'il étoit dans cette étrange perplexité, il aperçut une petite femme assise sur un tas de neige, qui le regardoit avec attention. Il fit un dernier effort pour aller à elle, lui demanda du recours; elle lui en offrit avec bonté.

« Prince, dit-elle, je sais qui vous êtes; et, quoique vous ne m'ayez jamais rien fait, je vous veux du bien; on s'attache ainsi aux gens sans savoir pourquoi, mais je ne m'en repens pas, vous le méritez. Venez vous reposer chez moi, je suis la fée aux Glaçons; s'il fait un peu de froid dans mon empire, nous y remédierons de notre mieux. »

Elle assaisonna ce propos flatteur d'un sourire, et dans le même temps elle tendit au prince une main plus froide que tous les glaçons d'un hiver ensemble. Ils s'acheminèrent vers un lac qui n'étoit pas éloigné, ils descendirent sur la glace dont il étoit couvert : la fée frappa du pied; aussitôt la glace se rompit; un glaçon se détacha, et porta sa souveraine jusque dans son palais à travers les autres glaçons, qui se retiroient par respect pour la laisser passer.

Le cliquetis des dents d'Amadil exprimoit

naïvement sa situation; ni le compliment de la fée aux Glaçons ni l'obligeante main qu'elle lui avoit tendue ne l'avoient réchauffé; en regardant la figure de sa bienfaitrice, il frissonna de tout son corps : elle étoit vieille, et sembloit toujours violette de froid; ses yeux étoient éteints et enfoncés, une roupie de glace lui pendoit du nez, la salive se geloit sur ses lèvres dès qu'elle les ouvroit pour parler; et la fraîcheur excessive de son haleine eût fait mourir les fleurs, quand l'intempérie du climat ne les eût pas empêchées de naître. Ses cheveux, déjà blanchis par l'effort des ans, étoient encore surchargés d'une neige légère. Une peau d'ours blanc lui servoit d'enveloppe, mais la chaleur d'un vêtement semblable ne faisoit que concentrer davantage chez elle l'humeur froide dont elle étoit pétrie; elle avoit néanmoins un babil qui ne finissoit pas; mais y a-t-il encore rien d'aussi froid que le babil?

La nouveauté de son palais étonna le prince; c'étoient divers petits appartements creusés dans un immense tas de neige; toutes les fenêtres en étoient tournées au nord pour recevoir son haleine rafraîchissante, et l'art industrieux y avoit encore, par intervalles, ménagé des passages aux vents coulis.

Le prince, en voyant ce palais, sentit encore le froid redoubler chez lui; et pour le coup il ressembla mieux à une cristallisation qu'à une figure vivante.

La fée, qui ne vouloit rien négliger pour rendre à son hôte le séjour de chez elle gracieux, le fit envelopper de peaux d'ours, et lui fit servir un ambigu de ce qu'il y avoit de moins froid dans son empire.

En un moment une table de glace se couvrit de soupes froides, de tartes à la neige, de giboulées à la fleur d'orange et de toutes espèces de fruits gelés.

Dans l'état de néant où Amadil étoit réduit, deux degrés de froid de plus ou de moins n'étoient pas une affaire; et, comme l'appétit le pressoit, il crut devoir manger, au hasard d'avoir une colique; cependant la reine des Glaçons s'efforçoit de l'entretenir de son mieux; elle n'avoit pas besoin, pour parler, d'y être engagée par un motif de politesse.

« Mais vous ne mangez pas, prince? lui disoit-elle, quoiqu'il mangeât toujours; je ne vous fais pas, il est vrai, trop bonne chère aujourd'hui, mais demain nous saurons vos goûts, et tout en ira mieux.

« On dit que vous avez écrasé la patte d'un chat, et que c'est votre nez qui cause toutes vos disgrâces; cependant votre nez est un nez tout comme un autre; il est beaucoup trop long, mais pourquoi veut-on qu'il soit plus court? les uns les aiment d'une façon, d'autres d'une autre, et tout est de fantaisie dans le monde : mais, à propos, tirez-moi d'inquiétude; voyez-vous jusqu'au bout de votre nez?

« — Eh! mon nez par ci, mon nez par là! s'écria le prince à qui la patience échappoit enfin. De grâce, madame, que vous a fait mon nez pour l'accabler ainsi de mauvaises plaisanteries?

« — Ah! répondit la fée, ce que je vous en dis n'est pas que je veuille vous fâcher; je vous estime trop pour cela. J'ai connu le prince votre père, c'étoit un galant prince; il seroit bien aise s'il savoit que vous avez écrasé la patte du chat; mais parlons d'autre chose.

« On dit que vous n'êtes malheureux que parce que vous avez le nez trop long; cependant il n'est que de quatre doigts plus long que le mien; il est vrai que le roi mon mari, quand il étoit de mauvaise humeur, me reprochoit que j'avois le nez long comme une antiquaille. Vous paroissez surpris? Vous ne saviez pas que j'avois été mariée? Comment donc? J'avois épousé le roi Petaut, et je suis même un peu votre tante, mais ce n'est pas à la mode de ce pays-ci. Bleuâtre votre mère et moi avons fait les filles ensemble; elle se piquoit d'être belle parleuse, et on ne l'aimoit pas; pour moi, j'étois bienvenue de tout le monde à cause de mon style naturel.

« D'ailleurs, je suis forcée d'en convenir, j'étois jeune, et je n'étois pas laide. Un freluquet vint un jour m'en conter; je veux, pour vous amuser seulement, vous faire cette histoire-là. On donnoit volontiers des bals de

mon temps ; il y a bien cinq cents ans; attendez : non, il n'y a pas cinq cents ans. J'ai passé depuis cinquante ans dans la Laponie, soixante ans dans Zemble; il m'arriva même une mauvaise aventure : en traversant un jour d'un pôle à l'autre, ma pantoufle tomba dans le Nil; je descendis pour la reprendre, et peu s'en fallut qu'un crocodile ne me surprît : heureusement un aventurier, qui se trouva par hasard dans cet endroit, vint à mon secours. Sa physionomie m'est toujours restée présente à l'idée : une figure avantageuse, un œil noir, un nez aquilin, pas à beaucoup près si long que le vôtre, quoique le ridicule du vôtre ne vienne pas tant encore de sa longueur que de ce qu'il fait un peu le dos d'âne. »

Pendant tout ce discours, qu'Amadil trouvoit insultant, et qu'un autre ne trouveroit qu'ennuyeux, ce prince n'étoit pas à son aise; mais les petits mouvements de colère qui s'élevoient chez lui préservoient son sang d'un refroidissement total.

La fée néanmoins ne cessoit pas de lui tenir des propos amusants. « Enfin, lui disoit-elle, vous avez donc vu le prince votre frère? Oh! de grâce, que vous êtes-vous dit? répétez-le-moi, je vous prie; vous ne vous étiez jamais vus, vous ne vous étiez pas même devinés : ah! Bleuâtre n'avoit garde de vous parler de lui; elle est prudente, la bonne dame; néanmoins elle pouvoit l'être encore davantage;

que ne l'éloignoit-elle sur quelque prétexte pendant votre séjour? qu'étoit-il besoin qu'elle ménageât entre vous cette fade entrevue? Au fond, vous n'aviez rien à vous dire, et il y a bien paru; vous vous êtes attendris comme des sots sans savoir pourquoi : cela vous a embarrassés tous deux et ennuyé tout le monde; car je le sais, votre mère pouvoit bien vous laisser ignorer les suites d'une intrigue qui ne lui fait pas honneur; ce n'est pas que je veuille la blâmer. Je veux bien croire qu'il n'y a eu qu'innocence dans sa conduite : mais entre nous, si les destins, comme on le croit, justifient un jour votre naissance, que deviendra le prince Azurin? C'est dommage assurément : ce jeune prince donne de grandes espérances; il est un peu trop doucereux, il a la jambe trop mince et il danse mal; au reste, ces défauts ne sont pas essentiels. Quel âge a-t-il? il doit être fort jeune; vous a-t-il conté quelques-unes de ses histoires, la petite aventure qui lui est arrivée avec la fée Kaiquette? Vous avez sans doute ouï parler de la fée Kaiquette; c'est une étourdie des siècles passés, qui voudroit bien l'être encore des siècles à venir; mais elle me ressemble, elle est âgée, il est temps qu'elle soit raisonnable; pour moi, je l'ai toujours été, je n'ai jamais donné dans les colifichets; mes compagnes ne savoient parler qu'ajustements, je voulois parler de tout. Ne semble-t-il pas qu'il n'y ait que les fontanges qui soient de

notre district? Mais j'oubliois de vous conter un songe que j'ai fait cette nuit. Il me sembloit que ma baguette se changeoit en vipère, et vouloit me piquer; j'ai voulu crier, et n'ai pu trouver ma voix. Je suis toujours comme cela quand je dors; si je veux marcher, les jambes me manquent. L'autre jour je m'étois fatiguée à conduire différents nuages chargés de neiges qui partoient pour le nord. Vous savez que c'est ici que les vents, les nuages froids et tout l'attirail de l'hiver se forment. J'ai là une furieuse intendance; c'est par moi que le froid se fait sentir dans le monde; c'est moi qui introduis les vents coulis chez les sensuels, malgré la triple doublure des appartements; c'est moi qui refroidis toujours les ragoûts, en dépit de l'invention des réchauds. En hiver, je couvre la terre de neiges; en été, je sème la grêle à pleines mains; je ne suis jamais désœuvrée, et je me mêle encore de bien d'autres choses. Dès que deux époux s'unissent, je fais les frais du lendemain. Je préside aux compliments étudiés, aux fleurettes des doucereux, aux visites des précieuses et des prudes, aux intrigues de cour, et avec tout cela je donne encore dans le bel esprit; j'ai toujours eu du goût pour ce métier, il fait mon plus doux passe-temps, et beaucoup de vos auteurs de Zinzim sont de mes amis; volontiers je lis leurs pièces, j'y mets du mien. Avez-vous vu deux ou trois petites comédies nou-

velles où il entre beaucoup de ma façon? J'y ai fourré tant d'esprit qu'on s'y passe de vraisemblance, d'intrigue, d'intérêt, et même fort souvent d'acteurs; mais rien n'est comparable aux belles petites pièces d'éloquence que fait un bramine de mes amis; toutes les phrases en sont neuves et singulièrement tournées. Quand on sort de lire, on a la tête pleine de sens, et ce n'est pas du commun. Ce qui vous surprendra, c'est que bien des gens viennent à moi, qui comptoient n'y venir jamais, et cela par des retours sur eux-mêmes. De là ces épîtres nouvelles où l'auteur ne dit que ce qu'il a déjà dit, mais où tout est marqué pour le coup à mon coin; de là ces brochures qui ne finissent plus. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que, pour nous délasser, nous faisons parfois des tragédies. Oh! pour des tragédies, cela est fort joli, et pas difficile. J'en ai une en tête; il faut que vous m'aidiez; et, pour vous encourager, je vais vous réciter quelques vers frappés de ma façon... Mais vous bâillez, prince?»

Effectivement le prince bâilloit. La fée lui alloit parler de ses opéras; mais elle crut devoir réserver sa prose et ses vers pour le lendemain, et se retira par bienséance pour le laisser dormir.

Dès que la fée eut quitté Amadil, il s'enveloppa de son mieux dans ses peaux d'ours et se livra au sommeil. Peut-être étoit-il dans les règles qu'il songeât quelque temps à Aman-

dine; mais il avoit l'imagination aussi froide que le corps, et néanmoins, en dépit de tant de froid, il s'endormit.

Il eut à peine fermé les yeux, que des songes propres à glacer d'effroi vinrent s'essayer autour de lui. Tout étoit assorti dans le palais de la fée.

Il vit des monstres bien plus laids que la chimère, mais il n'en fut que médiocrement étonné; l'image de Grognon vint ensuite, cela ne lui fit pas plaisir, car il n'aimoit pas rêver de chats, encore moins de chats fâchés, et Grognon le paroissoit étonnamment; il secouoit sa patte sanglante; ses yeux étoient ardents, son poil hérissé, ses oreilles basses, et il menaçoit des griffes et des dents la princesse Amandine.

Amadil ne put tenir contre cette peinture effrayante, il s'éveilla tremblant et couvert de sueur; il crut qu'Amandine étoit en danger, et que son songe étoit mystérieux. Alors, sans songer qu'il ignoroit les chemins, qu'il étoit nuit, qu'il faisoit froid, et qu'on ne quittoit pas un hôte sans le remercier du gîte, il partit comme un éclair.

CHAPITRE IX

Où l'on apprendra, entre autres choses, comment il faut s'y prendre pour étrangler net un conte.

Le cheval d'Amadil secondoit l'impatience de son maître. Si quelqu'un par hasard s'inquiétoit comment ce cheval s'étoit retrouvé, qu'il sache que les chevaux des princes sont toujours sains et saufs, sellés, bridés à la porte du palais des fées.

Sans doute que le cœur du prince fit sur la route plus de deux pages de métaphysique. Le héros d'un roman moderne en eût fait plus de quatorze à sa place : pour lui, il rêvoit sobrement; et, content de ce qu'il apercevoit en gros des sentiments de son cœur, il ne s'amusoit pas à en considérer scrupuleusement toutes les facettes, simplement pour l'ennui du détail.

Sa course fut si précipitée, que le jour naissant le trouva déjà dehors des États de la fée aux Glaçons. Aux premiers rayons du soleil, la nature lui parut sortir encore une fois du chaos, tant la variété des couleurs lui fit plaisir. Depuis qu'il avoit quitté la cour de Zinzim, il n'avoit vu que du bleu et des glaçons plus tristes encore que le bleu. D'ailleurs sa surprise étoit naturelle et excusable. Il se trou-

voit dans les avenues du palais de la fée Vengeante; l'art y avoit épuisé sa science et son goût, la nature y avoit rassemblé ce qu'elle avoit de plus rare, et tout y étoit fait pour enchanter les regards.

Vengeante étoit reine des fées et des enchanteurs; son nom et sa puissance étoient formidables, mais ce n'étoit qu'aux méchants. Elle soutenoit les foibles contre la tyrannie des puissants; c'est elle qui punissoit de châtiments terribles les enchanteurs qui abusoient de la force de leurs secrets pour plier tout au ton de leurs caprices et pour faire des malheureux; c'est elle qui confondoit dans le tas des femmes vulgaires ces fées fantasques qui dérangent les astres sur un simple mouvement de curiosité.

Les fées n'étoient pas, comme on voit, purement républicaines et indépendantes; la terre auroit eu trop de tyrans. Cette sublime catégorie se rapprochoit autant de la nature humaine par ses foiblesses qu'elle s'en éloignoit par ses connoissances, et c'eût été confier un pouvoir sans bornes à des mains trop fragiles. Aussi l'intelligence éclairée qui gouverne l'univers les avoit-elle immédiatement soumises à une fée plus parfaite, plus puissante qu'elles, et qui n'obéissoit qu'à la loi.

C'est chez cette auguste fée qu'Amadil arriva bientôt. Les livres du destin s'ouvroient pour elle, elle étoit prévenue sur toutes les aven-

tures de ce prince; et, dès qu'il parut aux portes du palais, elle donna ordre qu'on l'introduisît.

Amadil avoit lu tous les contes des fées, depuis l'*Oiseau Bleu* jusqu'à *Tanzäy;* mais il fut forcé de convenir que les palais brillants qu'on y vante n'étoient point comparables à celui qu'il vit pour lors.

Un globe de feu détaché du firmament servoit de trône à la fée; des colonnes de lumière soutenoient des cintres faits du plus pur arc-en-ciel, et formoient une architecture si brillante, que les regards n'en pouvoient soutenir l'aspect.

Toutes les intelligences qui conduisent les différentes évolutions de la nature étoient, au pied du trône, rangées par degrés, selon la noblesse de leur origine et la dignité de leurs fonctions. Leurs corps diaphanes recevoient toutes les impressions de la lumière qui les pénétroit; ils étoient comme une vapeur légère teinte de couleurs fraîches, brillantes et variables; mais rien n'égaloit la majestueuse beauté de la fée. Amadil n'osoit lever les yeux sur elle; vingt fois il ouvrit la bouche pour parler, et vingt fois le respect la lui fit fermer. Alors la fée prit la parole, et lui tint, au sujet de ses malheurs, un discours si sublime que, pour le répéter dignement, il faudroit être inspiré. Tout ce que l'auteur peut en rapporter, c'est que Vengeante, après avoir rassuré

Amadil sur le sort d'Amandine, lui permit de se livrer à l'espérance de la posséder.

Le prince seroit mort de plaisir pour un moindre sujet; mais la fée ajouta que son bonheur étoit retardé nécessairement par une difficulté légère en apparence, mais en effet très difficile à lever, et de la nature de laquelle il devoit seul s'instruire; qu'en attendant il pourroit jouir du plaisir de voir la princesse.

Dès qu'Amadil sut qu'il alloit voir la princesse, il crut qu'il seroit en état, avec une consolation aussi douce, d'attendre longtemps un plus grand bonheur sans s'impatienter; on lui indiqua l'appartement où étoit la princesse; il y courut avec précipitation; cependant on ne lui avoit rien permis qui ne fût tacitement conditionnel, et il se promettoit un plaisir qu'il devoit encore acheter.

On ne pouvoit entrer d'aucun côté dans l'appartement où étoit Amandine; il recevoit du jour d'une croisée qui donnoit sur la terrasse du jardin; une fée de la suite de Vengeante, qui accompagnoit Amadil, lui annonça que ce n'étoit encore qu'à travers le talc des fenêtres qu'il pouvoit voir la princesse; ce talc étoit trouble et épais; il falloit avoir les yeux collés dessus pour apercevoir quelque chose; le prince essaya de s'en approcher, mais son nez s'opposoit à ses desseins : en vain mit-il en œuvre toutes les postures qu'il put imaginer; la nuit le trouva plongé dans le

chagrin d'être si près d'un bonheur dont il ne pouvoit jouir; il passa sur la terrasse, et attendit patiemment que le soleil vînt éclairer de nouveaux efforts. Il prononçoit sans cesse le nom d'Amandine, mais cette princesse, que les charmes de Vengeante entretenoient dans une douce léthargie, n'étoit pas en état de lui répondre.

Ce n'étoit qu'après une petite suite d'aventures qu'Amandine se trouvoit dans le palais de la reine des fées; nous l'avons laissée dans son appartement, livrée aux fantaisies du prince Colifichet. Ce prince avoit naturellement plus de désirs que d'éloquence; dès qu'il se vit seul avec elle, il crut pouvoir jouir des privilèges du pays, sans se donner la peine d'en détailler l'agrément. Amandine, qui avoit conçu le dessein de batailler sur tout, fut très surprise de voir qu'il retranchoit jusqu'aux moindres préliminaires, et qu'elle s'étoit en vain promis de gagner du temps. Sa robe, qui étoit d'étoffe légère, ne devoit pas faire une longue résistance; car, tout petit que fût le prince, il ne manquoit ni de forces ni d'adresse pour s'en débarrasser; ainsi elle sentoit qu'elle touchoit presque à ce moment redouté, dont elle n'avoit pas même pu jusque-là supporter l'idée.

Le désespoir lui donna des forces, elle s'échappa des bras du prince, qui la resserroient fortement, et se jeta dans son cabinet

de toilette, qui se trouva ouvert comme par hasard.

Le cabinet de toilette avoit une issue qui donnoit dans le jardin, et qui se trouva encore ouverte pour favoriser la fuite de la princesse. Colifichet voulut la suivre, mais il s'étoit, par malheur, trop paré pour la cérémonie; ses cheveux cadenatés s'embarrassèrent dans le premier espalier qu'il trouva sur son chemin, et il ne fit, pour se tirer de là, que des efforts inutiles; quelque incommode que fût sa situation, il fut contraint d'y demeurer jusqu'au jour.

Il réclamoit la princesse Amandine, qui seule pouvoit l'entendre, car il étoit trop éloigné de toute autre assistance; mais cette princesse n'étoit occupée que de sa fuite, et n'étoit pas tentée de remédier à un accident qui lui étoit favorable. Colifichet étoit désolé; il ne croyoit pas qu'un prince destiné à être mari dût s'attendre à tant de rigueurs; il ne savoit pas encore que, quand on n'a pour plaire que ce titre, on n'est pas trop avancé, et que ce n'est pas même un préjugé heureux.

Il ignoroit qu'il étoit en concurrence avec un rival d'un mérite décidé, et qui avoit su plaire; et par qui ce mystère lui eût-il pu être révélé? Amandine et Amadil s'aimoient, il est vrai, mais c'étoit là le premier commerce de galanterie où l'on se fût passé de confidents, comme de serments et de déclarations, et les

deux amants s'étoient entendus sur de simples regards équivoques pour tout autre; qui donc eût pu les trahir?

Cependant rien ne s'étoit opposé à la fuite d'Amandine; le jardin même s'étoit ouvert; elle se jeta dans une forêt qui n'en étoit pas éloignée; tant que ses forces le lui permirent, elle marcha toujours; enfin, accablée de lassitude, elle se coucha au pied d'un arbre, et s'endormit, sans considérer ni l'horreur ni le danger du lieu. Tandis qu'elle se livroit au sommeil, elle fit, sans s'en apercevoir, un chemin considérable. C'étoit Vengeante qui avoit tout combiné pour sa fuite; des génies, ministres de la fée, transportèrent la princesse endormie dans le même appartement où son sommeil magique duroit encore lorsqu'Amadil essayoit inutilement de la voir; cet amant malheureux avoit déjà vu trois fois mourir le jour, trois fois il l'avoit vu renaître, sans avoir pu satisfaire son amoureuse curiosité. On lui a reproché quelque part de n'avoir pas cassé les vitres; sans doute que cet expédient merveilleux ne lui vint pas à l'esprit.

Sans cesse il mettoit en usage tout ce qu'il avoit d'adresse pour s'approcher de ces fenêtres qui recéloient ce qu'il avoit de plus cher; son nez traversoit tous les desseins de son cœur; enfin l'amour qu'il avoit pour Amandine dessilla les yeux de l'amour-propre; il commença à s'apercevoir que, sans la longueur de son

nez, il verroit facilement. Dès qu'il eut fait le premier pas, le reste fut bien aisé à faire; tout ce qu'on lui avoit dit sur son ridicule lui revint à l'esprit. « Peste soit du nez ! » s'écria-t-il; il n'eut pas le temps de prolonger l'imprécation; le ridicule dont il se plaignoit étoit déjà tombé, parce qu'il étoit reconnu, et son nez étoit devenu tout à coup beaucoup mieux fait qu'un nez ordinaire; mais ce ne fut pas la seule merveille qui dût l'étonner. Dans le moment même qu'il s'aperçut du changement qui s'étoit fait chez lui, le salon s'entr'ouvrit, Amandine s'éveilla, le prince alla se jeter à ses genoux; il alloit sans doute lui dire bien des choses qu'elle eût écoutées avec plaisir, quand tout à coup Bleuâtre, à qui son ancienne forme étoit rendue, parut dans le fond du jardin. Andremire sortit tout à coup d'une couche de melons, où Tortillon l'avoit semé; il reconnut Bleuâtre et son fils, il les embrassa tendrement, il admira la beauté d'Amandine et sa modestie, et loua Amadil de son choix.

Amandine ne comprenoit rien à tout ce qui se passoit sous ses yeux, mais elle voyoit bien qu'il y avoit dans son histoire du surnaturel qui ne lui déplaisoit pas. Ces deux couples d'amants heureux partirent bientôt pour Zinzim après avoir remercié Vengeante.

La cour de Zinzim étoit pour lors en confusion. Colifichet, qu'on avoit décroché, avoit inutilement fait chercher Amandine. Mazette

accusoit tout le monde de mauvaise foi, et ne parloit que de vengeance : mais, dès que le char de Bleuâtre parut dans le palais, Mazette reprit, avec son fils, le chemin de ses États, sans s'en faire prier; Tâtonnet et Filigranne, qui ne pouvoient mieux faire, accordèrent sans peine leur fille à Amadil; les noces de ces heureux amants suivirent de près. Bleuâtre y joignit les siennes : alors Tortillon, autrement Grognon, voyant tout le monde heureux, se sauva de rage sur les tuiles, et les cheminées d'alentour retentissent encore de son désespoir.



LA

BELLE PAR ACCIDENT

CONTE DE FÉE



LA

BELLE PAR ACCIDENT

CONTE DE FÉE



Un roi d'Astrakhan mourut, laissant pour héritier un prince en bas âge, sous l'autorité de sa mère. Cette reine avoit pour son fils toute la tendresse imaginable, ne le perdoit jamais de vue, le faisoit même coucher à côté de son lit.

Étant sujette à des insomnies, elle avoit rassemblé autour d'elle beaucoup d'endormeuses

de profession, très habiles à provoquer le sommeil par de légères frictions sur toutes les parties connues à disposer l'esprit à l'assoupissement, en l'amusant par des contes de toute espèce, et surtout par des contes de fées.

Le petit prince, tapi dans sa couchette, prit tant de goût pour ces histoires pleines de merveilleux, qu'il se faisoit raconter de jour tout ce que le repos pris pendant la nuit l'avoit mis dans le cas d'en perdre. Incessamment il ne donnoit plus de relâche aux endormeuses: il en falloit faire chercher sur tous les marchés de l'Asie, qui pussent arriver avec un nouveau répertoire. Il en perdoit le boire et le manger.

La reine, se défiant d'un goût aussi décidé pour les fables de cette espèce, voyant qu'il avoit besoin de toute autre instruction, voulut en vain réprimer une passion pétrie, pour ainsi dire, avec le sang, ou au moins cesser de la nourrir, en éloignant les endormeuses de la cour.

Les jeunes courtisans les eurent bientôt remplacées. Le gouverneur lui-même devint conteur, pour ne pas compromettre son crédit; et tout concourant à entretenir ce jeune prince dans ses fausses idées, la nature devint à ses yeux un enchantement.

Une soùris qu'il voyoit trotter étoit la bonne petite souris; un perroquet, même un pivert, l'oiseau bleu; un serpent, selon la couleur, ou le serpentin vert, ou la fée Manto; une vieille

rabougrie, ou un derviche bien crasseux, Urgande la méconnue, ou l'enchanteur Pandragon. Enfin, la première fois qu'il put être frappé par la saillie d'un jet d'eau, placé dans un de ses jardins pour en faire l'ornement, il voulut persuader à son gouverneur qu'ils avoient trouvé l'eau qui danse.

Les premières méprises avoient amusé la reine; la persévérance l'alarma sérieusement: elles sembloient prendre le caractère de l'entêtement le plus décidé, et on eut bientôt lieu de s'apercevoir que le mal seroit sans remède.

La reine vouloit établir son fils. De concert avec le conseil d'État, elle avoit arrangé pour lui le mariage le plus avantageux. Il devoit épouser Bellasire, fille unique et seule héritière du roi de Candahar. Cette jeune princesse réunissoit les dons le l'âme, de l'esprit et du cœur aux avantages de la beauté. Les deux familles étoient unies par les liens du sang : les deux empires se touchoient; la nature, la politique et l'amour sembloient présider à cette alliance. Quelle fut la surprise de la reine, lorsque son fils refusa opiniâtrément la main de sa charmante cousine! Il étoit, disoit-il, rempli d'amitié pour elle; mais elle avoit, à ses yeux, un grand défaut : elle n'étoit pas fée, et il avoit fait vœu de n'épouser qu'une fée.

« Prince, lui dit la reine, je ne révoque point en doute l'existence des fées; mais je suis convaincue de la fausseté des contes qu'on vous

en a faits. Surtout je nie qu'aucun souverain connu sur la terre en ait pu faire entrer une dans son lit. Votre arbre généalogique fait remonter votre origine à l'antiquité la plus reculée : et tous vos aïeux ont épousé des femmes. Renoncez à vos rêveries. Tranquillisez vos peuples sur la succession de leurs maîtres et votre famille. Craignez d'attirer dans le voisinage un puissant ennemi, si vous vous refusez aux avances du roi de Candahar. Vous avez des rivaux bien dangereux, je vous en préviens. »

Le prince baissa les yeux. La reine l'abandonna à ses réflexions, et ordonna au gouverneur de son fils d'aller décider son élève à accepter la main qui vouloit bien se donner à lui.

Le gouverneur crut devoir épuiser tous les lieux commùns de la politique; mais il fut bien vite arrêté. « Je n'ai pas besoin, monsieur, d'augmenter mes États, mais de faire fleurir ceux que je possède. Si la stérilité d'une partie de mes terres en éloigne la population, un coup de baguette remédiera à ces désavantages; il fera jaillir des fontaines au milieu des déserts, et couronnera de superbes forêts ces montagnes arides, dont l'affreux aspect désole ajourd'hui la vue. Des palais enchantés, sans avoir épuisé mes trésors, me suivront partout où je voudrai faire ma résidence. Des murs d'acier défendront au besoin mes frontières; et quel ennemi osera m'attaquer, quand je

pourroi l'environner de monstres, et déchaîner contre lui les éléments?

« — Mais, répondoit le gouverneur, quand il seroit possible que vous épousassiez une fée, ne vous exagérez-vous point trop leur pouvoir? L'histoire embellit les événements qu'elle rapporte : les contes méritent encore moins de confiance.

« — Il n'est pas douteux, monsieur, que les fées ne soient très puissantes; que j'en épouseroi une, parce que je le veux absolument, et que vous connoissez ma volonté. Je vous ai d'ailleurs raconté mes rêves à ce sujet, et vous les avez jugés très extraordinaires, très positifs. En un mot, mon parti est pris, que ma belle cousine prenne le sien. J'attendroi dans ce palais l'apparition de la souveraine qui doit partager mon trône; mais si l'on me persécute, je sors de mes États, pour aller la chercher par toute la terre. Vous m'étonnez d'ailleurs en montrant de l'opposition à mes plans, après y avoir tant applaudi. »

La conscience du gouverneur n'étoit pas nette. Ce petit reproche lui fit apercevoir que le métier de flatteur avoit tôt ou tard ses inconvénients. Honteux de l'inutilité de ses remontrances, il alla rendre compte à la reine des dispositions du prince. Combien se reprocha-t-elle alors l'extravagance de l'éducation qu'elle lui avoit laissé prendre! mais le mal étoit fait.

N'en accusant qu'elle-même, elle conçut un

violent chagrin, dont la suite abrégea ses jours. Son fils en fut touché, mais point assez pour renoncer à son entêtement. Bientôt après il prit les rênes de son État, sous le nom de Kalilbadkan.

Le nouveau souverain fit part de son avènement au trône à ses alliés et à ses voisins, et surtout au père de Bellasire. Ses dépêches pour le roi d'Astrakhan et son aimable fille ne faisoient aucune mention du mariage prémédité. Kalilbad y paroissoit tout plein de sa douleur, et elle lui pouvoit servir d'excuse, mais, bien loin de s'occuper de la suite du traité avantageux entamé en son nom, n'appréhendant plus de remontrances, il s'abandonnoit plus que jamais à l'idée de son établissement fantastique; cependant pour épouser une fée il falloit la trouver, et cette première difficulté n'étoit pas facile à surmonter.

De dessein prémédité, il s'égaroit à la chasse, et cela ne le conduisoit qu'à de la lassitude et de l'incommodité. Il avoit trouvé au fond des cavernes des reptiles dangereux, des animaux féroces; ces différentes rencontres avoient exercé sa patience, et mis, sans qu'il en eût tiré d'autre profit, ses forces et son courage à l'épreuve.

Enfin, las de battre la campagne et de s'exposer sans succès, ayant ouï dire que les objets de ses désirs étoient friands de parfums, il établit dans un appartement reculé de son palais un autel de fleurs, renouvelé par lui tous les

jours, et sur lequel il fit brûler les plus précieux aromates de l'Arabie et des Indes.

La vapeur des drogues mises en sacrifice remplissoit seule encore cette espèce de solitude, la force en ébranloit son cerveau sans le faire jouir du moindre petit succès, lorsqu'une scène qui se passoit sous les fenêtres de son laboratoire magique, venant ranimer ses espérances, lui parut mériter la plus sérieuse attention.

Les croisées de l'appartement donnoient sur une rue détournée. Vis-à-vis d'elles, deux vieilles, couvertes de haillons, s'étoient retirées sous un toit avancé, pour trouver un abri pendant la pluie; assises là, sur deux grosses pierres, elles y écossoient leurs fèves. Elles reconnoissent leur souverain à travers les vitres, et remarquent l'attention très réfléchie dont il les honore.

Elles étoient, comme tout le reste du peuple, imbues de sa manie : « Tiens, dit Cancrélade à Mophétuse (c'étoit le nom des écosseuses) vois comme le roi nous regarde! S'il alloit nous prendre pour des fées, cela seroit plaisant. Seconde-moi bien, nous allons faire un haillbrénik, qui lui mettra l'esprit en campagne pour plus d'un jour.

« Plie les deux derniers doigts de ta main gauche sous ton pouce.

« Élève les deux autres, et pose-les sur ta bouche.

« Ferme les yeux.

« Présente, vis-à-vis des miens, à la distance où tu es, la paume de ta main droite renversée : n'importe en quel sens.

« Au signe que je ferai, en élevant un doigt, tu te lèveras en pied, les mains pendantes.

« Quand je me lèverai, tu t'accroupiras.

« Tu me tendras les deux mains jointes ; je les lierai avec un jonc tiré de notre panier.

« Tu souffleras trois fois sur le lien ; je le laisserai tomber.

« Tu jetteras au milieu de la rue trois poignées de cossats, à ta droite, à ta gauche et en avant de toi, et moi, trois poignées de fèves.

« Tu tourneras à droite, à gauche : j'en ferai autant de mon côté.

« Nous nous embrasserons, et nous partirons, en emportant notre panier chacune d'une main.

« Il faut opérer vivement, aisément, sans jeter un seul regard du côté de la fenêtre. Si notre maître a la complaisance de nous regarder faire, qui peut savoir ce que nous en tirerons par la suite ? »

Les deux vieilles exécutent leur scène en créatures qui ne sont pas novices dans l'art de faire tourner le sas. Kalilbad y prête une attention si soutenue, qu'il est prêt à en perdre la respiration.

Les burlesques opérantes étoient disparues depuis longtemps, et lui, absorbé dans ses

réflexions, dans ses conjectures, il demeuroit encore les yeux fixés sur l'endroit où il les avoit vues.

« Heureux Kalil, se disoit-il, enfin les fées ont daigné se montrer à toi! Ne sois dupe ni de la laideur ni du délabrement de leurs habits. Tout ce qu'elles ont fait devant toi sous cette vile écorce enveloppe de profonds mystères. Que ne les as-tu fait suivre! Mais sans doute elles se fussent évanouies, et tu aurois pu trahir ton secret et le leur. Mérite leur entière confiance par ta discrétion, par ta réserve. Elles se laisseront sans doute apercevoir de nouveau. Elles ont fait des signes : étudie-les ; ils doivent renfermer des instructions sur la conduite qui t'est imposée, et présenter un tableau des espérances flatteuses dont on permet à ta passion de se nourrir.

« Rêvons un peu... Deux doigts sur la bouche semblent recommander la discrétion... Une main en avant, de la précaution, de la retenue... Un lien formé d'une branche de roseau sec est un lien léger. Si on souffle trois fois dessus, il se rompt... Ceci apprête beaucoup à penser...

« Quand l'une s'élevoit, l'autre s'abaissoit. Il faut savoir se céder tour à tour : cela s'explique assez naturellement... Mais que veulent dire ces cossats, ces fèves écrasées?... Attendez, je crois le tenir... Abandonnez-moi vos ennemis; je vous livre les miens, ne les ménageons pas...

Oh! il se pourroit que l'emblème fût un peu plus noble! Nous l'examinerons à loisir.

« Tourner à droite, tourner à gauche, revenir, s'embrasser?... Je crois que j'y suis... Une fée a ses affaires : j'aurai les miennes; chacun va de son côté. On n'est pas toujours sur les épaules l'un de l'autre : ensuite on se retrouve avec plaisir, et cependant on porte à deux mains le panier à deux anses; image d'une société parfaite, dont on partage également le fardeau... Si j'ai bien saisi tous les signes, je crois avoir le mot de l'énigme. »

Kalilbad rêvoit ainsi depuis trois jours, en s'impatientant de ne rien voir arriver de nouveau, quand les vieilles reparurent sur la scène encore plus déguenillées.

L'une d'elles (c'étoit Cancrélade) s'appuyoit sur un bâton fourchu; l'autre lui faisoit résonner aux oreilles des castagnettes : elles s'assirent sur les mêmes pierres.

Cancrélade fiche en terre son bâton, la fourche en bas. Mophétuse veut l'en arracher. Cancrélade tire un sifflet de sa poche, en fait retentir trois fois le son aigu, et le bâton reste à sa place. Cette farce burlesque se répète trois fois : elle eût été suivie de quelque autre cérémonie bohémienne, car les dames étoient de cette caste honorable, quand la patience échappe à Kalilbad. On l'a fait assez rêver : les mystères le désespèrent; il faut que l'aventure s'éclaircisse et se dénoue.

Il sort précipitamment du cabinet des parfums, et ordonne à un page de lui aller chercher les vieilles à l'endroit qu'il lui désigne. Le page obéit : lui, cependant, prodigue les aromates et met en ordre les fleurs dont il a paré son autel.

Le page a fait sa commission. Les femmes l'ont suivi sans hésiter, et sont introduites dans le cabinet mystérieux, dont la porte se ferme sur elles.

« Je sais qui vous êtes, mesdames, dit Kalilbad profondément incliné. Ce déguisement recherché ne peut vous rendre méconnoissables. Pourquoi vous obstiner à cacher vos célestes beautés, votre jeunesse éternelle, sous l'odieuse apparence de la décrépitude et de la difformité? Voyez l'autel paré chaque jour pour vous y rendre hommage, pour vous y offrir avec un cœur entièrement dévoué la puissance et les trésors qu'il plut à la fortune de faire tomber entre mes mains; et, si mes vœux ne sont point téméraires, s'ils n'ont rien d'offensant pour vous, au lieu de m'indiquer obscurément vos volontés par des signes, faites connaître à l'heureux Kalilbad à quel prix vous mettez votre alliance et la faveur signalée qu'il attend de vous. »

Cancrélade prit la parole : « Sire, votre cabinet est fort joli et sent très bon. Vos vues sont honnêtes et nous sont très agréables. Nous voudrions pouvoir nous montrer à vous sur-

le-champ, telles que nous sommes, et il n'y auroit rien à perdre, ni pour vous ni pour nous : mais nous ne pouvons nous communiquer aux hommes, d'une certaine communication, qu'avec des précautions extraordinaires. Avant qu'ils puissent parvenir à jouir des perfections dont nous sommes l'assemblage, il faut qu'ils aient su surmonter les sujets de dégoût dont il a plu au destin de voiler, pour eux, notre apparence. En un mot, sire, imaginez une rose que vous ne pouvez flairer sans péril de la vie, à moins d'en avoir arraché, une à une, toutes les épines qui la défendent. Prenez garde à ce que je vous dis. Jusqu'ici nous n'avons indisposé que la vue, le moins délicat de tous les sens; que seroit-ce si les autres étoient entièrement révoltés? Et cependant vous serez encore trop heureux que nous ne vous abordions pas en serpent à sonnettes, en crocodile, en dragon, en hydre. Rendez-en grâces à votre zèle, à nos bontés, à la faveur du sort; mais préparez-vous à surmonter tous les dégoûts imaginables, si vous voulez parvenir à des jouissances dont un humain ne sauroit être rassasié.

« — Ah! madame! s'écrie Kalilbad, enchanté d'un propos si parfaitement conforme aux idées dont il s'étoit laissé remplir la tête, je perce à travers ce nuage dont il vous a plu de vous envelopper à mes yeux : j'entrevois les admirables beautés de votre corps, seules compa-

rables à celles de l'esprit qui dicta le discours que je viens d'entendre, et où brille tant de sagesse. Ne craignez rien de la révolte de mes sens contre la force de ma persuasion : elle saura les assujettir.

« — Il faut vous l'avouer, prince, répond Cancrélade; si nous nous écartons des hommes, leur défaut de courage, de persévérance en est la cause. Ils sont arrêtés par le moindre dégoût, par le plus léger obstacle; et, tant ils sont bizarres, quelquefois le défaut d'obstacle leur fait abandonner une belle entreprise qu'ils avoient formée. Vos sentiments, vos dispositions méritent de notre part plus de confiance. Je ne vous cacherai pas cependant que nous risquons beaucoup en vous admettant à l'épreuve. Si vos résolutions manquoient en chemin, vos espérances s'évanouiroient pour toujours; vous vous seriez exposé à un châtiment sévère, et nous à la risée du Ginnistan. Convaincues de nous être témérairement livrées, il nous seroit expressément défendu d'approcher désormais des hommes, et vous savez ce que c'est qu'une défense pour une personne de notre sexe. Mais, sire, nous voulons en courir les risques : notre étoile, peut-être notre inclination nous forcent à donner dans l'aventure. Dans trois jours, à l'entrée de la nuit, le page qui est venu nous chercher nous trouvera toutes deux à celle des portes de votre palais qui donne sur la rue où nous nous sommes laissé apercevoir. Préparez le lit nup-

tial dans ce cabinet où nous sommes. Nous dédaignons toute espèce de somptuosité. Votre autel paré de fleurs nouvelles, vos parfums, voilà les dons de vous qui nous ont été agréables; vous pouvez les redoubler sans en craindre la profusion; nous sommes nées dans les odeurs. Pratiquez dans la porte de votre cabinet, absolument vers le bas, un trou plus gros qu'une aveline tout au plus; chacune de nous y présentera successivement le petit doigt. Examinez bien; et votre choix étant fait, la main et le cœur suivront le doigt que vous aurez préféré. Vous tiendrez l'anneau nuptial tout prêt. Un petit coffret d'ébène contiendra les cadeaux, les galanteries que vous destinez à votre épouse, et la couronne. Il faut qu'elle soit petite, toute de diamants; nous n'en pouvons pas porter d'autres. Mettez cela sur l'oreiller. Ne conservez de lumière qu'autant de temps qu'il en sera besoin pour vous déterminer sur le choix; en vous décidant, soufflez, soufflez trois fois pour ne pas manquer votre coup; car les enchanteurs sont bien malins et bien jaloux : si vous ne nous receviez pas dans la plus exacte obscurité, vous pourriez courir de grands risques. »

Le roi d'Astrakhan donne dans tout ce qu'on lui propose. Les bohémiennes se retirent. Le page demeure à l'entrée du cabinet, s'étonne du ton respectueux dont son souverain leur parle, et les reconduit à la porte du palais, par laquelle il les avoit introduites, en fermant les

yeux, pliant les épaules et se bouchant le nez.

« Tu lui en as bien dit, dit Mophétuse à Cancrélade, quand elles crurent pouvoir parler sans être entendues.

« — Oh ! camarade ! Il goboit tout, et je n'en pouvois pas trop dire, pour me mettre dans le cas de pouvoir accrocher le petit coffre d'ébène ; mais nous avons bien des précautions à prendre. Ce qui me rassure, c'est que le roi n'a pas le nez si fin que son page ; d'ailleurs il se le farcit de tant d'odeurs, qu'il n'est pas impossible de lui en imposer. Mais comme, au dire de notre quartier, nous ne flairons pas comme baume, il faudra renchérir sur l'art. Nos habits sont de moitié de l'infection dont on se plaint ; nous entrerons dans le cabinet, baignées, savonnées et nues, à la réserve de la chemise qui sera nette et parfumée, car j'y emploie un boisseau de genièvre.

« — Et où est cette chemise ? dit Mophétuse. A toi et à moi, nous n'en avons que deux, encore sont-elles déchirées. — Tais-toi, dit Cancrélade ; tu es pauvre d'invention. De deux vieilles chemises on en fait une neuve : c'est là le plus petit de nos embarras. Mais où est le doigt qui osera se montrer par le trou ? Est-ce le tien, qui est galeux et écaillé comme le reste du bras ? Vois le mien ; j'en eus toujours soin, parce qu'il me sert à pincer la guitare. Nous rognerons l'ongle : nous l'amincirons ; un peu de blanc, un peu de rouge, en feront un petit

doigt fait pour tenter un empereur. Quand Kalilbad aura vu ce charmant petit bijou, il ne demandera pas à en voir un autre. Au pis aller, d'un coup de langue on y fait un petit changement, et on montre toujours le même. D'ailleurs ne sois pas jalouse de ma fortune : elle peut avoir des risques; mais, si je puis mettre la main sur le petit coffre, il est à nous deux, et je te fais partager la couronne. »

Mophétuse abandonna le premier rôle à sa camarade, en rendant hommage à la supériorité du talent, et toutes deux travaillèrent de concert aux préparatifs.

Trois jours se sont bien lentement écoulés pour l'impatient roi d'Astrakhan. Ils lui avoient duré trois années. L'heure tant désirée arrive; il a redoublé de fleurs et d'aromates. La nuit a étendu ses voiles les plus sombres, et le page vient l'avertir que les femmes qu'il a mandées, sans doute pour lui dire la bonne aventure, sont arrivées.

« Pour me la dire, Yanqua! s'écria-t-il; tu te trompes, c'est pour me la donner. Conduis-les à cette porte-ci, et retire-toi sans regarder. Ta fortune, ta vie répondent de ton obéissance. » Le page exécute, sans répliquer, l'ordre qu'il vient de recevoir.

Les vieilles sont à la porte, et frappent trois petits coups pour avertir de leur présence.

Kalilbad répond par trois petits coups également distants et modérés.

« Êtes-vous là, sire? dit une voix lente et adoucie.

« —Oui, j'y suis, belles fées, répond Kalilbad d'un ton ému, et qui témoigne son ravissement.

« — Regardez bien, prince, lui dit la voix du dehors, car le petit doigt va passer. Allons, passe... passe... passe, petit doigt! » Et le petit doigt, en trois temps, s'est introduit dans l'ouverture.

Le roi d'Astrakhan se précipite, ventre à terre, pour considérer ce qui vient de se faire jour à travers le petit trou pratiqué dans la porte. Il admire la merveille blanche, couleur de rose au bout, si bien peinte, si bien vernie, qu'on l'eût prise pour de la porcelaine animée. Dans son transport, son ravissement, il voudroit couvrir de baisers, dévorer ce petit chef-d'œuvre; mais, dans l'endroit où il est placé, il ne peut y toucher que du nez.

« Êtes-vous content? dit tendrement la voix du dehors.

« — Enchanté, reprend celle du dedans.

« — Eh bien, sire, si vous voulez être heureux, tuez... tuez... tuez sur-le-champ le lumignon!

« — Meurs... meurs... meurs, lumignon! » cria Kalilbad en soufflant sa bougie, curieux, en faisant preuve d'obéissance, de prouver dès la première conversation qu'il étoit en état de parler le langage des fées.

« Ouvrez la porte, Kalil, dit affectueusement la voix.

> Drogadan chasse :
> Prenez sa place,
> Avant qu'il passe... »

Kalilbad ouvre la porte, se saisit d'une femme en chemise, qu'il trouve sous sa main; et la vieille, transportée comme eût pu l'être un esprit, tant elle parut légère, acheva de rimer en l'air.

L'excès de la préoccupation peut tenir lieu d'un prestige, la grande jeunesse se prêter à des illusions de plus d'un genre; mais il faut bien qu'il vienne un moment de calme. Kalil se fut bientôt mis dans le cas de pouvoir faire des réflexions; et, malgré lui, elles sont très désagréables. A quelle main pouvoit être attaché ce doigt charmant dont la vue lui occasionna de si doux transports? Il en saisit une qui s'égaroit sur l'oreiller pour prendre le coffre. « Que faites-vous là? — Je m'occupois, répond une voix troublée, de savoir si nos conditions étoient remplies. — Voilà, disoit Kalil entre ses dents, une occupation qui me déplaît presque autant que tout le reste (observez que la vieille commençoit à craindre le dénouement; il se répandoit une odeur que celle du genièvre ne pouvoit pas vaincre). — « O ciel! quelle abominable infection! s'écria-t-il; il est impossible d'y tenir. Les fées se

seroient-elles moquées de moi, ou serois-je dupe de moi-même et de ces vieilles créatures? Voyons. »

Il s'élance du lit. Il avoit donné parole de recevoir la dame dans l'obscurité, et il avoit en effet tenu parole; mais, par précaution pour lui-même, et sans prétendre à éclairer ses plaisirs, il avoit caché une lampe à trois mèches sous un grand vase de la Chine. Il a soulevé le vase; il voit le plus odieux spectacle de la nature. C'est la vieille, immobile, presque pâmée, et le petit bout du doigt verni est au bout de ce bras décharné, qui vouloit enlever le coffre. L'infection redoublant de plus en plus autour de cet être effrayant et presque inanimé : — « Abominable monstre! s'écria-t-il, tu n'es pas une fée : tu es une palefrenière du Daggial! » Il court à la croisée du cabinet, l'ouvre avec précipitation, enlève la vieille, comme il eût fait une plume, et la jette par la fenêtre. Elle eut à peine le temps et la force de jeter deux cris.

Débarrassé de cet objet dégoûtant, il sort de son cabinet que l'odeur et l'idée de son aventure lui rendoient insupportable, et va essayer de prendre du repos sur une ottomane dans une pièce voisine. Heureusement il avoit si peu dormi les nuits précédentes, s'étoit donné de si étranges mouvements, pour des préparatifs dont il n'avoit voulu confier le soin à personne, que la lassitude, l'emportant sur le

dépit, le plongea sur-le-champ dans le plus profond sommeil.

La vieille méritoit sa mauvaise aventure. Elle devoit être tombée de la hauteur de trente pieds sur un terrain fort dur ; mais il semble que la fortune se plaise à raccrocher en l'air les sujets de cette espèce, pour les empêcher de se rompre le col. Elle n'étoit qu'à seize pieds du sol, sur lequel elle devoit être fracassée, quand une branche d'arbre l'arrête par sa chemise. La voilà suspendue, et dans un tel équilibre, qu'on eût pu croire qu'elle nageoit en l'air. Il faisoit un vent impétueux, dont tout l'arbre étoit ébranlé, et le squelette plaintif, obéissant à toutes les fougues de l'air, figuroit alors le plus effrayant épouvantail, en action, qu'on eût pu placer pour la défense d'un jardin.

Le désordre apparent de la nature a souvent un genre d'utilité qu'il ne nous est pas possible d'apercevoir. Ce vent impétueux, qui faisoit voltiger la vieille, amenoit en grande hâte du fond de la Perse, vers Astrakhan, deux fées qui venoient de dérober le fils unique d'un prince de Géorgie et d'Irimette au glaive des assassins, sous lequel son père et le reste de sa famille avoient malheureusement succombé. Le jeune enfant étoit parti sans avoir déjeuné, et les dames n'avoient pas même une boîte à bonbons.

Chéridiane, la plus considérable des deux, dit à sa sœur : « Arrêtons-nous dans cette

contrée. Il y a dans le verger qui tient au palais du roi d'Astrakhan un poirier qui porte d'excellents fruits. Ils doivent être mûrs, et rafraîchiront notre enfant. » Elle dit; à son ordre, le nuage s'abaisse et vient raser les murs de l'enclos.

De jour et de nuit, les yeux des fées voient de fort loin et sans lunettes. — « Qu'aperçois-je ? dit Chéridiane. Je vois un spectre qui rôde autour du poirier. Est-ce pour le détruire? Est-ce pour le dépouiller? Mais il ne rôde pas, il va, il vient, il ne s'élève ni ne s'abaisse. Il y a ici de l'extraordinaire. Arrêtons-nous et consultons notre livre. »

Les dames se mettent à l'étude, et apprennent toute l'aventure du roi d'Astrakhan. Depuis longtemps, elles avoient ouï parler de sa manie, et elle leur faisoit compassion.

« Faisons, disent-elles, d'une seule pierre deux ou trois bons coups. Ce prince, sans son travers, seroit assez disposé à faire le bonheur de son peuple; donnons-lui une leçon et apprenons-lui à ne pas donner tête baissée dans tous les contes qu'on lui fait. Pour se marier à une de nous qui ne sauroit que faire de lui, il refuse la main d'une charmante princesse dont il est aimé. Faisons d'abord ce mariage, et nous mettrons ensuite, entre les mains de ce nouveau couple bien assorti, notre petit prince de Géorgie; et par là nous lui procurerons de bons guides et un appui. En attendant,

nous nous amuserons un peu aux dépens du roi, et surtout de la vieille. Nous serons obligées de faire un voyage au Candahar; mais c'est peu de chose. »

Le parti pris, les dames se mettent à l'œuvre, et s'en occupent toute la nuit.

Au lever du jour, le soleil ayant dardé ses rayons en plein sur les yeux de Kalilbadkan, ils l'ont réveillé. Les dégoûts de la scène mortifiante de la vieille se retracent à son souvenir, irritent son esprit, lui font soulever le cœur; mais il se rappelle qu'il l'a terminée par un meurtre; il ne doute pas que la vieille ne soit en mille pièces; et, s'il ne peut échapper aux remords de cette action indigne de lui, il doit au moins en effacer les traces : elles pourroient instruire le public d'une aventure dont le dénouement le couvre de confusion.

Il s'approche en tremblant de la croisée, par laquelle il a si brusquement fait voler la vieille, et la cherche des yeux dans le jardin. Qu'on juge de son étonnement lorsque, au lieu d'un cadavre, il aperçoit un superbe pavillon de velours blanc, suspendu aux branches du poirier; une aigrette en plumes d'autruche surmonte le couronnement de ce pavillon; des glands d'or formés de brillantes cartisanes pendent à toutes les attaches, et ce métal en broderie relevée éclate même sur le dehors de ce somptueux enchantement.

Il se précipite dans le jardin; et derrière des

rideaux qui surpassoient en richesse et en élégance toute la magnificence extérieure, il voit une beauté endormie dont les attraits sont à comparer à ce qu'il avoit pu voir jusqu'alors de plus parfait. Un mouvement rapide, involontaire, le précipite aux pieds de ce prodige. Il se rappelle alors ce que la vieille lui avoit dit et répété, pour le mettre en garde contre le rapport infidèle de tous ses sens. « Ah! infortuné Kalil! s'écrie-t-il, on vouloit faire ton bonheur; tu n'en étois pas digne. Tu n'as pas su vaincre un moment de dégoût. S'il étoit affreux, il étoit passager. Elle laissoit dans ton lit le reste de sa dépouille mortelle pour se régénérer déesse; et dans ta fureur, dans ta folie, tu as jeté par les fenêtres le plus beau chef-d'œuvre des cieux, dont la jouissance t'étoit réservée. Ouvrez les yeux, belle offensée, disoit-il en s'adressant à la dormeuse : voyez les pleurs, le désespoir d'un prince malheureux, prêt à répandre tout son sang en expiation de l'injure dont vous avez à vous plaindre. »

A ces cris de Kalilbad, les jardiniers accourent de toutes les parties du jardin, où leurs travaux les avoient appelés. Ils ne conçoivent pas à quel propos et comment leur souverain a pu faire dresser dans l'espace d'une nuit un aussi superbe pavillon; quelles raisons il peut avoir de former des plaintes aussi amères; quelle est et d'où peut venir cette belle dame, à qui elles sont adressées.

Mais de toutes les confusions, il n'y en a point de semblable à celle de Cancrélade; car c'étoit elle-même que les fées avoient environnée de tout ce faste, et couverte du plus brillant vernis qui fût jamais sorti des trésors de la beauté et des sources de la fontaine de Jouvence.

La vieille regardoit avec surprise ses mains, les promenoit sur sa gorge, y trouvoit des boucles de cheveux d'un blond cendré, dont l'éclat le disputoit à celui des perles. Tout en faisant cette revue, elle aperçoit à sa ceinture un miroir entouré de saphirs. Elle y jette les yeux, et voit une beauté ravissante.

Dans un premier mouvement, elle le retourne pour chercher l'objet merveilleux représenté dans la glace. Un moment après elle y voit cette même figure, obéissant à tous les mouvements qu'elle-même cherche à faire des yeux et de la bouche. Devenue, par l'excès de sa surprise, aussi stupide que belle, elle n'est encore en état de profiter de rien de ce que lui dit Kalilbad, qui s'épuise à ses pieds en protestations et en excuses.

Le palais du souverain s'est rempli de la foule de ses sujets, déjà imbus de la merveille du jour. Le page a conté, à qui a voulu l'entendre, l'histoire des deux vieilles, dont l'une s'est introduite dans le palais, dégoûtante à faire mal au cœur, et s'est réveillée plus belle que l'Amour dans un pavillon de soie et d'or.

Mophétuse avoit rôdé toute la nuit dans les

environs du palais, non sans inquiétude d'en voir chasser avant le jour sa camarade, et se tenant toujours prête à gagner au pied en cas de quelque mésaventure.

« Oh, oh! disoit cette bohémienne, si le diable a fait cela pour Cancrélade, pourquoi n'en feroit-il pas autant pour moi qui ne vaux ni plus ni moins? Je n'avois jamais pensé à devenir belle dame; il ne faut pas refuser cette fortune. Voyons comme celle-ci aura su user de la sienne, et si elle n'aura pas oublié le coffret pour songer à s'attifer. » Tout en grommelant ainsi, elle s'approchoit du jardin.

Cependant Cancrélade, sans rien comprendre à sa magnifique aventure, commençoit à se familiariser avec elle, et se déterminoit à en jouir. Elle donne la main à Kalilbad qui, de la manière la plus suppliante, la lui offroit pour la conduire à la salle du festin, d'où elle doit passer à celle du trône. Des grâces qu'elle ne se connoissoit pas accompagnoient ses moindres mouvements, presque tout jusqu'à elle-même lui étoit étranger, quand elle démêla Mophétuse qui faisoit effort pour percer la foule, en indiquant par des signes connus entre elles qu'elle vouloit absolument lui parler. Le page venoit de l'apercevoir, et crioit : « Écartez-vous; faites place; qu'on se range. Vous en voyez une, et voici l'autre. » Il se fait sur-le-champ un écart : le respect y fait plus que la violence. Dans cette matinée, un

haillon vermoulu en imposoit plus à toute la cour, et à la ville d'Astrakhan, que n'auroit fait l'aspect du manteau royal.

Cancrélade, en voyant Mophétuse, s'arrête d'abord, par l'effet d'un mouvement naturel. Une réflexion s'y est jointe. Mophétuse avoit, sans doute à tort, la réputation d'être sorcière. Jamais sa camarade n'a osé lui en parler crainte de l'indisposer, et de s'attirer de sa part un sort; mais si c'est elle qui, trouvant par hasard la lune en belle humeur, lui a procuré la fortune dont elle jouit, en ne lui parlant pas il y a tout à risquer avec elle : en s'expliquant tout en ira mieux. Mais il faut la voir venir; dans le cas où on ne lui auroit point d'obligation, on trouvera bien le moyen de s'en défaire.

Tout en faisant ce calcul, la vieille rajeunie quitte la main du roi, prend celle de sa camarade : « Sire, dit-elle, il faut que je rentre sous le pavillon, pour m'y entretenir seule un moment avec mon amie.

« Votre amie et vous, madame, dit Kalilbad, êtes souveraines chez moi. » En disant cela, il saisit le bas du haillon qui couvroit Mophétuse, le baise avec respect et s'écarte.

Dès que Cancrélade et Mophétuse furent seules sous le pavillon : « Mais est-ce bien toi ? Comme te voilà belle ! cria celle-ci. — Assez, dit l'autre, est-ce que tu ne le voulois pas comme ça ? Dis donc ?

— Que veux-tu que je te dise ? reprit Mophé-

tuse. Si le diable l'a voulu, il faut bien que je le veuille; mais comment cela t'est-il arrivé?

— Quoi! dit la rusée Cancrélade, tu n'en as donc rien appris, et je pensois qu'on t'eût pu faire au moins une partie de mon histoire; mais la voici :

« Quand je fus entrée dans la chambre du prince, d'abord il étoit tout feu, et tout alla bien. Je tâtonnai pour trouver le coffre et m'en aller; car, par prudence, je ne voulois pas lui faire une longue visite : il me prit la main dessus. Cela lui donna de l'humeur. La peur me prit. Tu sais que, quand j'ai peur, je suis sujette à un accident. Le prince s'échappe du lit, va chercher une lumière qu'il avoit cachée sous un grand pot; et me voilà dénigrée. Il entre en fureur, me saisit, et me jette par la fenêtre, comme il auroit pu faire un volant : heureusement je tombe dans le jardin sur un gros tas de fumier préparé pour des couches. J'étois nue, le froid étoit vif, je m'y enterre jusqu'au col; j'en mets un bon pied par-dessus ma tête, et j'appelle Balabacra.

« — Et qu'est-ce que ce Balabacra? dit Mophétuse. — C'est, répond Cancrélade, un bon petit génie que ma mère m'a conseillé d'appeler quand je me trouverois dans l'embarras. J'appelle donc Balabacra : il vient. « Que me veux-« tu? » m'a-t-il dit. J'ai répondu : « *Beauté,* « *Jeunesse, Richesse.* » Et lui alors : « Quoi! tu « ne veux que cela? Parbleu! on t'a campée dans

« le moule où cela se jette; tu vas les avoir; « mais reste bien close en ton fumier; je t'y fe- « rai croître, reverdir, fleurir comme un rosier.

« Qu'à ça ne tienne! » ai-je répondu, et je me suis blottie dans mon tas. Je m'y enfonçois de toutes mes forces. Balabacra tournoit tout autour de moi en disant son grimoire. « Courage! « courage! me crioit-il de temps en temps:

Tout ce qui pue
Porte salut. »

« Et il travailloit, pour me payer de ma complaisance, à ce beau pavillon qui est la moindre de ses galanteries. De temps en temps il venoit voir si mon rajeunissement avançoit, et il me jetoit par-dessus la tête une pelletée de fumier de plus.

« On se gâte en couchant avec les princes. Voilà que je viens à rêver à toutes ces fleurs, à tous ces baumes dont j'avois respiré l'odeur pendant la nuit. Une impatience me prend, et je sors brusquement du fumier. Balabacra accourt tout en colère : « Oh, la folle, crie-t-il, « qui pouvoit revenir à douze ans! Va, tu viens « de perdre six bonnes années par défaut de « courage. Il valoit mieux te laisser suffoquer. « Allons, tâche de t'en dédommager sur le reste. « Les femmes ne savent point endurer le mal. » « Alors il m'a prise par la main, et m'a con- « duite sur l'ottomane où nous sommes assises.

« Dors, dors, mignonne, m'a-t-il dit, en atten-
« dant le réveil de ton galant. »

« — Quoi! tu n'as plus que vingt ans? dit Mophétuse; et qu'as-tu fait des soixante autres?

« — Balabacra, reprit Cancrélade, les a pris pour son compte : il en commerce avec ceux qui veulent se dépêcher de vivre.

« —Quelque dupe lui prendroit de cette marchandise-là! dit Mophétuse. Mais tout ce que tu me racontes est merveilleux, et il n'a fallu pour cela qu'un tas de fumier : nous en avons un si beau dans notre cour!

« — Hélas! reprend Cancrélade, il falloit qu'on me jetât par les fenêtres pour m'en faire connoître tout le mérite. Dans le fond, ma chère, nous sommes tous ici dupes de notre nez et de nos yeux; sans le fumier, il y a longtemps que la terre seroit aussi décrépite que je l'étois hier. Tout y en dépose journellement, et voilà le mystère qui renouvelle sans cesse les fleurs, les feuilles et les fruits. Va, va, ma chère Mophétuse, va, si tu m'en crois, t'enterrer dans le nôtre, mais si avant qu'il n'y ait que Balabacra qui puisse t'en tirer.

« — Mais, reprit Mophétuse, je ne connois point ton Balabacra.

« — Prends un de mes cheveux, dit Cancrélade; fais-t'en un collier; ils viennent de lui, et l'attireront infailliblement. Quand l'odeur du fumier te portera trop à la tête ou au cœur, tiens bon; appelle, à voix haute, Ba-la-ba-cra.

Tu répéteras trois fois, en laissant écouler un intervalle. S'il ne vient point, après avoir attendu un quart d'heure, tu appelleras de nouveau, et jusqu'à trois fois. Alors il ne sauroit manquer de venir. Quand il sera venu, il te demandera : Que me veux-tu ? Et tu lui répondras, comme j'ai fait : *Jeunesse, Beauté, Richesse;* à quoi il ne manquera pas de répliquer : *Et pour cela qu'est-ce qu'on me laisse?* Alors tu arracheras, mais net si tu le peux, la rognure de l'ongle du petit doigt de ton pied gauche. Il sera comblé de ce présent, et ton affaire ira de suite; mais laisse-le te rajeunir à sa fantaisie ; pour devenir enfant entre ses mains, il ne faut pas faire l'enfant. Tâche d'en sortir, à peu près, âgée d'entre treize à quatorze ans. Alors je te prends pour ma nièce, et te marie au Grand Kan des Tartares. Mais dépêche-toi : on me couronne aujourd'hui. Demain je veux faire reconnoître à ma cour ma nièce Elmazine. Il ne faut pas donner à ces gens-ci le temps de pénétrer dans nos rubriques. Si nous sommes réconciliés avec le Temps, il faut savoir profiter du temps. Allons, ma chère Mophétuse, prends ta course, et va délibérément te plonger dans le fumier par-dessus ta tête. Ce qui se trouvera fait de jour ne restera pas à faire pour la nuit. » La vieille, entièrement persuadée, s'en retourne sur-le-champ à son taudis.

« Cours, cours, disoit Cancrélade en la sui-

vant des yeux, je te l'ai donnée bonne. Si je t'avois su aussi ignorante que tu l'es, je t'aurois hardiment méconnue et traitée comme tu le mérites : mais ce qui est fait est fait. Va enterrer avec toi dans le fumier ce que tu sais de mes véritables secrets, et surtout celui de notre trop ancienne liaison. Ton asthme ne t'y laissera pas vivre un quart d'heure. »

Mophétuse étant partie, Cancrélade, un peu rassurée contre ce qu'elle pouvoit appréhender, ou de son imprudence, ou de son indiscrétion, ou de sa malice, reparoît à l'entrée du pavillon, présente majestueusement sa main à Kalilbadkan, et on s'achemine vers la salle du festin.

La musique du roi précédoit sa marche; une nombreuse suite en augmentoit la solennité; une foule de peuple très curieux, très difficile à contenir, en interrompoit, en troubloit de temps en temps l'ordonnance : pendant que cette pompe traversoit les cours et les appartements du palais, on peut donner un peu d'attention à la retraite bien moins embarrassée de la vieille, qui croyoit courir à la fontaine de Jouvence.

L'impatience de se voir aux prises avec Balabacra lui donne des ailes. Elle seroit bonne à entendre, si quelqu'un avoit la patience de la suivre; elle parle tout haut, et ses phrases sont originalement coupées :

« Cette Cancrélade! c'est pis que le diable pour la malice. Sorcière de mère en fille;

vivre avec les gens depuis tant d'années sans rien dire, et puis, tout d'un coup, Balabacra!... Si elle eût moins pué, elle seroit encore vieille. Voyez le bonheur! On la jette par la fenêtre: elle tombe sur le fumier; et voilà, Balabacra... Balabacra! Je ne veux pas oublier ton nom, mon bon petit génie : mais il ne faudra pas me faire peur. Tu me donneras beauté, jeunesse, richesse; et, s'il ne te faut qu'un bout d'ongle, je t'en ferai bonne mesure. D'abord je ne les rogne jamais; et, si tu prends des années, je t'en donnerai tant que tu en aies assez; tu t'en déferas comme tu le pourras : je n'en reprendrois pas une minute. C'est comme le ventre de ma mère... Allons, Mophétuse, presse-toi: c'est si charmant de se voir jeune et belle; vite, vite, au fumier, et à Balabacra! »

Cependant l'auguste assemblée étoit parvenue au salon où elle alloit se mettre à table. Une estrade, couverte d'un dais magnifique, y attendoit Cancrélade et le roi. Ils n'y étoient point encore montés, lorsqu'une visite inattendue, annoncée par les huissiers du palais, force Kalilbad à aller au-devant d'elle.

Trois dames voilées se présentent. Deux d'entre elles, superbement vêtues, en conduisent une troisième par la main. La parure de celle-ci est simple : elle est vêtue de blanc. Des fleurs, dont elle est couronnée, retombent en festons sur ses épaules et sur sa gorge. Une des dames tient par la main un enfant de six ans, dont le

visage découvert est beau comme celui de l'Amour. Les poètes de la cour disent que les grâces et le dieu de Cythère viennent embellir la fête. Le roi voit la chose dans le plus beau, à sa manière. Cancrélade, sans bien savoir pourquoi, la regarde de travers. « Mettons-nous vite à table, sire; je meurs de besoin. Ces dames vous y feront connoître ce qui les attire ici.

« — Non, madame, répondit Kalilbad. Je manquerois à ce que je vous dois et à vos sœurs les fées, qui viennent sans doute honorer mes noces. Je vais les recevoir, et elles mangeront sous le dais avec nous. » En disant cela, il s'avance au-devant de ses nouvelles hôtesses, auxquelles il fait un compliment très embarrassé, mais le plus juste qu'il eût peut-être fait de sa vie.

« Prince, dit la plus apparente des trois, nous venons assister à une fête qui deviendra bien agréable pour nous, quand elle aura changé d'objet; et, quand nous aurons pu nous faire connoître, vous nous saurez gré de l'à-propos de notre visite.

« — Eh! qui peut vous en empêcher, mesdames? N'êtes-vous pas assurées de triompher ici de tous les cœurs à visage découvert? Est-il une sorte d'hommage auquel vous n'ayez droit de prétendre ici?

« — Nous n'aimons pas, sire, repartit la dame voilée, à jouer un jeu inégal. Avant de nous

faire connoître pour ce que nous sommes, s'il est ici quelque personne qui veuille se donner pour ce qu'elle n'est pas, elle fera bien de quitter son masque. C'est le seul parti qu'elle puisse prendre. »

Chacun cherche des yeux le masque indiqué; personne ne le découvre. La seule Cancrélade paroît être un peu plus au fait, et sans y réfléchir, fait un mouvement comme si elle vouloit se retirer.

« Ne vous en allez pas, madame, lui dit la dame voilée, qui avoit déjà porté la parole: votre présence est trop nécessaire. On ne vous connoît pas ici, où vous vous préparez à jouer le grand rôle. Dites qui vous êtes, sans détour, sans subterfuge; et si, dans votre aventure, il est quelque circonstance qui soit inintelligible pour vous, on pourra vous l'expliquer; mais ne balancez pas... »

Dans une occasion délicate, la finesse et même la ruse ne sauroient remplacer la prudence, qui peut seule conseiller les bons partis. Cancrélade étoit d'ailleurs esclave d'un naturel fortifié par une très vieille habitude; la violence et l'impudence, réunies, formoient son caractère. Il s'échappe avec éclat. Ses regards et son teint s'enflamme, sa bouche se contorsionne; les belles boucles de sa chevelure se soulèvent, s'agitent, et semblent tout à coup des serpents prêts à siffler sur la tête d'une furie.

« Je ne sais, dit-elle à la dame voilée, à

quel propos vous parlez de masque ici. On n'y en connoît pas d'autre que vous; et comme j'y suis maîtresse, je vous commande d'en sortir sur-le-champ, ou je vous ferai mettre dehors.

« — Voilà, reprend la dame voilée, pour une souveraine qui n'est pas reconnue, un ton bien impératif; un propos bien aigre, bien dur, bien grossier dans la bouche d'une femme qui paroît aussi jeune et aussi jolie. Asseyez-vous là, reine de trois quarts d'heure; nous allons voir ce qu'il y a sous le pot aux roses. »

A ce commandement, Cancrélade, comme pétrifiée, s'asseoit, malgré elle, sur une banquette, et semble obéir à un ressort.

La dame voilée tire une baguette de sa manche, en frappe trois fois la terre, en prononçant tout haut :

Une, deux, trois, qu'on aille, on vienne;
Le plus malin, qu'on me l'amène.

A l'instant même, une rosace cramoisi et blanc, faite en point, placée au milieu du tapis de Turquie dont le parquet du salon étoit couvert, se détache avec le bruit qu'auroit fait une trappe soulevée avec effort. Un trou qui s'est formé vomit en trois temps un petit nain chassieux, cornu, velu et bancroche : il étoit nu; un torchon sale lui servoit de ceinture.

« Ah ! c'est toi, Roudougou ! D'où viens-tu? Réponds : je te l'ordonne.

« — Je viens du lac où tout est noir,
Où le matin ressemble au soir.

« — Que fait ton maître?

« — Mon maître tousse, bouffe, souffle :
Il a son soulier en pantoufle.

« — Dis, garnement, quel est ton métier?

« — Je fais le mal, jamais le bien;
Je défais tout et ne fais rien.

« — En ce cas, tu seras aujourd'hui mon ouvrier. Déshabille et rhabille cette princesse, pour qu'elle aille coucher autre part qu'ici. »

Roudougou étale son torchon par terre et se jette à corps perdu sur l'immobile Cancrélade.

« — Allons, princesse du poirier,
L'autre t'attend sur le fumier. »

En un moment, on eût vu arracher d'une main, mettre en tas de l'autre, sur le torchon, les cheveux, les dents, la gorge pêle-mêle, avec les hanches. La peau s'enlevoit sous la griffe, comme celle d'un poisson sous le couteau d'un Hollandois, tout d'une pièce, et se rouloit sur-le-champ comme si elle eût été frite.

Cancrélade, déshabillée et rhabillée en un

clin d'œil, présente un spectacle aussi révoltant à la vue que celui qu'elle avoit offert sous le pavillon étoit ravissant. Alors son immobilité cesse : la volonté qui l'enchaînoit n'opérant plus pour la retenir, elle se lève avec précipitation, traverse en fuyant les appartements et les cours du palais, poursuivie par les huées et harcelée dans les rues par les chiens, que quelque mauvais génie paroissoit avoir déchaînés contre elle. Voilà son cortège, jusqu'au tas de fumier où sa digne compagne étoit presque au moment d'expirer, par l'effet de la mauvaise odeur.

A son approche, Mophétuse, trompée par le bruit extraordinaire qu'elle entend, croit que le génie qu'elle appelle vient enfin à son secours. Elle élève la tête au-dessus des ordures dont elle étoit entourée. « Arrivez donc, dit-elle, Balabacra ! J'étouffe. »

Il faut laisser les deux vieilles s'expliquer sur le fumier : elles ne sont pas là en terre étrangère; des objets plus intéressants que ces tristes et fausses créatures nous rappellent au palais du roi d'Astrakan.

Roudougou, chargé de son paquet, est rentré par le trou dont on l'avoit vu sortir. La rosace se rattache comme d'elle-même au tapis, sans qu'on puisse en apercevoir la couture.

La dame voilée adresse la parole à Kalilbad, étourdi par la scène extraordinaire dont il venoit d'être témoin.

« Vous voyez, prince, à quelle abominable créature vous avez pu être lié. Cependant je ne dois point vous laisser ignorer qu'elle n'est pas coupable du dernier prestige dont vous alliez être la dupe. »

Alors elle lui dévoila le secret de cette brillante transformation, opérée pour lui faire mieux sentir l'inconvénient de désirer des prodiges, et en amortir en lui le goût immodéré.

« Il se pouvoit, sire, poursuivit-elle, d'après votre manie si généralement connue de ne vouloir épouser qu'une fée, qu'une femme plus instruite et beaucoup plus dépravée que Cancrélade parvînt à vous tendre un piège aussi brillant et beaucoup mieux concerté. Prévenez cette disgrâce; mariez-vous : l'intérêt de vos États et le vôtre l'exigent; mais cessez d'aspirer à des noces inégales. Je suis fée et viens de vous en donner la preuve. Notre existence n'est pas problématique; mais comme on n'a écrit et récité que des mensonges à notre sujet, vous n'avez pas pu prendre une juste idée de notre nature. Si une de nous pouvoit se résoudre à vous donner la main, et je vous parle d'un impossible, que feriez-vous d'une épouse qui ne pourroit l'être qu'en apparence, qui n'auroit aucun goût analogue aux vôtres, et dédaigneroit les objets les plus attrayants de vos convoitises? D'ailleurs vous attendriez de sa puissance, et très inutilement, des effets contraires aux lois qui en ont déterminé l'usage.

Un ordre immuable enchaîne tout ici, et acquiert un ressort continuel par les contrariétés apparentes qu'il éprouve. Nous pouvons y concourir : nous ne pouvons rien déranger; et ne jugez pas de notre pouvoir par les effets extraordinaires dont vous avez été témoin. Il y a bien loin du prestige au prodige. Tout est vrai dans le second : les moyens n'en sont pas ici. Dans le premier, tout n'est qu'apparence. La vieille Cancrélade n'avoit point été rajeunie. Le pavillon magnifique, sous lequel vous avez vu cette prétendue beauté, s'est évanoui avec les charmes dont elle avoit été parée. Tout n'étoit qu'une illusion, et une illusion très limitée : elle ne pouvoit avoir que la durée d'un songe, dont elle étoit l'image. L'architecte de cette brillante imposture ne valoit pas mieux que celui qui l'a détruite. Je pouvois sans tant d'appareil, en soufflant sur cette vapeur coloriée, la dissiper; mais j'ai voulu vous faire connoître les véritables artisans des impostures dangereuses auxquelles vous vous étiez exposé, afin de vous prévenir désormais contre elles, et de vous apprendre ce qui peut arriver à ceux qui s'exposent aux prestiges des illusions. En un mot, prince, rien n'avoit été fait, rien n'a été détruit, mais vos yeux, ceux de votre cour ont été fascinés. Nos occupations ordinaires ne sont point d'un genre aussi bas; un intérêt bien vif et dont, quelque jour, vous connoîtrez la source, nous porte à secourir, à

consoler les pauvres mortels, qui sont pour nous des objets de compassion, dans quelque rang qu'ils se trouvent placés. Nous les plaignons beaucoup, parce qu'ils sont fort à plaindre. Nous avons donné des larmes à la mort prématurée de votre respectable mère. Votre obstination à courir après des chimères en a précipité l'événement. Ah! si vous eussiez donné la main à l'aimable, à la vertueuse princesse de Candahar!...

« — Ah! madame, dit Kalilbad, les yeux baignés de larmes, l'amertume de ce reproche me pénètre. Il me rappelle ma dureté à l'égard de ma mère, mon injustice à celui de la plus charmante princesse de la terre.

« — La répareriez-vous, prince? dit la fée.

« — Si je la réparerois? Conduisez-moi à ses pieds, et vous serez témoin des transports de ma joie, si votre puissance, ma flamme et mes regrets peuvent m'en obtenir le pardon.

« — Vous n'irez pas loin pour l'obtenir, » dit la fée, en levant de concert avec sa sœur le voile qui couvroit la jeune princesse de Candahar.

Toute la cour d'Astrakhan fut éblouie, à la vue des charmes de Bellasire. Un sentiment aussi vif que profond, une émotion douce et naïve donnoient à sa ravissante physionomie un jeu, une vie, un éclat qui la rendoient touchante, sans qu'elle perdît rien de ce qu'elle avoit de piquant. Kalilbad est à ses pieds, et ne s'en relève que pour recevoir sa foi et lui

donner la sienne. Pleins de reconnoissance pour les célestes instruments de son bonheur, il insiste pour qu'elles veuillent bien, levant leurs voiles, se faire connoître particulièrement de lui.

« Vous prenez un mauvais moyen, lui dit Chéridiane, et vous ne nous trouveriez pas aussi belles que vous le supposez. Nous sommes des beautés sérieuses, trop semblables aux vérités dont nous sommes quelquefois les interprètes. Vous êtes trop jeune encore pour que nous nous montrions à vos yeux à visage découvert; mais nous ne faisons pas vœu de vous être toujours aussi étrangères. Pour vous rassurer sur nos intentions à votre égard, nous vous laissons un gage de notre confiance en vous : c'est le légitime souverain de la Géorgie et de l'Irimette, dont votre épouse connoît l'histoire. Qu'il apprenne ici par votre exemple à mériter de régner sur ses semblables; quand nous vous aurons obligation de ce petit chef-d'œuvre, vous nous verrez à visage découvert. Mais, avant de vous quitter, pour vous consoler de ne pas tout connoître, je veux vous dire un secret. Une belle femme, animée d'une passion honnête, est le plus ravissant spectacle qui soit sous les cieux. Nous vous laissons cette merveille; c'est d'elle seule que vous devez vous occuper. »

LE

FOU DE BAGDAD

OU

LES GÉANTS

CONTE ANTÉDILUVIEN



LE

FOU DE BAGDAD

OU

LES GÉANTS

CONTE ANTÉDILUVIEN



Le calife Harouon-Alharaschid aimoit passionnément les contes. Il ne paroissoit pas donner dans tout ce qu'on lui disoit en ce genre; mais il en croyoit assez pour mériter, même à cet égard, le titre de commandeur des croyants. Lui en est-il arrivé quelque chose de

fâcheux? Au contraire : il s'est amusé toute sa vie. Il a noblement récompensé les conteurs; et, depuis, par reconnoissance, ceux-ci en ont tant conté à son avantage, que, si l'on pouvoit brûler l'histoire, ce souverain se verroit placé bien au-dessus de son contemporain, Charlemagne, dans la fable, quoique notre empereur ait à celle-ci quelque peu d'obligation.

Le calife Harouon entend dire qu'on retient dans les prisons de Bagdad un fou qui prétend avoir vécu avant le déluge. Il le fait conduire à son palais. « Approche-toi, Amram : tu es un singulier rêveur. Comment as-tu survécu à la catastrophe? comment t'es-tu conservé depuis?

Amram. — Oh! commandeur des fidèles, je n'y étois pas quand il a tant plu. J'y avois été bien avant. Voici mon histoire. En ce temps-là, il y avoit des géants sur la terre.

Le calife. — Arrête-toi, fou! Vas-tu te donner les airs de parler comme un livre?

Amram. — Non, Votre Hautesse, je n'en sais pas assez pour cela; mais, enfin, il y avoit des géants.

Le calife. — De quelle taille à peu près?

Amram. — Quelque vingtaine de pieds au-dessus de la mienne, gros et nourris à proportion. S'ils nous trouvoient sur leur chemin, ils pourroient nous écraser sans nous voir.

Le calife. — Le palais de ces gens-là devoit être d'une énorme structure.

Amram. — Le dôme du ciel le couvroit. Leur peau étoit à l'abri des injures du temps; et si la pluie ou le soleil leur paroissoient incommodes, un grand chêne leur servoit de parasol. Je les voyois un jour, autour d'un vallon, assis qui sur une colline, qui sur l'autre : un fleuve les séparoit; ils se versoient à boire d'un bord à l'autre.

Le calife. — Eh! que mangeoient-ils?

Amram. — Des rhinocéros pris à la chasse, les bœufs et les moutons de nos bergeries.

Le calife. — Vous éleviez donc du bétail?

Amram. — Oui; mais nous avions bien de la peine à nous en réserver un peu de lait.

Le calife. — Quoi! vous ne saviez pas vous faire votre part?

Amram. — Que pouvions-nous disputer à ces dieux de la terre, qui pensoient que tout leur appartînt? et nous étions surveillés de leur part par quelques-uns des nôtres, chargés de cet office : ceux-là faisoient aussi mal nos affaires que celles de leurs maîtres, nous vexoient en leur nom, et s'engraissoient aux dépens de tous. Nous souffrions beaucoup plus de la part de ceux-ci que de celle de nos chefs.

Le calife. — Et que n'en portiez-vous vos plaintes?

Amram. — Nous étions trop écartés des oreilles qui pouvoient nous entendre; et il ne se trouva pas un de ceux qui auroient dû nous écouter, assez sage pour nous en rapprocher.

Cela occasionna bien du désordre. Tout à coup l'espèce du bétail vint à manquer pour la nourriture, et les éléphants que nous avions élevés, pour la guerre et la chasse.

Le calife. — Et qu'étoient devenus les éléphants?

Amram. — Les préposés pour les géants les prenoient pour voiturer leurs femmes avec les singes et les guenons de leur équipage; ils s'en servoient pour leur propre commodité, pour leurs amusements.

Le calife. — Et vos géants ne savoient pas les leur reprendre?

Amram. — Cela passoit pour impossible. Je n'en sais pas la raison; mais il falloit que cela le fût.

Le calife. — Vous avez parlé de guerre. Vos maîtres se la faisoient donc entre eux? Et pour quel motif?

Amram. — Pour s'entre-dérober une de nos tribus.

Le calife. — Vous armoit-on? vous faisoit-on battre les uns contre les autres?

Amram. — On s'en seroit bien gardé. On se battoit pour nous, comme on le feroit ici pour se rendre maître d'un troupeau de moutons et de chameaux.

Le calife. — En ce cas-là, vous n'en deviez pas beaucoup souffrir.

Amram. — Un peu de famine; et, parfois, les éléphants nous fouloient aux pieds; mais nous

avions une consolation : nos tyrans s'entre-détruisoient, et nous avions souvent le petit soulagement d'en changer.

Le calife. — Vous les haïssiez donc bien ?

Amram. — De tout notre cœur, et nous ne supportions notre état que dans l'espérance de les voir un jour tous détruits, comme on sait que cela est arrivé ; et de mon temps cela s'acheminoit : ils étoient en moindre nombre, et commençoient à s'abâtardir.

Le calife. — Et de quelle façon cela a-t-il pu se faire ?

Amram. — Par le goût qu'ils ont pris pour les femmes de notre taille.

Le calife. — Ce que vous dites est monstrueux.

Amram. — Et tout aussi vrai, quoique moins proportionné que le reste de ce que j'ai dit. Peu à peu, pour des certains motifs, les espèces se sont rapprochées, mêlées, et tout alloit tellement en déclinant, de la grandeur vers la petitesse, que le déluge a bien pu trouver à peu près de la même taille tout ce qu'il mit alors de niveau.

Le calife. — Leurs femmes manquoient peut-être de beauté.

Amram. — Elles étoient monstrueusement belles, superbement parées. Quand elles avoient leur tas de plumes sur la tête, elles donnoient autant d'ombre qu'un sycomore de la grande espèce.

Le calife. — Je ne saurois me faire l'idée d'une beauté de cette taille-là.

Amram. — Je ferai à Votre Hautesse le portrait de la divine Hourouza, l'épouse de mon maître. Imaginez des yeux du bleu d'azur le plus parfait, bien plus larges que la paume de la main; animés d'une passion violente, ils eussent mis du métal en fusion; mais leur éclat étoit tempéré par des paupières d'un beau brun clair, longues comme les bâtons de votre éventail. Ses cheveux d'une couleur tirant sur l'ébène descendoient sur ses épaules, en cent boucles flottantes, grosses comme le bras; sa voix ressembloit à un de ces harmonieux coups de tonnerre dont le son nourri se prolonge sans éclater. Quand elle marchoit, la terre tressailloit sous ses beaux pieds, et les cèdres de la forêt s'ébranloient au point qu'on eût cru qu'ils alloient la suivre.

Le calife. — Mais vous la peignez avec une chaleur propre à persuader que vous la trouviez trop belle.

Amram. — Ce fut mon malheur, ô très renommé calife! Hélas! elle étoit aussi bonne que belle, et elle m'avoit pardonné; mais elle fut la seule indulgente. Pour éteindre solidement ma passion, on me fit coudre dans un sac de peau et on me jeta à la mer.

Le calife. — Et comment vous retrouvé-je ici, dans l'hôpital des fous?

Amram. — Tout naturellement. On ignoroit

que l'exécuteur de cette justice fût mon meilleur ami. Il étoit magicien. Il me mit dans la bouche une pelote de pâte, dont l'effet devoit être de m'endormir jusqu'à la fin des siècles, si personne ne jugeoit à propos de me réveiller. Il ferma hermétiquement le sac, et je roulerois encore avec les flots, depuis l'isthme de Suez vers les mers glacées, sans le secours d'un autre magicien qui s'avisa, il y a dix ans, de me retirer de mon sac et de me tirer de mon rêve.

Le calife. — Pourriez-vous raconter ce rêve?

Amram. — Il ne m'en reste pas la moindre idée.

Le calife. — Dans ce cas, en voilà assez pour aujourd'hui; mon tefftédar vous fera délivrer quelques pièces d'or, et j'aurai soin que vous ne manquiez de rien; mais on vous reconduira d'où vous venez : vous méritez bien de rester parmi les fous.

Amram. — Que le ciel répande ses bénédictions sur votre tête, ô le plus puissant, le plus renommé des califes! Partout, hors auprès de votre personne sacrée, il vous seroit impossible, dans toute l'étendue de votre domination, de m'y trouver une place parmi des sages. Je puis entretenir ceux avec lesquels je vais vivre des charmes de la divine Hourouza, et ce souvenir fera le bonheur du reste de ma vie. »

LE PLAISIR

CONTE MORAL



LE PLAISIR

CONTE MORAL



Le Plaisir n'habite pas toujours l'Olympe; ce dieu a des caprices; il descend quelquefois sur la terre, où les immortels mêmes sont contraints à le chercher.

A-t-il quitté le ciel, l'ambroisie manque de saveur, le nectar est sans parfum, Hébé n'a plus d'enjouement, plus de fraîcheur. Les Grâces sont languissantes; on croit que Vénus a perdu sa ceinture. La verve d'Apollon se glace; l'aiguillon de

la plaisanterie s'émousse sur les lèvres de Momus.

Le Plaisir avoit disparu du ciel. Mercure se précipite pour le suivre et le ramener. Ses ailes le portent en un clin d'œil sur la terre.

L'éclat d'une cour, les préparatifs d'une fête digne de la grandeur souveraine, pour qui elle étoit destinée, attirent d'abord ses regards. Le nom du Plaisir est dans la bouche des ouvriers que l'on emploie. Il semble briller avec l'impatience dans les yeux des peuples, qui attendent le moment de l'exécution.

Mercure veut entrer dans le vestibule du palais. L'Étiquette et la Contrainte viennent en cérémonie le recevoir à la porte. Il s'en éloigne sur-le-champ. Le Plaisir pourroit-il s'être réfugié parmi ses plus mortelles ennemies? Le dieu apercoit de loin les boulevards d'une ville superbe. C'est là que les richesses en profusion rassemblent les commodités de toute espèce; c'est là qu'on trouve ce superflu tant désiré. La nature, livrée à elle-même, n'en connoît pas le besoin; l'habitude le rend nécessaire; le goût en apprend l'usage.

Là sont des promenades où l'art étale ses plus agréables prestiges Vues délicieuses, terrain aplani, air dont on entretient en tout temps la fraîcheur.

Mille objets, semés avec une confusion agréable, cherchent à exciter l'enjouement. A travers la foule qu'ils attirent, mille chars

disputent entre eux de richesse et d'élégance; l'adroit cocher serre, évite et dépasse l'essieu qui vient à sa rencontre. La carrière étincelle, le coursier écume, obligé de travailler sous lui-même, et ne pouvant contenir son feu dans les bornes de l'espace étroit qui le renferment.

Mercure, à travers la foule, reconnoît le Brillant et le Fracas, couverts de strass et de poussière; mais il ne voit point le Plaisir : il le cherche dans les yeux des belles qui font l'ornement de ces lieux; il les trouve pleins de distractions, agités de passions superficielles et momentanées. « Peut-être est-il dans le cœur, dit Mercure, suivons-les : eh! comment le Plaisir ne seroit-il pas avec elles? elles semblent faites pour le créer. »

On arrête à la porte d'un spectacle. La foule s'écarte, Mercure entre. Un amphithéâtre rempli de l'élite des deux sexes attend avec impatience le commencement des jeux. La scène s'ouvre; un poëme plein d'intérêt et de chaleur, une musique propre au sujet, des ballets brillants par l'ordonnance et l'exécution, une décoration riche, galante et correcte, des talents exquis. Quel ensemble flatteur et piquant! Mercure croit que le dieu qu'il cherche va tout animer; Mercure se trompe.

La cabale, la préoccupation, le dégoût, né de l'habitude, s'emparent de l'assemblée. A peine voit-on sur quelque visage enfantin l'effet d'une légère émotion. C'est un cœur tout neuf

qu'un amusement jusqu'alors inconnu vient dans le moment d'effleurer.

Le dieu voit qu'on se propose mystérieusement des soupers, dont la seule idée irrite d'avance l'appétit et flatte le goût. Des lieux enchantés, une chère délicate, un choix de convives, tout annonce qu'on va jouir de la volupté la plus recherchée.

L'ivresse semble s'être emparée de la compagnie avant qu'on se mette à table : on s'y assied; que voit, qu'entend Mercure? Une gaieté froide et forcée, des étourderies étudiées, des tons précieux, des phrases quintessenciées. On périroit sans quelques méchancetés qui se dardent à la volée.

Les plats se desservent comme on les a présentés; les estomacs sont vides, et déjà l'indigestion les fatigue. Chacun dit à son voisin, en confidence : « Je souffre : je suis excédé : allons au bal. »

Il n'y a que les dieux, les extravagants, ou un homme à la mode, qui puissent soutenir le régime que suit ici Mercure : il est au bal.

Quelle foule de masques! quelle bizarrerie dans les déguisements! quel désordre dans les propos! Mercure, qui leur voit à tous l'ennui peint sur la physionomie, va toujours disant : « Mais où est le Plaisir? »

J'entends de la grosse symphonie, j'aperçois des lumières, je vois du beau monde qui danse pour être admiré. Je vois des filles de théâtre

qui voudroient bien qu'on les regardât, des fainéants qui cherchent à se faire des intrigues, des méchants qui désireroient en découvrir. Je vois du peuple qui se tourmente; mais où est le Plaisir? »

Un couple amoureux se présente : ce sont de jeunes gens. Ils paroissent aimables, ils viennent de convenir d'un rendez-vous. « Ils vont être heureux, dit Mercure; je suis au bout de mon ambassade, et vais trouver mon petit libertin avec eux. »

Un char vole et porte les amants dans un temple qui paroît consacré à l'amour et au mystère. L'ameublement est l'ouvrage des grâces, du goût et de la mollesse. On force la belle à l'admirer : elle laisse échapper un mot de reproche sur l'emploi du temps : une raillerie vive en est la réplique; le dépit succède; le jargon en triomphe; des caresses emportées sont repoussées par des refus qui n'ont rien de naturel; une pudeur affectée cède à une véritable effronterie; enfin des désirs usés avant la jouissance mettent en œuvre toutes les ressonrces du libertinage. La lassitude se fait sentir; le dégoût la suit et termine l'aventure.

Mercure n'est pas un dieu novice; cependant il est scandalisé; ce qu'il vient de voir lui semble une profanation; il s'échappe.

A ce coup, le hasard dirige ses pas. Une maison fort éclairée attire ses regards dans

l'ombre de la nuit : il y va, mais sans espérances et presque découragé.

A la suite d'un souper, moins délicat que solide, une compagnie s'abandonnoit à une joie ivre, sans sentiment et réflexion. Le Plaisir que cherche Mercure fuit également le ton précieux du beau monde et la gaieté bruyante de la cohue bourgoise : il n'étoit pas dans cet endroit.

Enfin les ombres de la nuit se dissipent. Mercure, au lever de l'aurore, se trouve au milieu d'une campagne riante. Les seules beautés de la nature lui prêtent l'éclat et les agréments qui s'y font remarquer. La rêverie le porte vers un petit hameau : il entre dans une cabane couverte de chaume, comme entraîné par l'instinct. Il y trouve Démophon et Mélite.

Démophon a passé cinq lustres : Mélite voit encore à peine les quatre s'accomplir. La nature n'a rien formé de plus parfait pour le corps; il n'est pas sorti de la main des dieux d'âmes plus sensibles et plus innocentes. Une passion aussi forte les unit, et l'hymen va la couronner.

A la vue de Mercure, la pudeur les colore de son fard, le seul qui ajoute à la beauté. Un tendre embarras s'empare d'eux; la crainte qu'on ne vînt les désunir alloit naître : Mercure la prévient en s'arrêtant. Il a vu dans leurs regards la présence du dieu qu'il cherche : il

ne faut pas l'effaroucher; il s'agit de le guetter et de le surprendre.

Mercure s'éloigne d'un pas et revient sur-le-champ. Il trouve le Plaisir sur un lit de mousse et de roses; encore saisi d'un doux frémissement, il l'enlève, l'enchaîne et le reconduit au ciel.

Le Plaisir n'a point abandonné pour toujours Démophon et Mélite : il habite souvent leur simple cabane, et ne s'éloigne d'eux que quand ils sont séparés.



AVENTURE

DU PÈLERIN



AVENTURE
DU PÈLERIN



N roi de Naples, il s'appeloit Roger, étant à la chasse, s'écarta de sa suite et s'égara dans une forêt. Il y fit rencontre d'un pèlerin, homme d'assez bonne mine, qui, ne le connoissant point pour ce qu'il étoit, l'aborde avec liberté, et lui demande le chemin de Naples.

« Compagnon, lui répond le roi, il faut que vous veniez de loin, car vous avez le pied bien poudreux.

— Il n'est cependant pas, répondit le pèlerin, couvert de toute la poussière qu'il a fait voler.

— Vous avez dû voir, poursuivit Roger, et apprendre bien des choses dans vos voyages?

— J'ai vu, repartit le pèlerin, beaucoup de gens qui s'inquiétoient de peu. J'ai appris à ne me pas rebuter d'un premier refus. Je vous prie donc encore de vouloir m'enseigner la route qu'il faut que je prenne; car la nuit vient, et je dois penser à mon gîte.

— Connoissez-vous quelqu'un à Naples? demanda le roi.

— Non, répondit le pèlerin.

— Vous n'êtes donc pas sûr, poursuivit le roi, d'y être bien reçu?

— Au moins suis-je sûr, dit le pèlerin, de pardonner le mauvais accueil à ceux qui me l'auront fait sans me connoître; mais la nuit vient : où est le chemin de Naples?

— Si je suis égaré comme vous, dit Roger, comment pourrois-je vous l'indiquer? Le mieux est que nous le cherchions de compagnie.

— Cela seroit à merveille, dit le pèlerin, si vous n'étiez pas à cheval; mais je retarderois trop votre marche, ou vous presseriez trop la mienne.

— Vous avez raison, dit Roger, il faut que tout soit égal entre nous, puisque nous courons même fortune. »

Sur ce propos, il descend de cheval, et le voilà côte à côte avec le pèlerin.

« Devineriez-vous avec qui vous êtes? dit-il à son compagnon.

— A peu près, répondit celui-ci; je vois bien que je suis avec un homme.

— Mais, insista Roger, pensez-vous être en sûreté dans ma compagnie?

— J'attends tout des honnêtes gens, reprit le pèlerin, et suis sans appréhension des voleurs.

— Croiriez-vous, ajouta Roger, que vous êtes avec le roi de Naples?

— J'en ai de la joie, reprit le pèlerin, je ne crains pas les rois; ce ne sont pas eux qui nous font du mal; mais puisque vous l'êtes, je vous félicite de m'avoir rencontré. Je suis, peut-être, le premier homme qui se soit montré devant vous à visage découvert.

— Eh bien, dit le roi, il ne faut pas que je sois le seul qui tire avantage de notre entrevue : suivez-moi, je ferai quelque chose pour votre fortune.

— Elle est faite, sire, répondit le pèlerin. Je la porte avec moi. J'ai là, dit-il en montrant son bourdon et sa besace, deux bons amis qui ne me laisseront manquer de rien. Je souhaite que vous trouviez dans la possession de votre couronne toute la satisfaction que je goûte avec eux.

— Vous êtes donc heureux? dit Roger.

— Si l'homme peut l'être, répondit le pèlerin : en tout cas, j'ai fait un vœu, c'est de m'aller pendre, si j'en trouve un plus heureux que moi.

— Mais, dit le roi, comment se peut-il que vous viviez content de votre sort, ayant besoin de tout le monde?

— Serois-je plus heureux, dit le pèlerin, si tout le monde avoit besoin de moi?

— Allez vous pendre, reprit Roger; car je pense être plus heureux que vous.

— Si ce mal devoit m'arriver, répliqua le pèlerin, je croirois que quelque faquin plus désœuvré que moi dût me porter le coup. Je ne l'attendois pas de la part dont il me vient, mais comme le pas est dur à franchir, je pense qu'avant tout il seroit bon que nous comptassions ensemble.

— Cela sera bientôt fait, dit Roger. J'ai en abondance les commodités de la vie. Quand je voyage, je le fais à mon aise, comme vous le pouvez voir; car je suis bien monté, et j'ai dans mes écuries trois cents chevaux qui valent au moins celui-ci; retourné-je à Naples, je suis sûr d'être parfaitement reçu.

— Je ne ferai qu'une question, dit le pèlerin. Jouissez-vous de tous ces biens avec une sorte de vivacité? Seriez-vous sans affaires, sans ambition, sans inquiétude?

— Vous en demandez trop, pèlerin, reprit Roger.

— Votre Majesté me pardonnera, dit le pèlerin; mais comme l'affaire doit avoir des suites très sérieuses pour moi, je dois tout faire entrer en ligne de compte. Voici le mien.

« J'ai fait un honnête exercice. J'ai grand appétit, et souperai fort bien de tout ce qui se trouvera : ensuite je dormirai d'un très bon sommeil jusqu'au matin. Je me lèverai frais et dispos, j'irai partout où me porteront ma

curiosité, la dévotion ou la fantaisie. Après-demain, si Naples m'ennuie, le reste du monde est à moi. Convenez, sire, que si je perds contre vous, je perds à beau jeu.

— Pèlerin, dit le monarque, je m'aperçois que vous n'êtes pas las de vivre, et vous avez raison. Je me tiens pour vaincu; mais, pour prix de l'aveu que je fais, j'exige que vous soyez mon hôte pendant le séjour que vous ferez à Naples.

— Je m'en garderai bien, sire, répliqua le pèlerin, non que je me croie indigne de l'honneur que vous voulez me faire : vous nous exposeriez tous deux aux discours malins de vos courtisans. Pendant qu'ils applaudiroient, en apparence, à votre charité, qu'ils affecteroient de me faire un accueil obligeant, on demanderoit tout bas où vous avez ramassé cet étranger, ce vagabond; ce que vous en prétendez faire; quels talents, quel mérite vous lui supposez. On vous taxeroit de trop de confiance, de légèreté, même de quelque chose de pis.

— Et où le pèlerin, repartit Roger, a-t-il appris à connoître la cour?

— Je suis né, repartit le pèlerin, commensal d'un palais, et quoique j'y pusse vivre fort à mon aise, je me lassai bientôt d'y entendre parler fort mal d'un très bon maître, qu'on ne cessoit de flatter en public, de voir qu'on ne cherchoit qu'à le tromper, et de vivre enfin avec des gens qui n'avoient rien de haut que l'extérieur : je

m'éloignai bien vite pour aller chercher ailleurs du naturel, des sentiments, de la franchise, de la liberté. Depuis ce temps, je cours le monde.

— Et vous pensez, dit le monarque, que toutes les cours se ressemblent?

— C'est, reprit le pèlerin, le même esprit qui les gouverne.

— Vous avez donc, poursuivit le roi, bien mauvaise opinion des gens qui nous approchent?.....

— Vous seriez de mon avis, sire, s'ils se montroient à vous au naturel. Mais ils sont sur leurs gardes à cet égard, et auroient de belles craintes, s'ils pensoient que vous pussiez lire dans leur âme. Je veux, à ce sujet, vous fournir un moyen de vous divertir à leurs dépens. Ce moyen n'est pas bien étrange, et ne demande qu'un peu de mystère. »

Là-dessus le pèlerin développe son projet. Cependant le bruit des cors et des chiens annonçant que les équipages de Roger alloient bientôt le rejoindre, l'étranger se sépare de lui pour n'être pas aperçu, tandis que le prince monte à cheval et pique des deux pour aller au-devant de la chasse.

Le lendemain le pèlerin se présente devant le monarque avec un placet; le roi reçoit le placet sans affectation, et, comme s'il eût méconnu l'homme, témoigne d'abord quelque surprise, puis ordonne que l'on amène cet étranger au palais, lui donne une audience de deux

heures dans son cabinet, et sort de cette audience d'un air rêveur, embarrassé, capable d'intriguer tous les spéculatifs de la cour.

Les gens qui n'étoient là que pour le cortège, ou pour grossir la foule, n'osoient témoigner leur curiosité; mais le ministre, la maîtresse, le favori, ceux enfin qui avoient part à la confiance, hasardèrent bientôt des questions.

« Cet homme, dit le prince à son ministre, qui lui en parla le premier, est bien extraordinaire, et possède des secrets surnaturels. Il m'a dit et m'a fait voir des choses étranges. Voyez le présent qu'il m'a fait. Ce miroir, qui semble très commun, représente d'abord les objets au naturel; mais, par le secours de deux mots chaldéens, l'homme qui s'y regarde s'y voit tel qu'il auroit fantaisie d'être. En un mot, ces souhaits, ces imaginations, ces rêves que les passions nous font faire en veillant viennent s'y réaliser. J'en ai fait l'expérience, et croiriez-vous que je me suis vu sur le trône de Constantinople, ayant mes rivaux pour courtisans, et mes ennemis à mes pieds? Mais le récit ne donne qu'une idée imparfaite de la chose : il faut que vous la voyiez vous-même, et vous ne pourrez revenir de votre surprise.

— Dispensez-m'en, sire, reprit le ministre d'un ton froid et grave, qui déguisoit assez bien son embarras. Ce pèlerin ne peut être qu'un dangereux magicien : je regarde son miroir comme une invention diabolique, et

les paroles qu'on a enseignées à Votre Majesté sont sûrement sacrilèges. Je m'étonne que, pieuse comme elle est, elle n'ait pas conçu d'horreur pour une aussi damnable invention. »

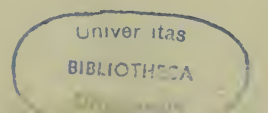
Roger ne crut pas devoir insister davantage auprès de son ministre, et essaya de présenter le miroir à la maîtresse et au favori; la première feignit de s'évanouir de frayeur; l'autre répondit :

« Ayant les bonnes grâces de Votre Majesté, je suis tel que je désire d'être et ne veux rien voir au delà. »

Roger tenta vainement de faire ailleurs l'essai de son miroir; il éprouva partout les mêmes refus. Les consciences s'étoient révoltées; il faut, disoit-on, brûler le pèlerin et son miroir.

Le roi, voyant que la chose prenoit un tour assez sérieux pour qu'on lui en fît parler par les personnes autorisées, fit appeler le pèlerin à son audience publique.

« Vous n'êtes pas sorcier, lui dit-il, pèlerin; mais vous connoissez le monde. Vous avez parié que je ne trouverois personne à la cour qui voulût se montrer à moi tel qu'il est, et vous avez gagné votre gageure. Reprenez votre miroir : vous l'aviez acheté dans une boutique de Naples, et il nous a très bien servi pour les deux carolus qu'il vous a coûté. »



TABLE

Achevé d'imprimer

par



LE 15 NOVEMBRE 1880

Cette collection formera [illegible] volumes.

Nota. — Six planches à l'eau-forte, pour l'illustration de chacun de ces ouvrages, paraîtront successivement. — En vente : *Voisenon.*